



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

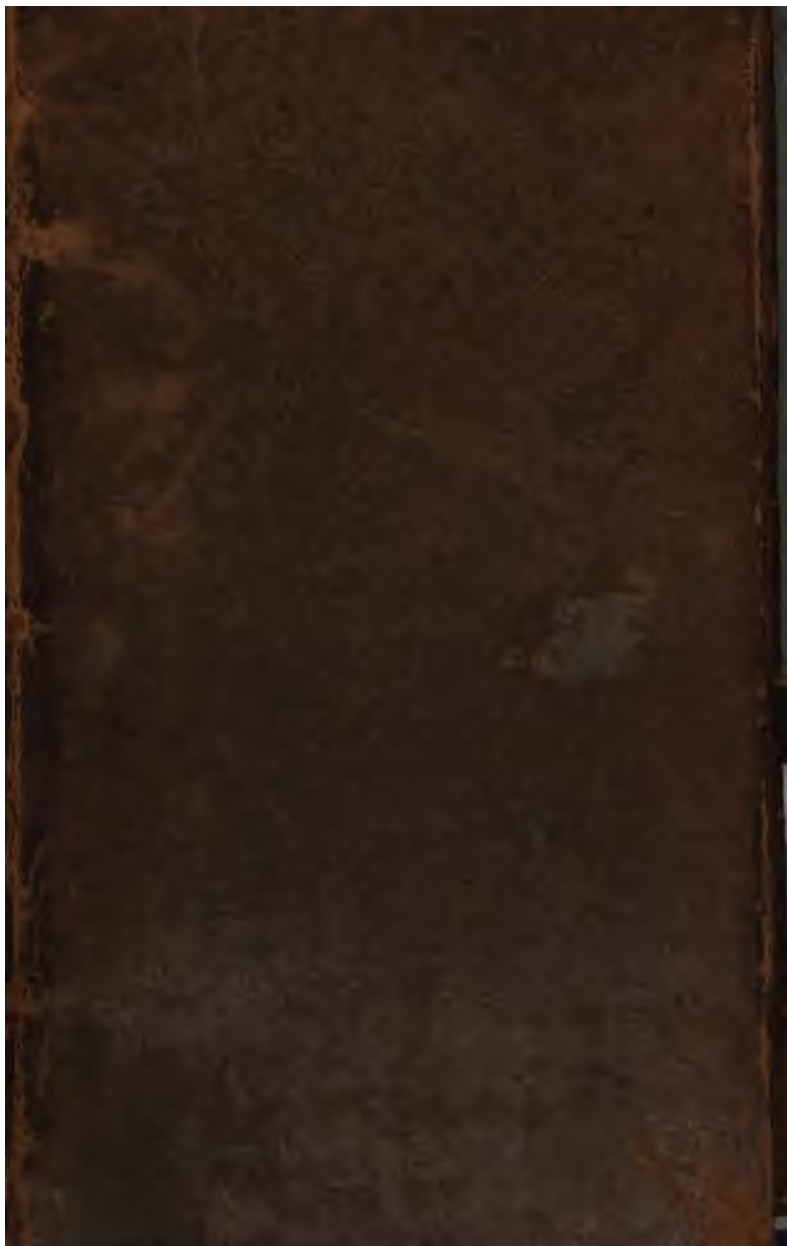
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

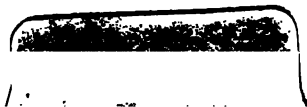
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

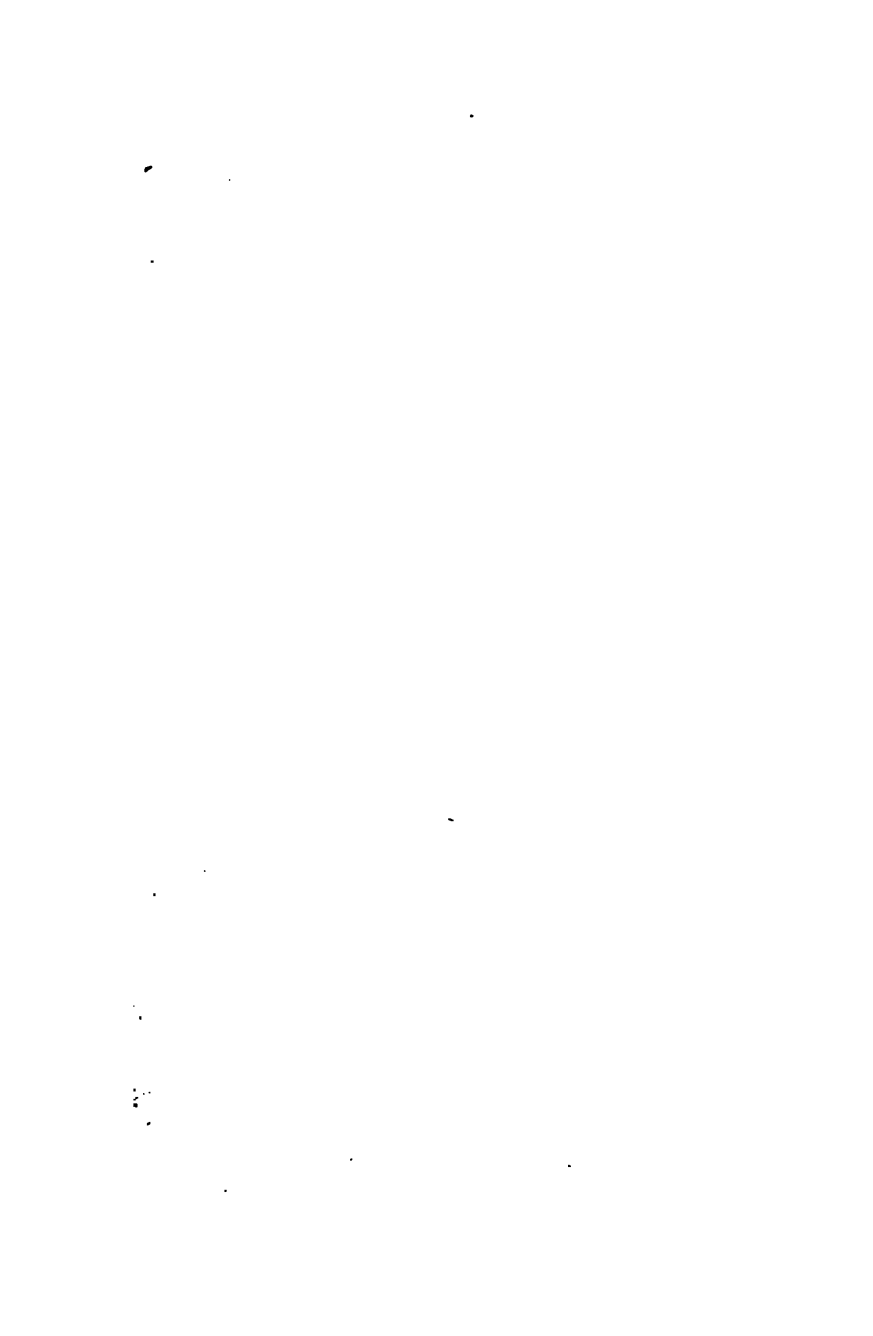


C. L. 18 Magd: Hall.

29166 f. 5 :



19. J. H. Conway and R. K. Guy, *Spherical Designs: An Introduction to the Geometry of Spheres*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.
20. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Spherical Codes and Designs*, Cambridge University Press, Cambridge, 1988.
21. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, Springer-Verlag, New York, 1988.
22. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 2nd ed., Springer-Verlag, New York, 1993.
23. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 3rd ed., Springer-Verlag, New York, 1998.
24. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 4th ed., Springer-Verlag, New York, 2003.
25. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 5th ed., Springer-Verlag, New York, 2008.
26. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 6th ed., Springer-Verlag, New York, 2013.
27. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 7th ed., Springer-Verlag, New York, 2018.
28. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 8th ed., Springer-Verlag, New York, 2023.
29. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 9th ed., Springer-Verlag, New York, 2028.
30. J. H. Conway and N. J. A. Sloane, *Sphere Packings, Lattices and Groups*, 10th ed., Springer-Verlag, New York, 2033.







LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE ;

Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur
ces deux Ouvrages, & de la D'EFENSE de
LA BRUYERE, & de ses CARACTERES.

Par M. COSTE.

TOME PREMIER.







M. St. Jean peint.

Dressé par

*Tout Esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se void gueri ;
Et dans mon livre si cheri,
Apprend a se haïr soy-mesme.*

LES CARACTÈRES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTÈRES
OU
LES MŒURS DE CE SIECLE,
Par M. DE LA BRUYERE.

• Nouvelle Edition augmentée de quelques Notes sur
ces deux Ouvrages, & de la D'FENSE de
LA BRUYERE, & de ses CARACTÈRES.

Par M. COSTE.

TOME PREMIER.



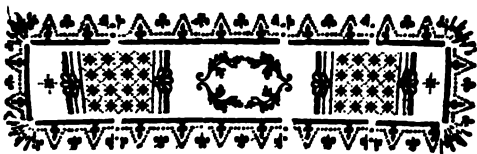
A PARIS,

Chez MICHEL-ÉTIENNE DAVID, Quai
des Augustins, à la Providence, & au Roi David.

M. DCC. L.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





AVERTISSEMENT

Sur l'Édition publiée à Amsterdam
en 1731, & à Paris en 1733.

L'OUVRAGE de LA BRUYERE fut d'abord généralement applaudi ; & le tems ne lui a rien fait perdre de cette première réputation. La plûpart des réflexions dont cet Auteur a rempli son Livre des Caractères de ce siècle , sont si raisonnables , & exprimées d'un style si vif & si précis , que bien des gens qui en ont senti toute la beauté , prennent souvent plaisir à les citer en conversation , & à peu près , dans les mêmes termes dont il s'est servi pour les exprimer.

La Bruyere s'est sur-tout attaché à nous peindre les hommes d'après nature ; & tous les jours , & par tout País , à Londres comme à Paris , en Hollande
Tome I. ** com-

II AVERTISSEMENT.

comme en France, on découvre des Originiaux qui justifient la justesse & la vérité de ses Caractères. Rien n'est plus agréable qu'un tel spectacle ; & rien, à mon avis, ne pourroit être plus utile ; pour qui liroit dans le dessein de s'instruire, & de se corriger.

Quoi qu'il en soit de cette dernière réflexion, que j'ai peut-être jettée ici trop légèrement, il est certain que peu de tems après que cet Ouvrage eut été rendu public à Paris, il fut réimprimé dans les Pais Etrangers : & il seroit difficile de compter les différentes Editions qu'on en a faites en Flandres & en Hollande.

Mais ce grand nombre d'Editions qui font honneur à la Bruyere, a insensiblement défiguré plusieurs endroits de son Livre. Comme l'Auteur, génie original, excelle à peindre ses pensées vivement & délicatement par des traits naturels & hardis tout ensemble, il est presque impossible de deviner l'expression à laquelle l'Imprimeur en a substitué une autre, moins propre, ou plus foible. Avec un peu d'attention, on voit le défaut de ces endroits corrompus, mais on ne sauroit les corriger.

I. ON ne pouvoit rétablir sûrement
la

AVERTISSEMENT. III

la plupart de ces endroits, qu'en consultant & comparant ensemble quantité d'Editions précédentes. Et c'est ce que j'ai fait avec toute l'exaétitude qu'on peut apporter dans cette espeece de travail ; naturellement trop vétilleux pour ne pas donner à l'Esprit un certain dégoût, qui de tems en tems doit lui faire perdre nécessairement un peu de son attention.

II. EN corrigeant l'Exemplaire qui devoit servir de copie à l'Imprimeur, j'ai eu soin de le bien ponctuer. La Bruyere s'étoit fort négligé sur cet article ; & des Critiques, peut-être trop délicats, s'en étoient plaint publiquement. Mais dans le fonds, quelque petit que soit ce défaut, il n'étoit pas inutile d'y remédier, s'il est vrai qu'il ait empêché certains Lecteurs de comprendre aisément la pensée de l'Auteur.

III. ENFIN Vous trouverez dans cette Edition quelques Remarques où l'on justifie la traduction de plusieurs Passages des Caractères de Theophraste ; qu'on pouvoit soupçonner d'avoir été mal rendus. Certains Censeurs de Livres se sont mis dans l'esprit que la Bruyere n'avoit traduit Theophraste que d'après

IV AVERTISSEMENT.

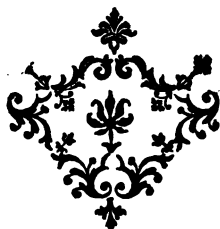
quelque *Version Latine*. Je ne sai sur quoi ils fondent ce préjugé : car pour quoi un *Gentilhomme de M. le Prince* n'auroit-il pas pû lire & entendre cet *Auteur en Grec*, tout aussi bien qu'un *Docteur*, qu'un *Professeur en Théologie*, en *Philosophie*, ou en *Belles-Lettres*? J'ai lû le *Livre de Theophraste*; & après l'avoir comparé exactement avec la *Traduction* qu'en a donnée la *Bruyere*, je montre en peu de mots qu'à l'exception de quelques petites méprises qui pourroient échapper aux plus habiles dans la *Langue Grecque*, cette *Traduction* exprime très-fidèlement le sens & les beautés de l'*Original*. Heureusement, dans toute cette *Critique* je n'ai eu à faire qu'à *Casaubon* & à *Duport*, deux des plus savans & des plus judicieux *Commentateurs* de *Theophraste*, qui ne s'accordent pas toujours ensemble. Si pour défendre la *Bruyere* j'eusse été obligé d'entrer en lice avec des *Auteurs vivans*, je crois que j'aurois évité le combat, parce que je hais à mort les *disputes Littéraires*, qui presque toujours sont accompagnées de *debats* pleins d'aigreur & de malignité; auxquels le *Public* ne prend aucun intérêt.

AVERTISSEMENT. v

— Luctantis acuto ne fecer ungui , Horat.
Displicet iste locus , clamo , & diludia posco. Ep. L. 1.
E. XIX.

16.

D'ailleurs , comme la plupart des nouveaux Commentateurs de Theophraste n'ont guères fait autre chose que répéter ce que Casaubon & Duport avoient déjà dit , j'ai été dispensé fort naturellement d'avoir rien à démêler avec eux.



AVERTISSEMENT

Sur l'Édition de Paris en 1739. *

L ne me reste qu'à marquer en peu de mots les avantages de cette Édition sur celle qui fut imprimée à Amsterdam en 1731. & réimprimée à Paris en 1733. page pour page, mais en plus beaux caractères. Le peu de Remarques que j'avois insérées dans l'Édition d'Amsterdam sur quelques Passages de la Traduction Françoisse de Theophraste & sur l'Ouvrage même de la Bruyere, ayant attiré la curiosité de plusieurs Personnes à qui les Éditions précédentes étoient connues depuis long-tems, je me suis fait une affaire d'examiner tout l'Ouvrage avec une nouvelle application; & par-là je me suis insensiblement engagé à re-

* L'Édition qu'on donne présentement (en 1749.) a été faite sur un Exemplaire de cette Édition de Paris revû par M. Coste, où l'on a corrigé un très-grand nombre de fautes, qui s'y étoient glissées.

AVERTISSEMENT. VII

retoucher mes Notes sur Theophraste, & en faire de nouvelles qui m'ont paru nécessaires pour éclaircir cet excellent Auteur, & à critiquer même quatre ou cinq endroits des Mœurs de ce siècle. Enfin, on verra dans cette Edition que sur un reproche, très-bien fondé en apparence, qu'on m'a fait de n'avoir imaginé deux Objections contre la Bruyere, que pour avoir le plaisir de les détruire, & par une vaine affectation de débiter des pensées assez communes dont tout Lecteur de la Bruyere auroit pu s'aviser aussi bien que moi, j'ai été forcé d'avouer malgré la résolution que j'avois prise de ne pas paroître entrer en lice avec aucun Auteur vivant, que ces deux Objections avoient été publiées très-sérieusement par un Ecrivain actuellement en vie, que d'abord j'avois fait semblant de les imaginer moi-même, & d'y répondre comme pour prévenir la témérité de quelques-uns de nos jeunes Censeurs qui fourmillent aujourd'hui dans la République des Lettres, mais qu'en effet j'avois voulu*
me-

* Tom. I. Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ.
Note 1. pag. 270. dans le même Chapitre,
Not. 2. pag. 284.

VIII AVERTISSEMENT.

menager l'Ecrivain qui s'étoit hazardé de les communiquer au Public , & le désabuser lui-même , ou tout au moins , ceux qui pourroient être tentés de s'en rapporter à son jugement. A Paris , en 1739.

C O S T E .



C L E F .



C L E F
D E S
C A R A C T E R E S
D E
L A B R U Y E R E .

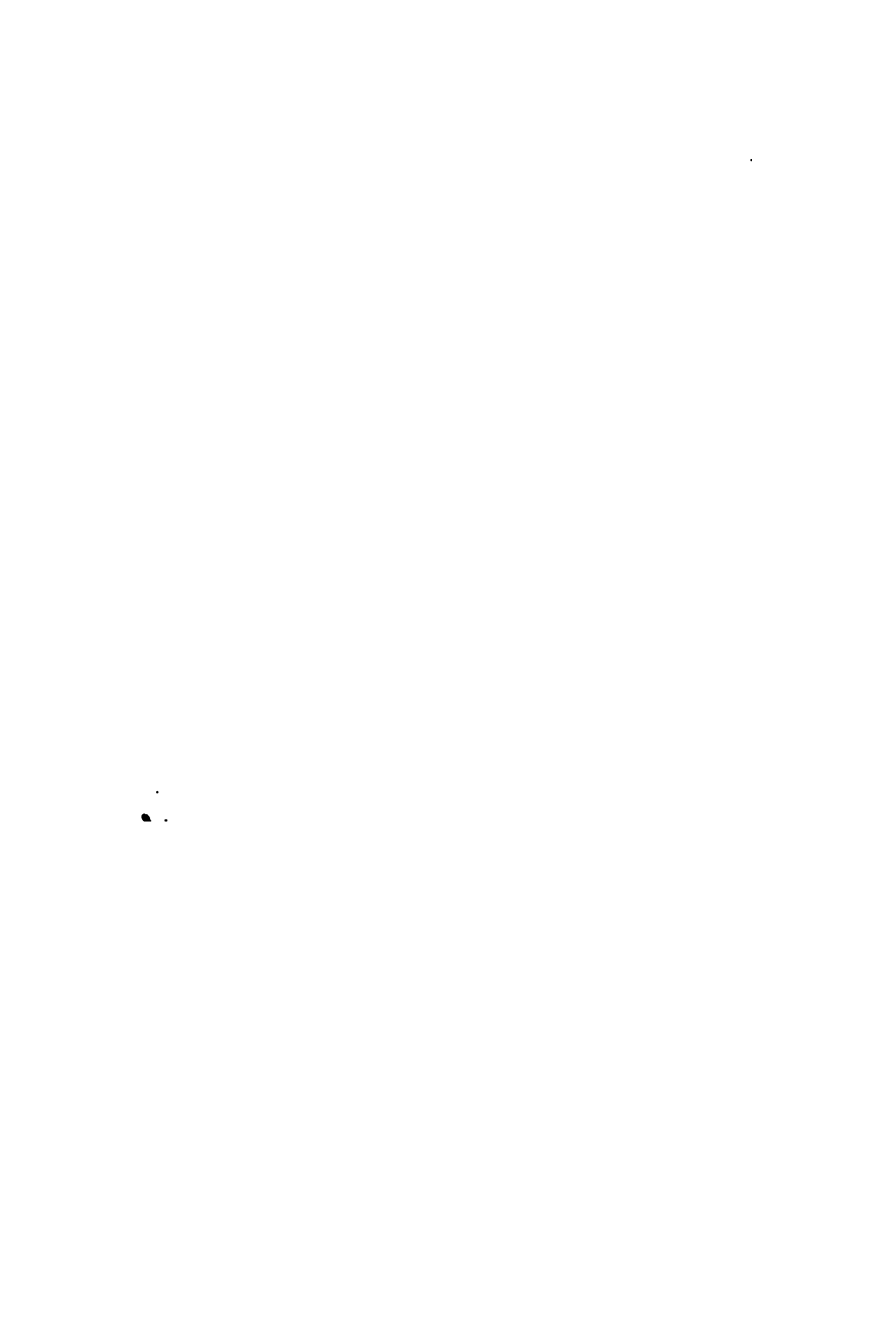
P Agé 135. *Un Magistrat.* M. Ponce de la Riviere, mort Doyen des Conseillers d'Etat, qui prétendoit être Chancelier, & qui avoit fait un mauvais Livre *des Avantages de la Vieillesse.*

136. *Certains Poëtes.* Corneille le Jeune dans sa *Berenice*, dont les quatre premiers Vers sont un pur galimathias.

*Dans les bouillans transports d'une juste colère
Contre un Fils criminel excusable est un Pere ;
Ouvre les yeux . . . & moins aveugle voi
Le plus sage Conseil l'inspirer à ton Roi.*

137. *L'on n'a guères vu.* Le Dictionnaire de l'Académie Françoisse qui a paru enfin en 1694. après avoir été attendu pendant plus de quarante ans.

* * 5



. Il se mit d'abord dans la Troupe des
édiens de Monsieur, & parut sur le
tre au petit Bourbon. Il réussit si mal
emière fois qu'il parut à la Tragédie
raclius, dont il faisoit le principal Per-
ge, qu'on lui jetta des Pommes cui-
lui se vendoient à la porte, & il fut
é de quitter. Depuis ce tems-là, il n'a
paru au sérieux, & s'est donné tout
omique, où il réussissoit fort bien.

comme il ne paroissoit qu'à ses pro-
Pièces, il faisoit toujours un Person-
exprès pour lui. Il est mort presque
: Théâtre, à la Représentation du *Ma-*
Imaginaire, le 17 Février 1673.

Deux Ecrivains. Le P. Malebranche,
pense trop, & Mr. Nicole du Port-
al, qui ne pense pas assez. Ce dernier
mort au mois de Novembre 1695.

*I** G**.* Le Mercure Galand, fait
le Sieur de Vifé.

D'Amphion. Lulli, ou Francine, son
Le premier des principaux

X CLEF DES CARACTERES

139. *On se nourrit des Anciens.* Mr. de Fontenelle, Académicien, Auteur des *Dialogues des Morts* & de quelques autres Ouvrages.

Ibid. *Un Auteur Moderne.* Mr. Charles Perrault, de l'Académie Française, qui a voulu prouver par un Ouvrage en trois Volumes in-12. que les Modernes sont au-dessus des Anciens.

140. *Quelques habiles.* Despreaux & Racine : le premier, Poète Satyrique & Historien du Roi : le second qui a fait des Tragédies & des Comédies, qui a aussi travaillé à l'Histoire du Roi. Il est mort. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

142. *Bien des gens.* L'Abbé Dangeau, de l'Académie Française, Frere du Marquis Dangeau.

143. *Un bel Ouvrage.* Le présent Livre des *Caractères*.

144. *Arsene.* Le Marquis de Treville, ou l'Abbé de Choisi.

145. *Theocrine.* L'Abbé Dangeau, ou de Brié. Ce dernier est Auteur d'un petit Roman du Duc de Guise. Il a traduit quelques Odes d'Horace qui ne répondent pas au génie de ce Poète.

146. *Il n'y a point d'Ouvrage.* Les *Cartes* de l'Abbé Dangeau.

147. *Un Auteur sérieux.* Allusion aux différentes applications que l'on fait des *Caractères* du présent Livre.

149. *Capys.* Bourfaut, Auteur de la Comédie d'Esopé & de quelques autres Ouvrages.

150. *Damis.* M. Boileau Despreaux.

Ibid.

Ibid. *Le Philosophe consume.* La Bruyere, Auteur du présent Livre.

153. *Il n'a manqué à Molière.* Jean-Baptiste Poquelin, si connu sous le nom de Molière, étoit fils d'un Valet de Chambre-Tapissier du Roi, il naquit à Paris, environ l'an 1620. Il se mit d'abord dans la Troupe des Comédiens de Monsieur, & parut sur le Théâtre au petit Bourbon. Il réussit si mal la première fois qu'il parut à la Tragédie d'Héraclius, dont il faisoit le principal Personnage, qu'on lui jetta des Pommes cuites qui se vendoient à la porte, & il fut obligé de quitter. Depuis ce tems-là, il n'a plus paru au sérieux, & s'est donné tout au Comique, où il réussissoit fort bien. Mais comme il ne paroissoit qu'à ses propres Pièces, il faisoit toujours un Personnage exprès pour lui. Il est mort presque sur le Théâtre, à la Représentation du *Malade Imaginaire*, le 17 Février 1673.

155. *Deux Ecrivains.* Le P. Malebranche, qui pense trop, & Mr. Nicole du Port-Royal, qui ne pense pas assez. Ce dernier est mort au mois de Novembre 1695.

156. *H** G**.* Le Mercure Galand, fait par le Sienr de Vifé.

157. *D'Amphion.* Lulli, ou Francine, son Gendre. Le premier étoit originairement Laquais, ensuite Violon. Il a porté la Musique à sa dernière perfection, & a donné les plus beaux Opera, dont il a supprimé la plus grande partie des Machines, faites par le Marquis de Sourdiac de la Maison de Rieux en Bretagne. Lulli est mort en 1686.

158. *Ils ont fais le Théâtre.* M. Mansard,

XII CLEF DES CARACTERES

Architecte du Roi qui a prétendu avoir donné l'idée de la belle Fête donnée à Chantilly.

159. *Les Connoisseurs.* Mr. Quinaut, Auditeur des Comptes, qui a fait les plus beaux Vers de plusieurs Opera.

161. *Le Poëme Tragique.* Il parle contre l'Opera.

162. *Ce n'est point assez.* Les Comédies de Baron.

Ibid. *C'est le propre de l'effeminé.* L'Homme à Bonne-Fortune, Comédie de Baron le pere, Comédien fort célèbre; laquelle Pièce on prétend être le Portrait de ses Aventures. Il a renoncé au Théâtre, & s'est jetté dans la dévotion.

165. *Dans le Cid, dans Polyeulle & dans les Horaces.* Le Cardinal de Richelieu se déclara, & s'anima contre Corneille l'ainé, Auteur de la Tragédie du Cid, comme contre un Criminel de Leze-Majesté.

169. *Tout Ecrivain.* Les Romans.

170. *L'on a cette incommodité.* Les Jésuites & les Jansénistes.

171. *L'on écrit.* Le Pere Bouhours, & le Pere Bourdaloue, tous deux Jésuites.

172. *Il y a des esprits.* Mr. Menage.

174. *Je conseille.* L'Abbé de Villiers qui a été autrefois Jésuite.

Ibid. *Un homme né chrétien.* Le Noble, natif de Troyes, ci-devant Procureur Général au Parlement de Mets, qui a fait quantité d'Ouvrages d'esprit & d'érudition, entr'autres, *l'Ésprit de Gerson*, qui a été mis à l'Index à Rome. Il a été détenu plusieurs années en prison, d'où il est enfin sorti, après

après avoir fait Amende honorable.

175. *Il faut éviter le style.* Varillas & Maimbourg.

185. *Votre fils est begue.* Mr. de Harlay , Avocat Général , fils de Mr. le Premier Président : Madame de Harlay , fille de Mr. le Premier Président , Religieuse à Sainte Elifabeth.

Ibid. *Xantus.* M. de Courtenvaux , fils de M. de Louvois.

Ibid. *Crassus.* M. de Louvois & ses enfans.

186. *Il apparôit.* Le Cardinal de Richelieu.

187. *V** C**.* *L'Auteur du Pyrame.* Pradon ; Vignon , Peintre ; Colasse , Musicien , qui battoit la mesure sous Lulli , & a composé des Opera.

Ibid. *Après le mérite personnel.* L'Archevêque de Rheims , Frere de M. de Louvois , élu Proviseur de Sorbonne après la mort de M. de Harlay , Archevêque de Paris.

Ibid. *Quelques-uns.* Feu M. de Harlay , Archevêque de Paris.

188. *Philemon.* M. le Comte d'Aubigny ; frere de Madame de Maintenon , ou Mylord Strafort , Anglois d'une grande dépense , mais très-pauvre d'esprit , & qui a toujours un magnifique Equipage.

189. *Ce n'est pas qu'il faut.* M. de Menneville , qui a été Receveur Général du Clergé , où il a gagné son bien. Il a fait son fils Président à Mortier , qui a épousé Madame de Harlay , petite-fille de feu M. Boucherat , Chancelier. Sa fille a épousé le Comte de Tonnerre.

Ibid. *Un homme à la Cour.* L'Abbé Boileau , fameux Prédicateur.

Ibid

XIV CLEF DES CARACTERES

- *Ibid. Une personne humble.* Le P. Mabillon ,
Benedictin , Auteur de plusieurs beaux Ou-
vrages.
191. *On l'a regardé.* M. de Turenne.
192. *Fils. Petit-fils.* M. le Duc de Chartres ,
ensuite Duc d'Orleans , & Régeat du
Royaume.
194. *Mopse.* L'Abbé de S. Pierre , de l'Aca-
démie Française.
195. *Celse.* Le Baron de Breteuil qui a été
Ambassadeur auprès du Duc de Mantoue.
196. *De la brouillerie des deux Freres , & de
la rupture des deux Ministres.* Qui arriva
entre M. Pelletier & Mrs. de Louvois &
de Seignelai , au sujet de la protection à
donner au Roi Jacques , que M. de Lou-
vois piqué secrettement contre lui pour lui
avoir refusé sa Nomination au Chapeau de
Cardinal pour l'Archevêque de Rheims ,
son frere , vouloit abandonner , & ne point
charger la France de cette Guerre qui ne
pouvoit être que très-longue & très-oné-
reuse. M. de Seignelai , au contraire , sou-
tenoit que le Roi ne pouvoit se dispenser
de cette protectoin qui lui étoit glorieuse &
nécessaire ; & le Roi approuva cet avis ,
que M. de Louvois combattoit. Cepen-
dant , on envoya en Irlande peu de Trou-
pes pour le rétablissement de ce Prince , &
M. de Cavois pour y passer avec elles ;
mais , ne s'y étant pas trouvé le plus fort ,
il ne put empêcher que le Prince d'Orange
ne passât la Boyne , où il y eut un grand
Combat le 10 Juillet 1690. dans lequel le
Roi Jacques ayant été abandonné par les
Anglois & Irlandois , fut obligé de se sau-

ver à Dublin, & de repasser en France. Ce fut dans ce Combat, que le Maréchal de Schomberg fut tué d'un coup de fabre & de pistolet, que deux François, Gardes du Roi Jacques qui passerent exprès les Rangs pour l'attaquer, lui donnerent, lesquels furent tués sur le champ. Le Prince d'Orange fut si surpris de cette mort, que la tête lui en tourna, & qu'il devint invisible quelques jours, ce qui donna lieu au bruit qui courut de sa mort, dont la nouvelle répandue en France causa pendant trois jours des joies extravagantes, & qui à peine cessèrent par les nouvelles du rétablissement de sa santé, & du Siège de Limeric, où il se trouva en personne. Depuis ce tems-là, le Roi Jacques n'a pu se rétablir. Il est mort à S. Germain en laie, le 16 Septembre 1701.

Ibid. *Menippe*. Le Maréchal de Villeroi.

198. *La fausse Grandeur*. Le Maréchal de Villeroi.

Ibid. *La véritable Grandeur*. M. de Turenne Maréchal de France, enterré à S. Denis, & tué en Allemagne d'un coup de canon, le 27 Juillet 1674.

204. *Lise*. La Présidente d'Osambray, femme de M. de Bocquemart, Président en la seconde des Enquêtes du Palais.

209. *A juger de cette femme*. Mlle. de Luines, sœur de M. de Luines, Correcteur des Comptes.

210. *Le rebut de la Cour*. Le Baron d'Aubigné.

211. *Est-ce en vûe du secret*. Madame de La Ferriere, femme du Maître des Requêtes.

Ibid.

XVI CLEF DES CARACTÈRES

Ibid. *Et Dorinne*. Mlle. Foucaut, fille de M. Foucaut, Conseiller aux Requêtes du Palais.

Ibid. *Lelie*. La fille du Président Brisfu.

Ibid. *Claudie*. La Duchesse de Bouillon, ou de la Ferté.

212. *Messaline*. Madame d'Olonne.

Ibid. *Bathylle*. Pecourt, Danseur de l'Opera. Raillerie sur les Dames qui s'amourachent de Farceurs.

Ibid. *Cobus*. Le Basque, Danseur de l'Opera, ou Beauchamp.

Ibid. *Dracon*. Philibert, Joueur de la flûte Allemande, dont la femme avoit empoisonné son premier mari, afin de l'épouser; ce qui ayant été découvert, elle fut pendue & brûlée.

312. *Cesonie*. Mlle. de Briou, fille du Président en la Cour des Aÿdes. Elle a épousé le Marquis de Constantin, qui ne vécut que trois ans avec elle.

Ibid. *Quelques Femmes*. La Duchesse d'Aumont, fille de Madame la Maréchale de la Mothe, & Madame la Maréchale de la Ferté.

214. *Qu'est-ce qu'une Femme*. Madame la Duchesse.

217. *La dévotion vient*. La Duchesse d'Aumont & la Duchesse de Lesdiguières.

220. *Quelques Femmes*. La Duchesse d'Aumont.

224. *Il y a telles Femmes*. Madame la Présidente de Bocquemart, qui a conservé son nom d'Osambray.

226. *Combien de filles*. Mlles. Baré, Bolot & Hamelin.

229. *Glycere*. Madame de la Ferriere, petite-fille de feu M. le Président de Novion.
- Ibid. *Venouze*. Vincennes.
230. *Canidie*. La Voisin empoisonneuse, qui a été pendue & brûlée.
231. *Je ne comprends pas*. Le Président de Bocquemart.
232. *Le mari de Madame L****. La Présidente d'Osambray.
235. *Drance*. Le Comte de Tonnerre, Premier Gentilhomme de la Chambre de feu MONSIEUR, de la Maison des Comtes de Tonnerre-Clermont. Ils portoit autrefois pour armes un Soleil au-dessus d'une Montagne. Mais, depuis que l'an 1123. un Comte de cette Maison rétablit le Pape Calixte II. sur son Trône, ce Pape a donné pour armes à cette Maison deux Clefs d'Argent en Santoir, qu'elle porte présentement ; & quand un Comte de cette Maison se trouve à Rome lors de quelque Couronnement de Pape, au lieu que tout le monde lui va baiser les pieds, lui se met à côté, tire son épée, & dit : *Esti omnes, ego non*. Ceci est une pure Fable. Cette Maison est fort illustre & fort ancienne, & ceux qui en sont présentement sont très-fiers, & traitent les autres de petite Noblesse & de Bourgeoisie. L'Evêque de Noyon, qui en est, ayant traité sur ce pied, la Famille de Harlay, de Bourgeois, & étant allé pour diner chez M. le Premier Président, qui l'avoit sù, il le refusa en lui disant, qu'il n'appartenoit pas à un petit Bourgeois de traiter un homme de sa qualité : & , comme cet Evêque lui répondit, qu'il

XVIII CLEF DES CARACTERES

qu'il avoit renvoyé son carosse , M. le Premier Président fit mettre les chevaux au sien , & le renvoya ainsi ; dont on a bien ri à la Cour. Après la mort de M. de Harlay , Archevêque de Paris , il a eu le Cordon bleu. Depuis , le Clergé l'ayant prié d'en vouloir faire l'Oraison funèbre aux grands Augustins , où l'on devoit faire un Service solennel , il s'en excusa , disant qu'il trouvoit le sujet trop stérile , dont le Roi étant averti le renvoya dans son Diocèse. Il est mort. L'Abbé de Tonnerre de la même Maison , a été fait Evêque de Langres , en 1695. C'est un fort bon sujet qui a beaucoup de bonnes qualités , & qui n'a pas les hauteurs de ses freres.

260. *Aronce.* M. Perrault.

Ibid. *L'on voit des gens.* Contre les Précieuses.

264. *Arrias.* M. Robert de Chatillon , fils de M. Robert , Procureur du Roi au Châtelet , où il est lui-même Conseiller. Cette Avanture lui est arrivée.

266. *Theodeste.* M. le Comte d'Aubigné.

272. *Il faut laisser parler.* L'Abbé de Vassé.

275. *Cleon.* Monnerot de Seve.

Ibid. *Eutiphron.* M. du Buiffon , Intendant des Finances.

276. *Theodeme.* L'Abbé de Robbe.

Ibid. *L'on voit des gens.* Feu M. de Harlay , Premier Président.

277. *Parler & offenser.* C'est la manière de M. l'Abbé de Rubec , neveu de M. l'Evêque de Tournay.

282. *L'on sait des gens.* Mrs. Courtin & de Saint Romain , intimes amis très-long-tems ,

- tems , & enfin devenus ennemis.
284. *Cleante*. L'Oiseau, ci-devant Receveur à Nantes, qui a épousé Mlle. de Soleure de Beauffe, assez jolie personne, & séparée d'avec lui.
286. *C** H***. Vedeau de Grammont, Conseiller de la Cour en la seconde des Enquêtes, a eu un très-grand procès avec M. Hervé, qui étoit Doyen du Parlement, au sujet d'une Bêche. Ce procès, commencé pour une bagatelle, a donné lieu à une Inscription en faux de titre de Noblesse dudit Vedeau, & cette affaire a été si loin qu'il a été dégradé publiquement, sa robe déchirée sur lui; outre cela, condamné à un bannissement perpétuel, depuis converti à une prison à Pierre Ancise, où il est; ce qui a ruiné absolument ledit Vedeau qui étoit fort riche. Il avoit épousé Mlle. Genou, fille de M. Genou, Conseiller en la Grand'Chambre.
287. *J'approche d'une petite Ville*. La Ville de ~~Micheliu~~ Micheliu.
292. *Théobalde*. Bourfault.
298. *Cydias*. Perrault, de l'Académie, qui a fait le Poëme des Arts. Il s'étoit opposé à la Bruyere pour être reçu Académicien: ce qui fait qu'il le drappe par-tout où il le rencontre.
304. *Un homme fort riche*. M. de Louvois, ou M. Fremont.
305. *Deux Marchands*. Un Marchand à Paris, qui avoit pour Enseigne *les Rats* (*) qui a marié sa fille à M. d'Armenonville.

(*) Je crois qu'il se nommoit Brillon.

XX CLÉF DES CARACTÈRES

306. *Un homme est laid.* M. le Duc de Ventadour.
- Ibid. N^o 4 avec un Portier. M. de S. Pouanges.
307. *Clitiphon.* M. le Camus, le Lieutenant Civil, le Premier Président de la Cour des Aides, le Cardinal le Camus, & le Camus, Maître des Comptes.
310. *Arsure.* Madame Belisany, ou de Courchamp.
- Ibid. *Cresus.* M. de Guenegaud, fameux Partisan du tems de M. Fouquet, que l'on tenoit riche de plus de quatre millions. Il a été taxé à la Chambre de Justice en 1666, & enfin est mort malheureux dans un grenier. Il avoit bâti l'Hôtel Salé au Marais.
311. *Champagne.* Monnerot, fameux Partisan, dont le fils est Conseiller au Châtelet & grand Donneur d'avis à M. de Pontchartrain. Ledit Monnerot est mort prisonnier au petit Châtelet, & n'a pas voulu payer la Taxe de 200000 livres, à quoi il avoit été condamné par la Chambre de Justice en 1666. Comme il avoit son bien en argent comptant, il en jouissoit, & faisoit grosse dépense au petit Châtelet. Il a laissé de grands biens à ses enfans qu'ils cachent encore.
- Ibid. *Sylvain.* M. Gorge, fameux Partisan, qui a acheté le Marquisat d'Antragues, dont il a pris le nom. Il est natif de Nantes, a fait fortune sous M. Fouquet, & enfin a épousé Mlle. de Valencé, fille du Marquis de ce nom.
- Ibid. *Dorus.* Feu M. de Guenegaud.
312. *Periandre.* M. de Langlée, qui a gagné beau-

beaucoup de bien au jeu. Il est Maréchal des Camps & Armées du Roi : ou M. Puffort, Conseiller d'Etat, oncle de M. Colbert.

313. *Si certains morts.* M. Laugeois, fils de M. Laugeois ; Receveur des Consignations du Châtelet, qui a acheté la Seigneurie d'Imbercourt dont il porte le nom.

315. *Ce garçon si frais.* Feu M. le Tellier, Archevêque de Rheims.

Ibid. *Chryssippe.* Laugeois, Fermier Général, dont le fils a épousé la fille du Président Cousin, cousine de M. de Pontchartrain : & la fille le fils de M. le Maréchal de Tourville.

316. *Ergaste.* Le Baron de Bauvais, grand donneur d'avis, a épousé Mlle de Berthelot, fille de Berthelot des Poudres, Fermier Général.

317. *Brontin,* M. de Pontchartrain à l'Institution des Peres de l'Oratoire, dont on a fait courir les Méditations.

318. *Il y a une dureté.* M. Pelletier de Soufy.

319. *Fuyez.* M. de Pontchartrain.

Ibid. *Un homme avide.* M. de Louvois.

320. *Un homme d'un petit génie.* Thomé de Lisse, & Tirman.

321. *Il y a même des stupides.* Nicolas d'Orville, fils de Madame Nicolle. Il étoit Trésorier de France, à Orleans, de si peu d'esprit, qu'un jour étant interrogé qui étoit le premier Empereur Romain, il répondit que c'étoit Vespasien. Il n'a pas laissé que d'amasser du bien à deux filles qui ont été mariées, l'une, à Salomon de Gueneuf, Trésorier de France, à Orleans :
l'autre

XXIV CLEF DES CARACTERES

349. *Un homme de Robe.* M. le Premier Président , ou M. Talon.

Ibid. Les Crispins. Mrs. Malo , ou M. Charpentier. Les premiers sont trois freres.

Ibid. Des Sannions. Mr. de Lesseville , mort fort riche , & qui a laissé deux enfans ; l'un Conseiller aux Requêtes du Palais , & l'autre au Grand Conseil , dont il est mort Doyen. De ces deux branches sont venus Mrs. de Lesseville , qui sont presque dans toutes les Cours Souveraines , y en ayant un Maître des Requêtes , un autre Conseiller au Parlement , l'autre au Grand Conseil , & l'autre en la Chambre des Comptes. Ils vivent tous de fort bonne intelligence , portant les mêmes Livrées , qu'ils renouvellent tous ensemble. Ils ont pour Armes trois Croissans d'Or en Champ d'Azur. La branche cadette a chargé son Ecu d'un Lambel. M. le Clerc de la Neuville est de cette famille.

351. *Un autre.* Le feu Président le Coigneux , qui aimoit fort la chasse , dont il avoit un fort gros équipage à sa Terre de Mort-Fontaine , où il alloit quand le Palais le lui pouvoit permettre. Il n'étoit pas riche. Il épousa en secondes nôces la veuve de Galand ; fameux Partisan , qui lui apporta de grands biens , dont il a depuis subsisté. Il ne s'étoit pas même mis en dépense d'une robe de chambre pour ce mariage ; ensorte qu'étant obligé , selon l'usage de Paris , de se rendre à la toilette de sa nouvelle femme , qu'il apprit être des plus magnifiques , il fut obligé , par l'avis de son Valet de chambre , d'y aller en Robe de Palais , & en
Robe

DE LA BRUYÈRE: XXV

Robe rouge fourrée, supposant qu'il ne pouvoit rien montrer de plus agréable aux yeux de cette Dame, qui ne l'avoit épousé que pour sa Dignité, que la Robe qui en faisoit la marque; ce qui fit rire l'Assemblée. Il a épousé en troisièmes noces Mlle. de Navaille, dont il a eu un fils, qui, bien qu'unique, ne sera pas riche.

Ou Jacquier, Sieur de Rieux Montirel, Conseiller de la Cour, fils de Jacquier des Vivres, fort entêté de la chasse.

Ibid. Menalippe. M. de Nouveau, Surintendant des Postes.

352. *Quel est l'égarement.* M. le Président de S. Vallier.

Ibid. *Quelques-uns.* M. Noblet, fils du sieur Noblet, Commis de M. Jeannin de Cas tille, qui a mangé plus de 30000. écus en dépenses sottes. Ce Noblet étoit Maître d'Hôtel chez feu MONSIEUR. Il a vendu sa Charge, & pour lui donner de quoi vivre, sa mere a été obligée de lui substituer son bien.

Ou M. Peinville.

353. *Narcisse.* M. Garnier Seigneur de Montereau, frere de Madame de Brancas, Président à Mortier au Parlement de Mets, fils de Mr. Garnier, Trésorier des Parties Casuelles, qui avoit laissé huit enfans qui hériterent chacun d'un million. Ils furent tous taxés à la Chambre de Justice à 100000. écus chacun qu'ils payerent.

354. *Voilà un homme.* Feu M. le Prince de Mecklembourg.

356. *Scapin.* M. d'Halogni, Maréchal de Rochefort, porte trois Fleurs de Lys d'Ar-

gent

XXVI CLEF DES CARACTERES

gent en Champ de Gueules. M. le Comte d'Haftain porte trois Fleurs de Lys d'Or dans un Champ d'Azur au chef d'Or. Le Sieur de S. Mesmin à Orleans , porte quatre Fleurs de Lys d'Or en Champ d'Azur , & M. de Goulaine de Bretagne , mi-partie de France & d'Angleterre ; ce qui fut accordé à un de cette Race , pour avoir négocié l'accommodement des deux Couronnes à la satisfaction des deux Rois , qui lui donnerent pour récompense chacun la moitié de leurs écus , dont il compofa fes Armes.

Ibid. *Theramene*. M. Terrat Chancelier de feu MONSIEUR.

359. *Le bel & le judicieux Usage*. C'est un usage à Paris , que les nouvelles-mariées reçoivent les trois premiers jours leurs visites sur un lit , où elles font magnifiquement parées , en compagnie de quelques Demoifelles de leurs amies , & tout le monde les va voir , & examine leur fermeté & leur contenance sur une infinité de questions & de quolibets , qu'on leur dit dans cette occasion.

368. *N***. M. d'Aubigni , frere de Madame de Maintenon.

Ibid. *Il y a dans les Cours*. Le Marquis de Caretti , Medecin empirique.

369. *De Courtifans*. M. de Langlée.

373. *Un homme de la Cour*. M. le Duc de Bouillon : Son Château est Sedan.

Ibid. *Il doit tenir*. M. de Tonnerre , Evêque de Noyon.

379. *Vient-on de placer quelqu'un*. Cela est arrivé à feu M. de Luxembourg , quand il

en

DE LA BRUYERE. XXVII

entra dans le Commandement des Armées.

382. *La Couture.* La Couture étoit Tailleur d'habits de Madame la Dauphine, lequel étoit devenu fou, & qui, sur ce pied, demouroit à la Cour, où il faisoit des contes fort extravagans. Il alloit souvent à la Toilette de Madame la Dauphine.

383. *On fait sa brigue.* M. le Marquis de Vardes, revenu de son exil de vingt années, avoit fait une grosse brigue pour être Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne, à quoi il auroit réuffi, s'il ne fût pas mort.

Ibid. D'Artemon. M. le Duc de Beauvilliers.

385. *Il faut avouer.* Différente manière d'agir du Cardinal de Richelieu, & du Cardinal Mazarin. Le premier savoit refuser sans déplaire. Le second faisoit plairir de mauvaise grace.

386. *L'on remarque dans les Cours.* Feu M. de Villeroi, Archevêque de Lyon, qui en étoit aussi Gouverneur, ou M. le Chevalier Haute-Feuille, Ambassadeur de Malthe.

Ibid. Menophile. Le Pere la Chaise, Jésuite & Confesseur du Roi.

387. *Voyez un heureux.* M. le Chancelier Boucherat.

388. *Un homme qui vient.* M. de la Riviere.

389. *Il faut des Fripons.* Des-Chiens, Brunet, Monnerot, Salaberi.

390. *Timante.* M. de Pomponne, disgracié depuis la Paix de Nimegue, & privé de sa Charge de Secrétaire d'Etat, qu'on lui a

XXVIII CLEF DES CARACTÈRES

- rendue depuis ; ou M. de Luxembourg ; disgracié & revenu depuis en faveur. Il est mort en 1694.
- Ibid. *Que d'amis.* M. le Maréchal de Ville-roi , est fils du Duc de Villeroi Gouverneur de Louis XIV. qui l'étoit de M. Dauluceau , Gouverneur de Lyon , fils de M. Villeroi , Secrétaire d'Etat de la Ligue , dans lequel Poste , ayant ménagé les intérêts d'Henri IV. il fut conservé par ce Prince , après la Ligue éteinte. Il a été mis à la tête des Troupes , après la mort de M. de Luxembourg. Il commanda en 1701. avec M. le Maréchal de Catinat les Armées du Roi en Italie. Il est devenu Chef des Conseillers du Roi à la place de M. de Beauvilliers , mort en 1714. qui avoit l'honneur de posséder cette place.
391. *Tibur.* Meudon.
392. *Plancus.* M. de Louvois , mort subitement en 1691.
- Ibid. *Theodote.* L'Abbé de Choisi.
397. *Il y a un País.* La Cour.
399. *Xantippe.* M. Bontems , Concierge , Valet de Chambre du Roi , Gouverneur de Versailles. Il est mort. Son fils est Gouverneur de Vannes , & sa fille a épousé le fils de M. Lambert de Torigni , Président de la Chambre des Comptes.
400. *L'on parle d'une Region.* La Cour.
402. *Un Autel.* La Messe du Roi.
- Ibid. *Les Gens du País le nomment ***.* Versailles.
406. *La Cour.* Feu M. Bontems , ou le Marquis de Dangeau.
- Ibid. *Il y a des gens.* Le Comte d'Aubigni.

409. *Aristide*. M. le Cardinal d'Estrées, ou M. de Pomponne.
410. *Straton*. M. le Duc de Lauson, qui a été Favori du Roi, puis disgracié & envoyé en prison à Pignerol, où il a été pendant dix ans. Il a été fait Duc & Cordon bleu, à la sollicitation de la Reine d'Angleterre, qui étoit sortie d'Angleterre avec le Prince de Galles en 1688. Il est cadet de la Maison de Nompar de Caumont, neveu du Maréchal de Grammont qui l'attira à Paris, où il lui donna retraite chez lui. Il a dans un âge assez avancé épousé la seconde fille du Maréchal de Lorge, en 1695. L'ainée a épousé le jeune Duc de S. Simon.
411. *La faveur*. M. Pelletier, le Ministre.
412. *D'autres hommes*. Mrs. de Pontchartrain, Chamillard & de Chanlais.
413. *O Théagene*. M. le Grand-Prieur.
416. *Il est vieux*. M. de S. Pouanges.
- Ibid.* Ou des personnes illustres. M. de Louvois.
417. *Qui leur succèdent*. M. de Pontchartrain.
418. *Théophile*. M. de Roquette, Evêque d'Autun.
419. *Un Grand débarqué*. Le Roi Jacques II. auprès duquel il a voulu s'insinuer, a quatre enfans légitimes : deux filles de son premier mariage avec Anne Hyde, fille de Mylord Edouard Hyde, Grand Chancelier d'Angleterre : l'ainée a été mariée à Guillaume III. Roi d'Angleterre : l'autre au Prince George de Dannemark, & sont mortes toutes deux Reines d'Angleterre.

XXX CLEF DES CARACTERES

De son second mariage avec Anne d'Est, Princesse de Modene, il a eu un fils né au mois de Juin 1688. appelé le Prince de Galles. Et en 1690. est née une fille qui est morte. Il a eu deux enfans naturels : un fils qui est le Duc de Barwik ; & une fille mariée à Mylord Walgrave, Lieutenant du Comté de Sommerfet.

420. *Avez-vous de l'esprit.* M. le Duc de la Feuillade.

423. *C'est déjà trop.* Il désigne plusieurs grands Seigneurs, qui portent ces noms, comme César de Vendôme, Annibal d'Estrées, Hercule de Rohan, Achille de Harlay, Phébus de Foix, Diane de Chastigniers.

424. *Pendant que.* Les jeunes gens de qualité.

Ibid. *Des Citoyens.* Les Ministres.

428. *Le Suisse.* Les Domestiques de M. le Tellier.

434. *C'est une pure hypocrisie.* M. de Harlay ; Premier Président.

435. *Aristarque.* Le même. On lui vint apporter à Beaumont pendant les Vacations vingt-cinq mille livres que le Président de la Barois lui avoit léguées. Il se transporta à Fontainebleau, où la Cour étoit alors ; & pardevant un Notaire Royal, il déclara cette somme au profit des Pauvres.

Ibid. *Les meilleures actions.* Le même.

436. *Theognis.* M. de Harlay, Archevêque de Paris, mort subitement en sa maison de Conflans.

437. *Pamphile.* M. le Marquis de Dangeau ;

440. *Et celui.* M. de Chanlais.

DE LA BRUYERE. XXXI

441. *La Maison d'un Ministre.* M. de Louvois.
 449. *Soyecour.* Beau-frere de M. de Bois-Franc, Maître des Requêtes, qui ayant épousé sa sœur avec peu de bien, & même contre le sentiment de son pere, s'est vû par la mort de l'un & de l'autre, avoir épousé un héritiere riche de 25000. livres de rente.
 450. *Le Peuple paisible.* Les Nouvellistes.
 451. *Demophile.* L'Abbé de Sainte Helene; Frondeur.
 452. *Basilids.* Antifrondeur, le Sieur du Moulinet.
 455. *Il croit formement.* Le faux bruit qui courut de la mort du Prince d'Orange, à présent Roi d'Angleterre.
 464. *De rencontrer une personne.* Madame de Maintenon.
 465. *La modestie de son Favori.* La même.
 Ibid. *Hommes en place.* Les Cardinaux d'Amboise & de Richelieu. Le premier étoit Ministre de Louis XII.
 Ibid. *Les Dignités se perdent.* Les héritiers des Cardinaux de Richelieu & Mazarin.
 466. *Cet homme.* Le Cardinal George d'Amboise.
 Ibid. *Cet autre dont vous voyez l'image.* Le Cardinal de Richelieu.
 467. *De nos meilleurs Princes.* Louis XIV.
 Ibid. *Par leurs Ministres.* Feu M. Colbert.
 467, 468. *Pour le Ministère.* M. de Pomponne.
 468. *La Science.* Le Roi.
 Ibid. *Dans les plus forts bastions.* Louanges du Roi.
 475. *Que de dons du Ciel.* Portrait de Louis XIV.

TOm. II. Pag. 4. *Menalque*. Feu M. de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine-Mere, frere de M. le Duc de Villars. L'on conte de lui différentes sortes d'absence d'esprit. L'aventure de la perruque, dont il est ici parlé, lui arriva chez la Reine. L'on veut qu'il oublia le jour de ses nôces qu'il étoit marié avec Mlle. Garnier, fille du Partisan; & que le soir retournant chez lui, à son ordinaire, il fut surpris de n'y point trouver ses Valets de chambre qu'il apprit être allés mettre la Toilette chez sa nouvelle femme; ce qui le fit refouvenir de la Cérémonie du matin.

16. *Votre Révérence*. L'Abbé de Mauroy, ci-devant Aumônier de feu Mlle. de Montpensier, fils de M. de Mauroy, Maître des Comptes, & cousin germain de Mauroy, Curé des Invalides, sujet à une infinité d'absences d'esprit, étant allé de la part de Mademoiselle parler de quelques affaires au Pere la Chaise, il le traita d'*Altesse Royale*, & rendant réponse à Mademoiselle, il la traita de *Révérence*. Une autre fois étant habillé pour dire sa Messe, il l'auroit commencée si son Laquais ne l'eût averti qu'il avoit pris médecine, & ensuite un bouillon. Il voulut un jour que le Prieur de son Abbaye, qui l'étoit venu voir, lui est dérobé ses lunettes, qu'il cherchoit pour lire une Lettre, & après les avoir bien cherchées, elles se trouverent sur son nez. Une autre fois, il entonna le com-

men-

DE LA BRUYERE. XXXIII

- commencement des Vêpres par l'Isle, *Missa est.* Il donna trois fois la nomination d'un même Bénéfice à trois différentes personnes, & puis voulut s'inscrire en faux, prétendant ne l'avoir donné qu'une, & il eut de la peine à le croire après qu'on lui eut présenté ces trois nominations.
26. *Il y a d'étranges peres.* M. le Duc de Gesvres, ou Banse le pere.
27. *Irene.* L'on tint ce discours à Madame de Montespan, aux Eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires.
28. *Nous faisons par vanité.* M. le Prince de Conti, qui gagna la petite verole auprès de la Princesse sa femme, & qui en est mort, & elle en est guérie.
- 38, 39. *De même une bonne tête.* M. de Louvois.
45. *On est prompt.* Le Chevalier de Soissons; fils naturel du Comte de Soissons, tué à la Bataille de Sedan en 1641. qui est bon-gne.
51. *Il se trouve des hommes.* M. de Lauzun.
52. *Il y a des gens.* M. de la Feuillade de la Maison d'Aubusson, Gouverneur du Dauphiné, & Colonel du Régiment des Gardes Françoises, qui a érigé la Statue du Roi à la Place des Victoires, qu'il a fait bâtir sur les ruines de l'Hôtel de la Ferté. Ce fut lui qui conduisit le secours que le Roi envoya à l'Empereur, qui lui fut inutile, qu'il défit avec lui les Turcs à la Bataille de S. Godard, en 1664. & les obligea de passer le Raab avec perte de près de 10000 hommes. Cette défaite donna de-

XXXIV CLEF DES CARACTERES

la jalousie à l'Empereur, qui renvoya au Roi son secours, sans lui accorder presque de route; ce qui ruina beaucoup les Troupes.

Ibid. *L'on exigerait.* Le feu Roi Jacques II. qui s'étoit rendu illustre dans le tems qu'il commandoit la Flotte d'Angleterre en qualité de Duc d'York, & qui depuis ce tems-là n'a fait aucune action de valeur.

53. *Il coûte moins.* M. de Harlay, Archevêque de Paris.

54. *Quelques hommes.* Le Cardinal de Bouillon.

Ibid. *L'on en fait d'autres.* M. Boutilhier de Rancé, qui a été Abbé de la Trappe, où il a mené une vie triste, dure & austère. Il est mort.

Ou M. le Cardinal le Camus, Evêque de Grenoble.

55. *Il y a des Ouvrages.* Le Dictionnaire de l'Académie.

56. *N**.* Lestrot, Administrateur & Proviseur des Prisonniers. Ou M. Pelisson, Maître des Requêtes, qui avoit l'Economet des Evêchés & des Abbayes.

59. *Ce n'est pas le besoin.* Le Marquis d'Orfort, ou M. de Marville.

61. *Un vieillard qui a vécu à la Cour.* M. de Villeroi, défunt.

62. *Phidippe.* Feu M. de Menneville, pere du Président de ce nom. Ou le Marquis de Sablé, de la Maison de Leonne.

Ibid. *Gnathon.* L'Abbé Danse, Chanoine de la Sainte Chapelle à Paris, frere de Madame Dongois, dont le mari est Greffier du Parlement.

DE LA BRUYERE. XXXV

64. *Cliton*. Le feu Comte d'Olonne , ou du Brouffin.
67. *Antagoras*. M. le Comte de Mont-Luc , frere de M. le Marquis d'Alluye. Il a épousé Mlle. le Lievre , fille du Président de ce nom.
69. *L'on voit*. Les Païsans & les Laboureurs.
78. *Qu'il ouvre son Palais*. Les Appartemens de Versailles , ou Marli , où le Roi défraye toute la Cour , avec une magnificence Royale , & où , pourtant , il y a toujours des mécontents.
82. *Timon*. M. le Duc de Villeroi.
89. *Le Phenix*. Quinaut , Auditeur des Comptes , qui a fait les plus beaux Vers de l'Opera.
91. *Bathylle*. Le Basque ou Pecourt.
- Ibid. *Mais une Comédienne*. La Dancourt.
- Ibid. *Le Comédien*. Chammelé ou Baron.
96. *Qu'on ne me parle*. L'Auteur parle à lui-même.
- Ibid. *Berylle*. L'Abé de Rubec , frere de M. de Valencé.
97. *Un homme rouge*. M. le Normand , ou M. d'Apoigni.
- Ibid. *B***. Benoit , qui a amassé du bien en montrant des Figures de cire.
- Ibid. *BB***. Barbereau , qui a amassé du bien en vendant de l'eau de la Riviere de Seine pour des eaux minerales.
- Ibid. *Un autre Charlatan*. Caretti , qui a gagné du bien par quelques Secrets qu'il vendoit fort cher.
98. *Si les Ambassadeurs*. Ceux de Siam.
100. *Ce Prélat*. M. de Noailles , d'abord Evêque de Chalons , ensuite Archevê-

XXXVI CLEF DES CARACTÈRES

- que de Paris. Les choses ont bien changé de face. Ou M. le Camus.
104. *Un air reformé.* M. de Harlay, Premier Président.
106. *Qui est connu pour tel.* M. Pellisson; Maître des Requêtes, Historien du Roi & de l'Académie, très-laid de visage, mais bel esprit. Il a fait plusieurs petits Ouvrages. Il étoit Bénéficiaire, & avoit été Huguenot. On veut qu'il soit mort dans cette Religion en 1694.
114. *Un homme paroît grossier.* Feu M. de la Fontaine de l'Académie Française, Auteur des Contes & des Fables.
- Ibid. *Un autre est simple.* Corneille l'aîné, Poète.
- Ibid. *Voulez-vous.* Santeuil, Religieux de S. Victor, Auteur des Hymnes du Nouveau Breviaire, & d'une infinité de petites Pièces latines en vers, en quoi il excelloit. Il est mort en 1697.
116. *Tel connu.* M. Pelletier de Soufy, Intendant des Finances.
- Ibid. *Tel autre.* M. son frere, le Ministre.
117. *Tout le monde.* L'Académie Française.
121. *Antistius.* M. de la Bruyere.
125. *Quel bonheur.* M. le Tellier, Chancelier de France, ou M. de Louvois.
128. *Le plus grand malheur.* M. Penautier; Receveur Général du Clergé de France, accusé d'avoir empoisonné M***. Trésorier des Etats de Bourgogne, de laquelle accusation il a été déchargé par un Arrêt qui fut fort sollicité par M. le Bouts, Conseiller de la Grand'Chambre, son beau-frere, qui étoit fort habile & en grand crédit.

- dit. L'on veut que l'on ait encore donné beaucoup d'argent à cet effet.
130. *Je dis les mêmes.* Le Pape Innocent XI: qui a changé du blanc au noir des sentimens, qu'il avoit étant Cardinal, à ceux qu'il a eu étant Pape.
- Ibid. *Vauban.* Cela est arrivé à M. de Vauban après la reprise de Namur par le Prince d'Orange en 1695. & l'on prétend qu'il avoit fort mal fortifié cette Place : mais il s'en est justifié en faisant voir que l'on n'avoit point suivi le dessein qu'il en avoit donné pour épargner quelque dépense qu'il auroit fallu faire de plus, comme un Cavalier qu'il vouloit faire du côté de la Riviere, à quoi l'on avoit manqué, & par où ladite Ville fut prise.
132. *Ceux qui.* Allusion à plusieurs Courtisans & Particuliers qui alleront voir le Siège de Namur, en 1693. qui fut fait dans une très-mauvaise saison, & par la pluie qui dura pendant tout le Siège.
137. *Un jeune Prince.* Monseigneur le Dauphin.
140. *Il y a de tels projets.* Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, qui entreprit de passer en Angleterre, d'où il a chassé le Roi Jacques II. son beau-pere. Il est né le 13 Novembre 1650.
141. *Un ennemi est mort.* Le feu Duc Charles de Lorraine, beau-frere de l'Empereur Leopold premier.
- Ibid. *Que la voix du Peuple.* Le faux bruit de la mort du Prince d'Orange, qu'on croyoit avoir été tué au combat de la Boyne.
142. *Un homme dit.* Le Prince d'Orange.

Ibid;

XXXVIII GLEF DES CARACTERES

Ibid. *Dépouillez votre pere.* Le Roi Jacques II.

143. *Un seul toujours bon.* Louis XIV. qui donna retraite à Jacques II. & à toute sa famille, après qu'il eut été obligé de se retirer d'Angleterre.

Ibid. *Un Prince délieroit l'Europe.* L'Empereur.

144. *Détruit un grand Empire.* Le Turc.

Ibid. *Ceux qui sont nés.* Le Pape Innocent XI.

Ibid. *Petits hommes.* Les Anglois.

147. *De petits globes.* Les balles de Mousquet.

Ibid. *Vous en avez d'autres.* Les boulets de Canon.

Ibid. *Sans compter ceux.* Les Bombes.

149. *Vous avez sur-tout'un homme pâle.* Le Prince d'Orange.

Ibid. *Une Isle toute entière.* L'Angleterre.

150. *Il a mordu le sein de sa Nourrice.* Le Prince d'Orange, devenu plus puissant par la Couronne d'Angleterre, s'étoit rendu Maître absolu en Hollande, & y faisoit ce qu'il lui plaisoit.

Ibid. *Et ceux qu'il a dampnés.* Les Anglois.

Ibid. *Mais qu'entens-je de certains personnages.* Allusion à ce qui se passa en 1690. à la Haye, lors du premier retour du Prince d'Orange de l'Angleterre, où les Ligués se rendirent, & où le Duc de Bavière fut long-tems à attendre dans l'anti-chambre.

151. *César.* L'Empereur.

152. *À la fasce d'argent.* Armes de la Maison d'Autriche.

153. *Théotime.* M. Sachot, Curé de S. Gervais, qui exhortoit toutes les personnes de qualité à la mort. Le Pere Bourdaloue lui a succédé dans cet emploi.

Ibid.

DE LA BRUYERE. XXXIX

- Ibid.* *Le Fleuriste.* M. Cabouft, Sieur des
Cofteaux, Avocat au Parlement.
254. *Parlez à cet autre.* Le Sieur Marlet,
Avocat.
256. *Un troisiéme.* Le Pere Menestrier, Jé-
suite.
- Ibid.* *Democède.* M. de Ganiéres, Ecuyer de
feue Mademoiselle de Guise. Ou M. de
Beringhen, premier Ecuyer du Roi.
258. *Mais quand il ajoure.* M. Moret, Con-
seiller.
259. *Quelques-uns.* Mrs. Thevenot & la
Croix.
260. *Un Bourgeois.* M. Amelot. Sa Maison
est dans la vieille rue du Temple.
- Ibid.* L**. G**. Lefdignieres.
261. *Diphile.* Santeuil, qui avoit toutes ses
Chambres pleines de Serins de Canaris.
165. *Il n'y a rien.* Morin le Joueur.
166. *Une fleur bleue.* Ces Barbeaux, qui
croissent parmi les Seigles, furent un Eté à
la mode dans Paris. Les Dames en met-
toient pour bouquet.
168. *Un homme fat.* M. de Bourlon.
172. *Le Courtisan autrefois.* M. le Duc de
Beauvilliers.
175. *Quand un Courtisan.* Le Duc de Beau-
villiers, Gouverneur des Enfans de France,
fils de M. le Duc de S. Aignan, qui s'est
jetté dans la dévotion. Il est chef du Con-
seil des Finances. Il a fait faire à S. Ai-
gnan en Berrï un Banc de menuiserie d'une
élévation semblable aux Chaires des Evé-
ques.
176. *Onuphre.* M. de Mauroy, Prêtre de S.
Lazare, depuis Curé des Invalides, qui
avoit

XL CLEF DES CARACTERES

avoit été auparavant dans les Mousquetaires , & pour ses libertinages mis à S. Lazare , dont il embrassa la Profession. Il y vécut douze ans en réputation d'honnête homme : ce qui lui fit donner la Cure des Invalides ; depuis il reprit ses anciennes manières ; mais gardant toujours les apparences.

181. *Zelie.* Madame de Pontchartrain.

188. *Quelques-uns même.* Allusion au Pelican

189. *Les Grands en toutes choses.* Allusion à ce que feu MONSIEUR , pour s'approcher de Monseigneur le Dauphin , ne vouloit plus qu'on le traitât d'*Altesse Royale*, mais qu'on lui parlât par *Vous*, comme l'on faisoit à Monseigneur & aux Enfans de France. Les autres Princes , à son exemple , ne veulent pas être traités d'*Altesse*, mais simplement de *Vous*.

190. *Certains gens.* M. de Dangeau , ou bien le Camus de Vienne qui se fait descendre de l'Amiral de Vienne , ou M. Langlois de Rieux.

Ibid. *Dès que leur fortune.* Laugeois , qui se fait appeller de Laugeois.

Ibid. *Celui-ci par la suppression d'une syllabe.* Deltieux , qui se fait nommer de Rieux.

Ibid. *Plusieurs suppriment leurs noms.* Langlois , fils de Langlois , Receveur aux Confiscations du Châtelet , qui se fait appeller d'Imbercourt.

Ibid. *Il s'en trouve enfn.* Sonin , fils de M. de Sonin , Receveur de Paris , qui se fait nommer de Sonningen.

191. *Il n'y a rien.* Les Jésuites ou les Céléstins. Ces derniers jouissent des mêmes Pri-

- Privilèges que les Secrétaires du Roi.
- Ibid.* Il y a un *Geofroy de la Bruyere*. C'est le nom de l'Auteur.
193. *Quelqu'un monté sur une Tribune*. Allusion aux *Saluts des Peres Théatins*, composés par le Sieur Laurentani, Italien, qui a été depuis Maître de la Musique du Pape Innocent XII.
194. *T. T.* Les Théatins.
195. *Un Pasteur frais*. M. de Blampignon; Curé de S. Mederic. Ou feu M. Hameau, Curé de S. Paul.
197. *Tite*. Perceval, Vicaire de S. Paul.
- Ibid.* *Pour la remplir*. M. le Seur qui n'étoit pas Prêtre quand il fut fait Curé de S. Paul.
- Ibid.* *Le Trésorier, l'Archidiaque*. Les Dignités de la Sainte Chapelle.
199. *La fille d'Aristipe*. Mlle. Fodet, fille de M. Morel, de la Chambre aux deniers.
200. *Faire une folie*. M. le Marquis de Richelieu.
- Ibid.* *C'est épouser Mélite*. Mlle. Mazarin, fille du Duc de ce nom.
- Ibid.* *Il étoit délicat*. M. le Prince de Montauban, M. de Pons, M. Belot, M. de la Salle.
202. *Une femme avancée en âge*. Madame la Présidente le Barois.
203. *On a toujours vû*. Le Receveur des Conscations. Ou la Charge de Surintendant des Finances.
- Ibid.* *Le fonds perdu*. Allusion à la Banqueroute, faite par les Hôpitaux de Paris & les Incurables en 1689. qui a fait perdre aux Particuliers qui avoient des deniers à fonds perdu sur les Hôpitaux, la plus grande partie de leurs biens: ce qui arriva par la fripon-

XLII CLEF DES CARACTÈRES

ponnerie de quelques-uns des Administrateurs que l'on chassa, dont un nommé André le Vieux, fameux Usurier, pere de Le Vieux, Conseiller à la Cour des Aydes, étoit le principal. Cet Administrateur devoit être fort riche: mais sa femme l'a ruiné. Le fils du susdit, de concert avec la mere, voloit le pere qui le surprit. Il y eut plainte, qui fut retirée. L'on dit que ce Le Vieux étoit à l'extrémité, & le Curé de S. Germain de l'Auxerrois l'exhortant à la mort, il lui présenta un petit Crucifix de vermeil qu'il l'engagea à adorer, à quoi l'autre ne répondit rien: mais, le Curé lui ayant approché de la bouche pour le lui faire baiser, Le Vieux le prit à sa main, & l'ayant soupesé, il dit qu'il n'étoit pas de grand prix, qu'il ne pouvoit pas avancer beaucoup d'argent dessus.

204. *Vous avez une pièce d'argent.* Bourvalais; Ibid. *Coutume qui s'est introduite dans les Tribunaux.* Sous le P. Président de Novion.

206. *Et il est étrange.* Il y a un Arrêt du Conseil, qui oblige les Conseillers à être en rabat. Ils étoient avant ce tems-là presque toujours en cravate. Il fut rendu à la Requête de feu M. de Harlay, alors Procureur Général, & qui a été depuis Premier Président.

207. *Est de décider.* Le Châtelet.

Ibid. *Il déguise ou il exagere.* M. Fautrier; Avocat.

208. *Un innocent condamné.* M. le Marquis de Langlade, innocent condamné aux Galeres, où il est mort. Le Brun appliqué à la question, où il est mort. Le premier avoit été

DE LA BRUYERE. XLIII

accusé d'un vol fait à M. de Mongomery ; & le Voleur , qui avoit été son Aumônier , fut trouvé depuis & pendu. Le second fut accusé d'avoir assassiné Madame Mazel , & pour cela mis à la question. L'assassin nommé Berry , qui étoit fils naturel de la dite Dame Mazel , a paru depuis , & a été puni.

209. *Si l'on me racontoit.* M. de Grand-Maison , Grand-Prévot de l'Hôtel , a fait rendre à M. de S. Pourange une boucle de diamans qui lui avoit été dérobée à l'Opera.

Ibid. *Combien d'hommes.* Feu M. le Président de Mesmes & le Lieutenant Civil.

210. *Il est vrai.* Feu l'Abbé de la Riviere , Evêque de Langres.

211. *S'il n'y avoit.* La Princesse de Carignan , le Président Larché.

212. *Titius.* M. Hennequin , Procureur Général au Grand Conseil , avoit été fait Légataire universel par le Testament de Madame Valentin , femme de l'Avocat au Conseil qui n'avoit fait faire ce Testament au profit dudit Sieur Hennequin que dans la vûe qu'il remettrait les biens , comme étant un Fideicommiss. Mais le Sieur Hennequin ne l'ayant pas pris sur ce ton , & voulant s'approprier les biens même , ayant pris le deuil & fait habiller tous ses domestiques , M. Valentin fit paroître un autre Testament en faveur de M. de Bragelonne qui révoquoit le premier , & qui a été confirmé , celui-ci ayant mieux entendu l'intention de la Défunte.

213. *La Loi qui ôte.* M. & Madame de Valentin.

Ibid.

XLIV CLEF DES CARACTERES

Ibid. *Au Fidei-Commissaire.* M. Hennequin

215. *Typhon.* M. de Bercy.

Ibid. *Ragoûts, liqueurs.* M. le Duc de Duras.

Ibid. *Où est-il parlé de la table.* Il prétend parler du Combat de Valcourt, ou de M. le Maréchal d'Humieres.

216. *Hermippe.* M. de Renoville.

218. *Il y a déjà long-tems.* Les Daquins.

Ibid. *Carro Carri.* Caretti, Italien, qui a fait quelques Cures qui l'ont mis en réputation. Il a gagné du bien, & vend fort cher ses remedes qu'il fait payer d'avance. Helvetius, Hollandois, avec la racine Hypecacuanha pour le flux de sang, a gagné beaucoup de bien.

220. *Vos Médecins.* M. Fagon, premier Médecin du Roi qui a succédé à M. Daquin, qui fut disgracié en 1694. par trop d'ambition, & pour avoir demandé au Roi la place de Président à Mortier, vacante par la mort de M. de Nesmond, pour son fils, Intendant à Nevers; & outre cela l'Archevêché de Bourges pour un autre fils, simple Agent du Clergé. Il passoit aussi pour fort intéressé & faisant argent de tout, jusques-là qu'il tira de Du Tarté, Chirurgien, 20000 liv. pour lui permettre de saigner le Roi, dans une petite indisposition, où il s'en seroit bien passé. Mais le principal sujet de sa disgrâce fut qu'il étoit créature de Madame de Montespan, & que Madame de Maintenon vouloit le faire sortir pour y admettre son Médecin Fagon. Daquin enveloppa dans sa disgrâce toute sa famille. L'Intendant fut révoqué, & obligé de se

dé

- défaire de sa Charge de Maître des Requêtes : son fils , qui étoit Capitaine aux Gardes , eut le même ordre , & l'Abbé est demeuré ce qu'il étoit. Daquin n'étoit pas un fort habile homme dans sa profession.
224. *Qui régle les hommes.* Les François & les Espagnols.
234. *Jusqu'à ce qu'il revienne.* M. le Tournoux , grand Prédicateur , qui a fait l'*Année sainte* , & qui ne prêchoit que par Homélies , a été fort suivi dans Paris.
- Ibid. *Les Citations profanes.* Manière de prêcher de l'Abbé Boileau.
238. *C'est avoir de l'esprit.* M. l'Abbé Fléchier , depuis Evêque de Nîmes , a fait quantité de beaux Panegyriques , ou bien le Pere Senaut , la Roche , & autres.
239. *Un meilleur esprit.* Le Pere Souamin ; grand Prédicateur , Prêtre de l'Oratoire , depuis Evêque de Senez.
- Ibid. *L'Orateur.* L'Abbé Bouin , grand faiseur de Portraits en Chaire , habile Prédicateur & grand Joueur ; ce qui l'a empêché de parvenir aux Dignités Ecclésiastiques , où il auroit eu bonne part sans cela.
- Ibid. *Un beau Sermon.* Le Pere Gonnelieu , Jésuite.
240. *Le solide & l'admirable.* Le Pere Bourdaloue.
- Ibid. *La Morale douce.* L'Abbé Boileau & Fléchier.
241. *L'on peut faire.* Contre les Oraisons funébres.
- Ibid. *Ils ont changé la Parole Sainte.* L'Abbé de Roquette , neveu de l'Evêque d'Autun , ayant à prêcher devant le Roi un jour du
Jeudi

XLVI CLEF DES CARACTERES, &c.

- Judi Saint, avoit préparé un beau Discours rempli des louanges du Roi, qui s'y devoit trouver ; mais, le Roi ne l'ayant pu à cause de quelques affaires qui lui survinrent, il n'osa monter en Chaire, n'ayant plus d'occasion de débiter son Discours.
242. *Théodule. M. l'Abbé Fléchier, Evêque de Nîmes.*
244. *Devoit-il suffire ? Contre les Oraisons funébres.*
245. *Dioscore. Gedeon Pontier, Auteur du Cabinet des Grands.*
246. *L'Evêque de Meaux. M. Bossuet, Evêque de Meaux, qui avoit été Précepteur de Monsieur, grand Prédicateur & Controversiste.*
253. *Il me semble. Le Pere de la Rue.*
254. *Fenelon. D'abord Précepteur des Enfants de France, ensuite Archevêque de Cambrai.*
259. *Toute plaisanterie. M. le Comte d'Olonne dit au lit de la mort, quand on vint l'avertir que M. de Cornouaille, Vicair de S. Eustache, entroit pour le confesser, Serai-je encornailé jusqu'à la mort ?*
262. *Un Grand croit. Feu M. de la Feuillade, ou M. de Louvois, ou M. de Segne-lay.*
270. *Si l'on nous assuroit. L'Ambassade des Siamois envoyée au Roi en 1680.*
283. *Ce morceau de terre. Chantilly.*

TABLE

T A B L E
D E S M A T I E R E S
Contenues dans ce I. Volume.

D	ISCOURS SUR THEOPHRASTE.	Pag. 1
	LES CARACTERES DE THEOPHRASTE.	33
	AVANT-PROPOS.	Ibid.
	CHAP. I. <i>De la Dissimulation.</i>	35
	CHAP. II. <i>De la Flatterie.</i>	39
	CHAP. III. <i>De l'Impertinent ou du Disseur de rien.</i>	45
	CHAP. IV. <i>De la Rusticité.</i>	47
	CHAP. V. <i>Du Complaisant.</i>	51
	CHAP. VI. <i>De l'Image d'un Coquin.</i>	56
	CHAP. VII. <i>Du grand Parleur.</i>	60
	CHAP. VIII. <i>Du debit des Nouvelles.</i>	65
	CHAP. IX. <i>De l'Effronterie causée par l'Avarice.</i>	69
	CHAP. X. <i>De l'Epargne sordide.</i>	72
	CHAP. XI. <i>De l'Impudent ou de celui qui ne rougit de rien.</i>	77
	CHAP. XII. <i>Du Contre-tems.</i>	81
	CHAP. XIII. <i>De l'air empressé.</i>	84
	CHAP. XIV. <i>De la Stupidité.</i>	86
	CHAP. XV. <i>De la Brutalité.</i>	89
	CHAP. XVI. <i>De la Superstition.</i>	91
	CHAP. XVII. <i>De l'Esprit chagrin.</i>	94
	CHAP.	

XLVIII TABLE DES MATIERES.

CHAP. XVIII. <i>De la Défiance.</i>	96
CHAP. XIX. <i>D'un vilain homme.</i>	99
CHAP. XX. <i>D'un homme incommode.</i>	101
CHAP. XXI. <i>De la sotte vanité.</i>	103
CHAP. XXII. <i>De l'Avarice.</i>	106
CHAP. XXIII. <i>De l'Ostentation.</i>	109
CHAP. XXIV. <i>De l'Orgueil.</i>	112
CHAP. XXV. <i>De la Peur, ou du défaut de courage.</i>	114
CHAP. XXVI. <i>Des Grands d'une République.</i>	117
CHAP. XXVII. <i>D'une tardive Instruction.</i>	120
CHAP. XXVIII. <i>De la Médifance.</i>	122
LES CARACTERES OU LES MŒURS DE CE SIECLE.	125
PREFACE.	127
CHAP. I. <i>Des Ouvrages de l'Esprit.</i>	135
CHAP. II. <i>Du Mérite personnel.</i>	177
CHAP. III. <i>Des Femmes.</i>	201
CHAP. IV. <i>Du Cœur.</i>	238
CHAP. V. <i>De la Société & de la Conversation.</i>	259
CHAP. VI. <i>Des biens de Fortune.</i>	304
CHAP. VII. <i>De la Ville.</i>	343
CHAP. VIII. <i>De la Cour.</i>	365
CHAP. IX. <i>Des Grands.</i>	413
CHAP. X. <i>Du Souverain ou de la République.</i>	445
	DIS-



DISCOURS

SUR

THEOPHRASTE.



N'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque Art ou de quelque Science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, & enlever les suffrages de tous les Lecteurs.

Car sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer

Tome I.

A leur

leur imagination , quelques autres à former leur jugement ; qu'entre ceux qui lient , ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration ; & ceux-là veulent entendre délicatement , ou former des raisonnemens & des conjectures ; je me renferme seulement dans cette Science qui décrit les mœurs , qui examine les hommes , & qui développe leurs caractères ; & j'ose dire que sur les Ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près , & où il ne s'agit que d'eux-mêmes , ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques Savans ne goûtent que les Apophthegmes des Anciens , & les exemples tirés des Romains , des Grecs , des Perles , des Egyptiens ; l'histoire du monde présent leur est insipide ; ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent , & avec qui ils vivent , & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire , les gens de la Cour , & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition , indifférens pour toutes les choses qui les ont précédé , sont avides de celles qui se passent à leurs yeux ,

yeux , & qui sont comme sous leur main : ils les examinent , ils les discernent , ils ne perdent pas de vûe les personnes qui les entourent , si charmés des descriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains , de leurs concitoyens , de ceux enfin qui leur ressemblent , & à qui ils ne croient pas ressembler , que jusques dans la Chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Évangile pour les prendre par leur foible , & les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la Ville , ou par le mépris qu'elle a pour elle , néglige d'en relever le ridicule , & n'est point frappée des images qu'il peut fournir ; & si au contraire l'on peint la Cour , comme c'est toujours avec les ménagemens qui lui sont dûs , la Ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité , & se faire une juste idée d'un país où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint , qui les désigne , &

où ils se reconnoissent eux-mêmes : ils se tirent d'embarras , en le condamnant ; & tels n'approuvent la satire , que lorsque commençant à lâcher prise , & à s'éloigner de leurs personnes , elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différens des hommes par un seul Ouvrage de Morale ? Les uns cherchent des définitions , des divisions , des tables , & de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la Vertu en général , & cette Vertu en particulier ; quelle différence se trouve entre la valeur , la force , & la magnanimité , les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée , & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres contens que l'on réduise les mœurs aux passions , & que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang , par celui des fibres & des artères , quittent un Auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisiéme ordre ; qui persuadés que toute doctrine des
mœurs

sur Théophraste. §

mœurs doit tendre à les réformer , à discerner les bonnes d'avec les mauvaises , & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain , de foible & de ridicule , d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon , de sain & de louable , se plaisent infiniment dans la lecture des Livres , qui supposant les principes physiques & moraux rebatus par les Anciens & les Modernes , se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du tems , corrigent les hommes les uns par les autres , par ces images de choses qui leur sont si familières , & dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le *Traité des Caractères des mœurs* que nous a laissé *Theophraste* : il l'a puisé dans les *Ethiques* & dans les *grandes Morales* d'*Aristote* dont il fut le Disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre , sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe , & le fond des caractères qui y sont décrits , est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étenduë qu'il leur donne , & par la satire ingénieuse qu'il en tire

contre les vices des Grecs , & sur-tout des Athéniens.

Ce Livre ne peut guères passer que pour le commencement d'un plus long Ouvrage que Théophraste avoit entrepris. Le projet de ce Philosophe , comme vous le remarquerez dans sa Préface , étoit de traiter de toutes les Vertus , & de tous les Vices. Et comme il assure lui-même dans cet endroit , qu'il commença un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans , il y a apparence qu'une prompt mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au-delà de cent ans ; & S. Jérôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien , assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur , ou dans les chiffres Grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce , qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années , ou dans les premiers Manuscrits qui ont été faits de cet Historien , s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet Auteur se donne dans cette Pré-

face, se lisent également dans quatre Manuscrits de la Bibliothèque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Théophraste qui manquoient aux anciennes impressions, & où l'on a vû deux titres, l'un (1) *du goût qu'on a pour les vicieux*, & l'autre (2) *du gain sordide*, qui sont seuls, & dénués de leurs Chapitres.

Ainsi cet Ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'Antiquité, & un monument de la vivacité de l'esprit, & du jugement ferme & solide de ce Philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toujours été lû comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût Attique se fasse mieux remarquer, & où l'élegance Grecque éclate davantage : on l'a appelé un Livre d'or. Les Savans faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, & à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés ; & la com-

parant

(1) Περὶ φιλασομπίας.

(2) Περὶ ἀισχρομασδίας.

parant d'ailleurs avec celle du Poëte Menandre (3) disciple de Théophraste, & qui servit ensuite de modèle à Terence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit Ouvrage la première source de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce Traité des Caractères, & en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur Auteur. Il étoit d'Erèse, Ville de Lesbos, fils d'un Foulon : il eut pour premier Maître dans son pays, un certain Leucippe (a) qui étoit de la même Ville que lui : de-là il passa à l'École de Platon, & s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau Maître charmé de la facilité de son esprit

(3) Διδάσκαλος Μενάνδρου τῆ Κομικοῦ. *Diog. Laert.* in Vitâ Theophrasti, Lib. V.

(a) Un autre que Leucippe Philosophe célèbre & disciple de Zenon.

esprit & de la douceur de son élocution , lui changea son nom , qui étoit *Tyrtame* , en celui d'*Euphraste* , qui signifie celui qui parle bien ; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie & de ses expressions , il l'appella *Théophraste* , c'est-à-dire , un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentimens de ce Philosophe , lorsque dans le Livre qu'il intitule *Brutus* , ou *des Orateurs Illustres* , il parle ainsi (4) : » Qui est plus fécond & » plus abondant que Platon ? Plus » solide & plus ferme qu'Aristote ? » Plus agréable & plus doux que » Théophraste ? « Et dans quelques-unes de ses Epîtres à Atticus , on voit que parlant du même Théophraste , (5) il l'appelle son ami , que la lecture de ses Livres lui étoit familière , & qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de lui & de Callisthène

(4) *Quis uberior in dicendo Platone ? Quis Aristotele nervosior ? Theophrasto dulcior ?*
Cap. 31.

(5) *Epist. 16. Lib. II.*

thène un autre de ses Disciples , ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même & de Xenocrate , que Callisthène étoit lent à concevoir & avoit l'esprit tardif ; & que Théophraste au contraire l'avoit si vif , si perçant , si pénétrant , qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu ; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité , & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses , un caractère de douceur qui régnoit également dans ses mœurs & dans son style. L'on raconte que les Disciples d'Aristote voyant leur Maître avancé en âge & d'une santé fort affoiblie , le prièrent de leur nommer son successeur ; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber , (b) Menedème le Rhodien & Théophraste d'Erèse , par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure ,

(b) Il y en a deux autres du même nom ; l'un Philosophe Cynique , l'autre Disciple de Platon.

re, il se déclara de cette manière : Il feignit peu de tems après que ses Disciples lui eurent fait cette prière, & en leur présence, que le vin, dont il faisoit un usage ordinaire, lui étoit nuisible, & il se fit apporter des vins de Rhodes & de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, & que chacun dans son genre étoit excellent ; que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, & qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait ; qu'on lit dans Aulu-Gelle (6), il est certain que lorsqu'Aristote accusé par Eurymedon Prêtre de Cerès, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes & se retirer à Calchis Ville d'Eubée ; il abandonna son Ecole au Lesbien, lui confia ses Ecrits, à condition de les tenir secrets : & c'est par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les Ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce, que successeur d'Aristote, il put

(6) *Noël. Att. L. XIII. c. 5.*

put compter bientôt dans l'Ecole qu'il lui avoit laissée , jusques à deux mille Disciples. Il excita l'envie de (c) Sophocle fils d'Amphiclide , & qui pour lors étoit Préteur : celui-ci , en effet son ennemi , mais sous prétexte d'une exacte police , & d'empêcher les assemblées , fit une Loi qui défendoit sur peine de la vie à aucun Philosophe , d'enseigner dans les Ecoles. Ils obéirent : mais l'année suivante , Philon ayant succédé à Sophocle qui étoit sorti de charge , le Peuple d'Athènes abrogea cette Loi odieuse que ce dernier avoit faite , le condamna à une amende de cinq talens , rétablit Théophraste , & le reste des Philosophes.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit été contraint de céder à Eurymedon , il fut sur le point de voir un certain (7) Agonide puni comme impie par les Athéniens , seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété , tant étoit grande l'affection que ce Peuple avoit

(c) Un autre que le Poète tragique.
(Voyez la Vie de Théophraste par Diogène Laërce , L. V.)

(7) *Diog. Laert. in Vita Theophrasti , L. V.*

avoit pour lui , & qu'il méritoit par sa vertu.

En effet on lui rend ce témoignage , qu'il avoit une singulière prudence , qu'il étoit zélé pour le bien public , laborieux , officieux , affable , bienfaisant. Ainsi au rapport (8) de Plutarque , lorsqu'Erèse fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé la domination de leur païs , il se joignit à (d) Phidias son compatriote , contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis qui rentrèrent dans leur Ville , en chassèrent les traîtres , & rendirent à toute l'Isle de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple , mais encore l'estime & la familiarité des Rois. Il fut ami de Cassandre qui avoit succédé à Aridée frere d'Alexandre le Grand au Royaume de Macédoine ; & Ptolomée , fils de Lagus ,

(8) Dans un Ouvrage , intitulé , *Qu'on ne sauroit vivre agréablement selon la Doctrine d'Epicure* : chap. 12. Et dans son *Traité contre l'Epicurien* COLOTES : chap. 29.

(d) Un autre que le fameux Sculpteur.

Lagus, & premier Roi d'Egypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce Philosophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre. Toute la Grèce le pleura, & tout le Peuple Athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litière par la Ville, où il étoit vû du Peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses Disciples qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours : (9)

» la vie nous séduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire; mais à peine commence-t-on à vivre, qu'il faut mourir : il n'y a souvent rien de plus stérile que l'amour de la réputation. Cependant, mes Disciples, contentez vous : si vous négligez l'estime des hommes, vous vous

» épar-

(9) Tout ceci se trouve dans Diogène Laërce, *Vie de Théophraste*, L. V.

» épargnez à vous-mêmes de grands
» travaux : s'ils ne rebutent point vo-
» tre courage , il peut arriver que la
» gloire sera votre récompense. Sou-
» venez-vous seulement qu'il y a dans
» la vie beaucoup de choses inutiles ;
» & qu'il y en a peu qui menent à
» une fin solide. Ce n'est point à moi
» à délibérer sur le parti que je dois
» prendre : il n'est plus tems. Pour
» vous qui avez à me survivre , vous
» ne sauriez peser trop mûrement ce
» que vous devez faire : « & ce fu-
rent là ses dernières paroles.

Cicéron , dans le troisième Livre
des Tusculanes (10) , dit » que
» Théophraste mourant , se plaignit
» de la Nature , de ce qu'elle avoit
» accordé aux Cerfs & aux Cornil-
» les une vie si longue & qui leur est
» si inutile , lorsqu'elle n'avoit donné
» aux

(10) *Theophrastus moriens accusasse Natu-
ram dicitur , quòd Cervis & Cornicibus vitam
diuturnam , quorum id nihil interesset , homini-
bus quorum maximè interfuisset , tam exiguam
vitam dedisset , quorum si ætas potuisset esse lon-
ginquior , futurum fuisse ut , omnibus perfectis
artibus , omni doctrinâ hominum vitam erudire-
tur. Cap. 28.*

» aux hommes qu'une vie très-cour-
 » te, bien qu'il leur importe si fort
 » de vivre long-tems, que si l'âge
 » des hommes eût pû s'étendre à un
 » plus grand nombre d'années, il se-
 » roit arrivé que leur vie auroit été
 » cultivée par une doctrine univer-
 » selle, & qu'il n'y auroit eu dans le
 » monde, ni Art ni Science qui n'eût
 » atteint la perfection. « Et S. Jérôme,
 dans l'endroit déjà cité, assure
 (11) que, *Théophraste à l'âge de cent
 sept ans, frappé de la maladie dont il
 mourut, regretta de sortir de la vie dans
 un tems où il ne faisoit que commencer à
 être sage.*

Il avoit coutume de dire, qu'il
 ne faut pas aimer ses amis pour les
 éprouver, mais les éprouver pour les
 aimer; que les amis doivent être com-
 muns entre les freres, comme tout est
 commun entre les amis; que l'on de-
 voit plutôt se fier à un cheval sans
 frein

(11) *Sapiens vir Græcia Theophrastus, cùm
 expletis centum & septem annis se mori cerne-
 ret, dixisse fertur, se dolere, quòd tùm egrede-
 retur à vitâ, quando sapere capisset. Epist. ad
 Nepotianum.*

frein (12), qu'à celui qui parle sans jugement ; que la plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du tems. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin : *Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais s'il n'en est pas ainsi, tu en fais beaucoup.* Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses Ouvrages, ils sont infinis ; & nous n'apprenons pas que nul Ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cens Traités différens, & sur toutes sortes de sujets qu'il a composés. La plus grande partie s'est perduë par le malheur des tems, & l'autre se réduit à vingt Traités qui sont recueillis dans le volume de ses Œuvres. L'on y voit neuf Livres de l'Histoire des Plantes, six Livres de leurs causes : il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau tems, des signes de la pluye, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de

(12) *Diogène Laërce*, dans la *Vie de Théophraste*.

de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caractères des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses Ecrits : entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non-seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissent pour cet Ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent, qui sont du tems auquel il a été écrit, & qui ne sont point selon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes & leurs manières, qui sans autre discussion, non-seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, & qui les prive dans la lecture des Livres des Anciens, du plaisir

fir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre ?

Nous qui sommes si modernes , serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges , c'est-à-dire , le pouvoir de protéger l'innocence , de punir le crime , & de faire justice à tout le monde , acheté à deniers comptans comme une métairie , la splendeur des Partisans , gens si méprisés chez les Hebreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume , où il n'y avoit ni Places publiques , ni Bains , ni Fontaines , ni Amphithéâtres , ni Galeries , ni Portiques , ni Promenoirs , qui étoit pourtant une Ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison , pour aller se renfermer dans celle d'un autre : que d'honnêtes femmes qui n'étoient ni marchandes , ni hôtelières , avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choisir des dez , des cartes , & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons , & qu'elles étoient commodes à tout commerce.

merce. L'on saura que le peuple ne paroiffoit dans la Ville que pour y paffer avec précipitation ; nul entretien , nulle familiarité ; que tout y étoit farouche & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter , & qui s'abandonnoient au milieu des ruës , comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la courfe. L'on apprendra fans étonnement qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique , des Citoyens entroient dans les Temples , alloient voir des femmes , ou vifitoient leurs amis avec des armes offensives ; & qu'il n'y avoit prefque perfonne qui n'eût à fon côté de quoi pouvoir d'un feul coup en tuer une autre. Ou fi ceux qui viendront après nous , rebutés par des mœurs fi étranges & fi différentes des leurs , fe dégoûtent par-là de nos Mémoires , de nos Poëfies , de notre Comique & de nos Satyres ; pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de fe priver eux-mêmes par cette fauffe délicateffe , de la lecture de fi beaux Ouvrages , fi travaillés , fi réguliers , & de la connoiffance du plus beau Régne dont jamais l'Hiftoire ait été embellie ?

Ayons donc pour les Livres des Anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles, qu'elles changent avec le tems; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, & trop proches de celles qui régnerent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appellons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, & indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées, pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté & sa dignité; & n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe, & par la sotte ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre, qu'à cause de sa force ou de sa

sa vertu : il n'étoit point riche par des charges ou des pensions , mais par son champ , par ses troupeaux , par ses enfans & ses serviteurs : sa nourriture étoit saine & naturelle , les fruits de la terre , le lait de ses animaux & de ses brebis : ses vêtemens simples & uniformes , leurs laines , leurs toisons : ses plaisirs innocens , une grande récolte , le mariage de ses enfans , l'union avec ses voisins , la paix dans sa famille : rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses ; mais l'éloignement des tems nous les fait goûter , ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses Relations ou les Livres de voyages nous apprennent des Païs lointains & des Nations étrangères.

Ils racontent une Religion , une Police , une manière de se nourrir , de s'habiller , de bâtir & de faire la guerre , qu'on ne savoit point , des mœurs que l'on ignoroit : celles qui approchent des nôtres , nous touchent , celles qui s'en éloignent , nous étonnent ; mais toutes nous amusent : moins rebutés par la barbarie des manières & des coutumes de Peuples si éloignés ,
qu'inf-

qu'instruits & même réjouis par leur nouveauté, il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Negres ou Abyssins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses Caractères, étoient Athéniens, & nous sommes François; & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat, le long intervalle des tems, & que nous considérons, que ce Livre a pû être écrit la dernière année de la CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles, soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions, ils sont encore tels, qu'ils étoient alors, & qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flatteurs, Intéressés, effrontés, importuns, défiants, médifans, querelleux, superstitieux.

Il est vrai, Athènes étoit libre, c'étoit le centre d'une République : ses Citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre, ils marchoient presque seuls & à pied dans une Ville propre, paisible & spacieuse, entroient dans les boutiques & dans les marchés, achetoient eux-mêmes les choses nécessaires : l'émulation d'une Cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune : ils réservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages : ils passoient une partie de leur vie dans les Places, dans les Temples, aux Amphithéâtres, sur un Port, sous des Portiques, & au milieu d'une Ville dont ils étoient également les maîtres, Là le Peuple s'assembloit pour délibérer des affaires publiques ; ici il s'entretenoit avec les Etrangers : ailleurs les Philosophes tantôt enseignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs Disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scène des plaisirs & des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple & de populaire, & qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue ;

Favoue ; mais cependant quels hommes en général , que les Athéniens , & quelle Ville , qu'Athènes ! quelles Loix ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes les Sciences & dans tous les Arts ! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire & dans le langage ! Théophraste , le même Théophraste dont on vient de dire de si grandes choses , ce parleur agréable , cet homme qui s'exprimoit divinement , fut reconnu étranger , & appelé de ce nom par une simple femme (13) de qui il achetoit des herbes au marché , & qui reconnut par je ne sai quoi d'*Attique* qui lui manquoit , & que les Romains ont depuis appelé *Urbanité* , qu'il n'étoit pas Athénien : Et Cicéron rapporte , que ce grand personnage demeura étonné de voir , qu'ayant vieilli dans Athènes , possédant

(13) *Dicitur , cùm percunclaretur (Theophrastus) ex aniculâ quâdam , quanti aliquid venderet ; & respondisset illa , atque addidisset , Hospes , non pote minoris : tulisse eum molle , se non effugere hospitis speciem , cùm aiam ageret Athenis , optimèque loqueretur.*

dant si parfaitement le langage Attique , & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années , il ne s'étoit pu donner ce que le simple Peuple avoit naturellement & sans aucune peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce Traité , des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuser , & qui nous paroissent ridicules , il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste , qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fît honte aux Athéniens , & qui servît à les corriger.

Enfin dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens , & qui n'estiment que leurs mœurs , on les ajoute à cet Ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce Philosophe , soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui , sur-tout si c'est d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande réputation , soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération , employée avec tant de succès dans ces

vingt-

vingt-huit Chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moins, si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire se ressouvenant que parmi le grand nombre des Traités de ce Philosophe rapporté par Diogène Laërce, il s'en trouve un sous le titre de Proverbes, c'est-à-dire, de pièces détachées, comme des réflexions ou des remarques; que le premier & le plus grand Livre de Morale, qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines Ecritures, on s'est trouvé excité par de si grands modèles à suivre selon ses forces une semblable manière (a) d'écrire des mœurs; & l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux Ouvrages de Morale qui sont dans les mains de tout le monde, & d'où faute d'attention, ou par un esprit de critique, quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un

(a) L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses *Proverbes*, & nullement les choses qui sont divines, & hors de toute comparaison.

L'un par l'engagement de son Auteur (14) fait servir la Métaphysique à la Religion, fait connoître l'ame, ses passions, ses vices, traite les grands & les sérieux motifs pour conduire à la Vertu, & veut rendre l'homme Chrétien. L'autre qui est la production (15) d'un esprit instruit par le commerce du monde, & dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il se trouve; & cette unique pensée comme multipliée en mille manières différentes, a toujours par le choix des mots & par la variété de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'Ouvrage qui est joint à la Traduction des Caractères. Il est tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins sublime que le premier, & moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples. & com-

(14) *Pascal.*

(15) *Le Duc de la Rochefoucault.*

communes , & en l'examinant indifféremment , sans beaucoup de méthode , & selon que les divers Chapitres y conduisent par les âges , les sexes & les conditions , & par les vices , les foibles , & le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit , aux replis du cœur , & à tout l'intérieur de l'homme , que n'a fait Théophraste : & l'on peut dire que comme ses Caractères par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme , par ses actions , ses paroles & ses démarches , apprennent quel est son fond , & font remonter jusques à la source de son dérèglement ; tout au contraire les nouveaux Caractères déployant d'abord les pensées , les sentimens & les mouvemens des hommes , découvrent le principe de leur malice & de leurs foiblesses , font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire ; & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux Ouvrages , l'embarras s'est

trouvé presque égal.... Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : mais à l'égard des titres des Caractères de Theophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui : il a fallu suivre l'esprit de l'Auteur, & les traduire selon le sens le plus proche de la diction Grecque, & en même tems selon la plus exacte conformité avec leurs Chapitres, ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François, mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de Rhetorique ; & chez Théophraste, c'est quelque chose entre la fourberie & la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier Chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différens pour exprimer des choses qui le sont aussi, & que nous ne saurions guères rendre que par un seul mot :
cette

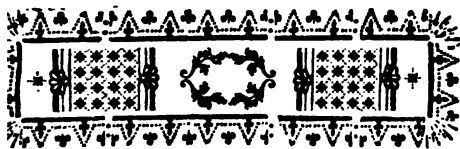
cette pauvreté embarrasse. En effet , l'on remarque dans cet Ouvrage Grec trois espèces d'avarice , deux sortes d'importuns , des flatteurs de deux manières , & autant de grands parleurs , de sorte que les Caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au désavantage du titre : ils ne sont pas aussi toujours suivis & parfaitement conformes , parce que Théophraste emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits , se trouve déterminé à ces changemens , par le caractère & les mœurs du personnage qu'il peint , ou dont il fait la satire.

Les définitions qui sont au commencement de chaque Chapitre , ont eu leurs difficultés : elles sont courtes & concises dans Théophraste , selon la force du Grec & le style d'Aristote qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la Traduction pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce Traité , des phrases qui ne sont pas achevées , & qui forment un sens imparfait , auquel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons , quel-

32 *Discours sur Théoph.*

ques endroits tout à fait interrompus ; & qui pouvoient recevoir diverses applications ; & pour ne point s'égarer dans ces doutes , on a suivi les meilleurs Interpretes.

Enfin , comme cet Ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes , & qu'il vise moins à les rendre savans qu'à les rendre sages , l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues & curieuses Observations ou de doctes Commentaires , qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites Notes à côté de certains endroits que l'on a cru les mériter , afin que nuls de ceux qui ont de la justesse , de la vivacité , & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup , ne se reprochent pas même ce petit défaut , ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères , & douter un moment du sens de Théophraste.



LES
CARACTERES
DE
THEOPHRASTE.
TRADUITS DU GREC.

AVANT-PROPOS.



J'AI admiré souvent, & j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même Ciel, & les Grecs nourris & élevés de la (a) même manière, il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc,

(a) Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs.

donc, mon cher Policlès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai assez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vû d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes, & de divers temperamens, & que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices (1); il semble que j'ai dû marquer (b) les Caractères des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en général; mais même de toucher ce qui est personnel, & ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Policlès, que cet Ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous; il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra

(1) Le Traducteur se seroit exprimé plus nettement, à mon avis, s'il eût dit: *J'ai cru devoir marquer les Caractères des uns & des autres, & ne pas me contenter de peindre les Grecs, en général, mais, toucher aussi ce qui est personnel, &c.* Ἐπίλαβον δ' αὖν συγγράψαι ἃ ἐκάστους αὐτῶν ἐπιτηδεύουσιν ἐν τῷ βίῳ.

(b) Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.

prendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, & d'examiner avec attention, si la vérité se trouve dans mes paroles ; & sans faire une plus longue Préface, je parlerai d'abord de la *Dissimulation*, je définirai ce vice, je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé ; je décrirai les mœurs, & je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

CHAPITRE I.

De la Dissimulation.

LA (a) dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente de l'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de CHAP
I.
compo-

(a) L'Auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient *Ironie*.

CHAP. I. composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière ; il aborde ses ennemis , leur parle , & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point : il loue ouvertement & en leur présence (1) ceux à qui

(1) *Ceux à qui il dresse de secretes embûches.*
 La Bruyere suit ici *Casaubon*, l'un des plus judicieux & des plus savans Commentateurs des Caractères de *Théophraste*. Selon *Dupont*, qui étoit Professeur en Grec dans l'Université de Cambridge sous le règne de Charles I. & qui composa sur le même Ouvrage , de longues & savantes Differtations que *Needham* a enfin communiquées au Public en 1712 , il seroit peut-être mieux de traduire ainsi : *Le Dissimulé loue ouvertement & en leur présence ceux dont il déchire la réputation en leur absence : Coram laudat præsentes & in os , quos clam absentes suggillat , insectatur , & reprehendit.* Ce Savant croit que l'opposition entre louer un homme en sa présence , & le noircir en son absence , peut contribuer à autoriser ce sens-là. Mais l'explication de *Casaubon* me paroît préférable , parce qu'elle donne une idée plus forte & plus naturelle de l'imposteur , qui fait le sujet de ce Chapitre. Pour l'antithèse , on fait que les Ecrivains judicieux ne la cherchent jamais ; & que s'ils l'emploient , ce n'est que lorsqu'elle se présente naturellement , sans farder , ou affoiblir leur pensée.

qui il dresse de secretes embûches, & il s'afflige avec eux, s'il leur est arrivé quelque disgrâce. Il semble pardonner les discours offensans que l'on lui tient : il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation ; & il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui, & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires ; & il lui dit de revenir une autre fois. Il cache soigneusement tout ce qu'il fait ; & à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère. Il ne parle point indifféremment, il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la Ville fort tard, & quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer (b) de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien,

 CHAP
I.

(b) Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athènes, & autorisée par les Loix.

CHAP.
I.

rien , qu'il ne s'est jamais vû si dénué d'argent , pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde , quoi qu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ç que l'on lui a dit , il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention : il feint de n'avoir pas apperçu les choses où il vient de jeter les yeux , ou s'il est (2) convenu d'un fait , de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires , que cette seule réponse , *j'y penserai*. Il fait de certaines choses , il en ignore d'autres : il est faisi d'admiration : d'autres fois il aura pensé

(2) S'il s'agit ici , comme le prétend Casaubon , d'un accord , d'un pacte que l'Impositeur avoit fait actuellement , il faudroit traduire , & après avoir fait un accord , il feint de ne s'en plus souvenir. La Bruyere n'auroit peut-être pas mal fait de suivre cette idée : mais son explication , plus vague & plus générale que celle de Casaubon , échappera du moins à la critique de ceux qui croyent qu'ici le terme de l'Original [ὁμολογεῖν] signifie simplement reconnoître , avouer ; car dire de l'Impositeur dont parle Théophraste , qu'il est convenu d'un fait , c'est dire qu'il en a reconnu la vérité , qu'il a avoué que ce fait étoit alors tel qu'on le lui représentoit.

se comme vous sur cet événement, & cela selon les différens intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui ci : *Je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être, je ne sai où j'en suis, ou bien, il me semble que je ne suis pas moi-même ; & ensuite, ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre : voilà une chose merveilleuse, & qui passe toute créance : contez cela à d'autres, dois-je vous croire? ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité?* Paroles doubles & artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une ame simple & droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.

CHAP
I.

CHAPITRE II.

De la Flatterie.

LA flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promene avec quelqu'un dans la place : Remarquez-vous, lui

CHAP
II.

CHAP.
II

dit-il , comme tout le monde a les yeux fixés sur vous : Cela m'arrive qu'à vous seul : hier il fut bien parlé de vous , & l'on me mettoit pour fix vos louanges ; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du (a) Portique ; & comme par la suite de discours , l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la Ville , tous d'une commune voix vous nommèrent , & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât les suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se fera attache à votre habit , de le prendre & de le souffler à terre : si par hasard le vent a fait voler quelques (b) petites pailles sur votre barbe , ou sur vos cheveux , il prend soin de vous les ôter ; & vous souriant (1) , il est merveilleux , dit-il , combien vous êtes (2) blan-

(a) Edifice public qui servit depuis à Zenon & à ses Disciples , de rendez-vous pour leurs disputes ; ils en furent appellés Stoïciens : car *Stoa* , mot Grec , signifie Portique.

(b) Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

(1) *Esryváris*.

(2) blanchi depuis deux jours que je
ne

CH.
II.

(2) Ce que le Flatteur dit ici, n'est qu'une méchante plaisanterie, plus capable de piquer que de divertir celui à qui elle est adressée, si c'étoit un homme âgé, comme l'a cru Casaubon. Mais si le Flatteur parle à un jeune homme, comme la Bruyere le suppose, ce qu'il lui dit, devient une espèce de compliment, très insipide, à la vérité, mais qui cependant peut n'être pas désagréable à celui qui en est l'objet : car comme il ne lui parle de cheveux blancs que *par allusion à la nuance que de petites pailles ont fait dans ses cheveux*, s'il ajoute immédiatement après ; *Voilà encore pour un homme de votre âge assez de cheveux noirs* ; c'est pour lui dire, en continuant de plaisanter sur le même ton, qu'il ne lui reste plus de cheveux blancs, après ceux qu'il vient de lui ôter ; & pour lui insinuer en même tems qu'il est plus éloigné d'avoir des cheveux blancs qu'il ne l'étoit effectivement : Flatterie qui ne déplairait pas à un jeune homme qui seroit sur le point de n'être plus jeune. Voilà, je pense, ce qui a fait dire à la Bruyere dans une petite Note, que le Flatteur de Théophraste *parle ici à un jeune homme*. Du reste, si j'ai mal pris sa pensée, il me semble qu'une telle méprise est aussi pardonnable que celle de la Bruyere, si tant est que lui-même ne soit pas entré exactement dans la pensée du Flatteur de Théophraste, lequel faisant métier de dire à tout moment & à tout propos quelque chose d'agréable à ceux dont il veut gagner les bonnes grâces, doit les regaler fort souvent de compliments

ne vous ai pas vû ; & il ajoute , voilà
 CHAP. encore pour un homme de votre âge
 II. (c) assez de cheveux noirs. Si celui
 qu'il veut flatter prend la parole , il
 impose silence à tous ceux qui se trou-
 vent présens , & il les force d'approu-
 ver aveuglément tout ce qu'il avance ;
 & dès qu'il a cessé de parler , il se ré-
 crie : cela est dit le mieux du monde ,
 rien n'est plus heureusement rencon-
 tré. D'autres fois s'il lui arrive de fai-
 re à quelqu'un une raillerie froide , il
 ne manque pas de lui applaudir , d'en-
 trer dans cette mauvaise plaisanterie ;
 & quoiqu'il n'ait nulle envie de rire ,
 il porte à sa bouche l'un des bouts de
 son manteau , comme s'il ne pouvoit se

plimens fades & impertinens , qui examinés à
 la rigueur , ne signifient rien. C'est-là , si je ne
 me trompe , l'idée que Théophraste a voulu
 nous en donner , lorsqu'il suppose qu'à l'occa-
 sion de quelques pailles que le vent à fait vo-
 ler sur les cheveux de son ami , il lui dit , en
 souriant : *Il est merveilleux combien vous êtes
 blanchi , depuis deux jours que je ne vous ai pas
 vû.* Car comment expliquer ce *sourire* , & la
 pensée extravagante qui l'accompagne ? N'est-
 il pas visible que qui voudroit trouver du sens
 à tout cela , se rendroit très-ridicule lui-même ?
 (c) Il parle à un jeune homme.

se contenir , & qu'il voulût s'empêcher d'éclater , & s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la Ville , il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin , de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achete des fruits , & les porte chez un Citoyen , il les donne à ses enfans en sa présence , il les baise , il les caresse ; voilà , dit il , de jolis enfans , & dignes d'un tel pere : s'il sort de sa maison , il le suit : s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers , il lui dit : Votre pied est mieux fait que cela. Il l'accompagne ensuite chez ses amis , ou plutôt il entre le premier dans leur maison , & leur dit : Un tel me suit , & vient vous rendre visite ; & retournant sur ses pas : *Je vous ai annoncé* , dit-il , & *l'on se fait un grand honneur de vous recevoir*. Le flatteur se met à tout sans hésiter , & se mêle des choses les plus viles , & qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper , il est le premier des conviés à louer le vin : assis à table le plus proche de celui qui fait le repas , il lui répète souvent : En vérité vous faites une chere délicate ; & montrant aux autres l'un des

CHAP.
II.

des mets qu'il souleve du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand : il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, & il s'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans cesse à l'oreille, & si quelqu'un de la Compagnie l'interroge, il lui répond négligemment & sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au Théâtre, il oublie d'attacher des carreaux des mains du valet qui les distribue, pour les porter à sa place, & l'y faire asseoir plus mollement. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés ; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hasard ; mais il rapporte toutes ses paroles & toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquiescer ses bonnes graces.

CHA-

CHAPITRE III.

De l'Impertinent, ou du diseur de rien.

LA sotte envie de discourir, vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & sans réflexion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vûe, & qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, & lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le tems présent, & soutient que les hommes qui vivent présentement, ne valent point leurs peres: de là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du bled, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la Ville: il dit qu'au Printems où commencent les Bacchanales (a),
la

 CHAP
III.

(a) Premières Bacchanales qui se célébroient dans la Ville.

CHAP.
III.

la mer devient navigable , qu'un peu de pluye seroit utile aux biens de la terre , & seroit esperer une bonne recolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine , & qu'il le mettra en valeur ; que le siècle est dur , & qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu , que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'Autel de Cérès (*b*) à la Fête des Mystères : il lui demande combien de colonnes soutiennent le Théâtre de la Musique , quel est le quantième du mois : il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion : & si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter , il ne partira pas d'auprès de lui ; il annoncera comme une chose nouvelle , que les (*c*) Mystères se célèbrent dans le mois d'Août , les *Apaturies* (*d*) au mois d'Octobre ; & à la cam-

(*b*) Les Mystères de Cérès se célébroient la nuit , & il y avoit une émulation entre les Athéniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

(*c*) Fête de Cérès. Voyez ci-dessus.

(*d*) En François , la Fête des tromperies ; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce Chapitre.

campagne dans le mois de Décembre, les Bacchanales (e). Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre : Car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner votre loisir, ni le tems de vos affaires.

CHAP.
III.

(e) Secondes Bacchanales qui se célébroient en hyver à la campagne.

CHAPITRE IV.

De la Rusticité.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques & sans réflexion, sortir un jour de Médecine (a), & se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde ; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thim ou de

CHAP.
IV.

(a) Le Texte Grec nomme une certaine drogue, qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

CHAP. de la marjolaine, d'avec les parfums
 IV. les plus délicieux ; être chauffés large
 & grossièrement ; parler haut , & ne
 pouvoir se réduire à un ton de voix
 modéré ; ne se pas fier à leurs amis sur
 les moindres affaires , pendant qu'ils
 s'en entretiennent avec leurs domes-
 tiques , jusques à rendre compte à
 leurs moindres valets , de ce qui aura
 été dit dans une Assemblée publique.
 On les voit assis , leur robe relevée
 jusqu'aux genoux & d'une manière
 indécente. Il ne leur arrive pas en
 toute leur vie de rien admirer , ni de
 paroître surpris des choses les plus ex-
 traordinaires , que l'on rencontre sur
 les chemins ; mais si c'est un bœuf ,
 un âne , ou un vieux bouc , alors ils
 s'arrêtent & ne se lassent point de les
 contempler. Si quelquefois ils entrent
 dans leur cuisine , ils mangent avidement
 tout ce qu'ils y trouvent , boivent
 tout d'une haleine une grande
 tasse de vin pur ; ils se cachent pour cela
 de leur servante , avec qui d'ailleurs
 ils vont au moulin , & entrent (1)
 dans

(1) Dans cet endroit , l'Original est défectueux. Ce que Casaubon a suppléé fait un sens

Dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper, & se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes (b) de charrues qu'ils ont dans leurs étables : heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit, d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, & ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustenciles. Et lorsqu'ils marchent par la Ville, combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé ?

sens un peu différent de celui que vous voyez ici.

(b) Des bœufs.

Tome I.

C

CHAP.
IV.

salé ? Les fourrures se vendent-elles bien ? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux (c) nous ramènent une nouvelle Lune ? D'autres fois ne sachant que dire , ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser , & qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain , qui mettent des clous à leurs souliers , qui se trouvant tous portés devant la boutique d'Archias (d) , achètent eux-mêmes des viandes salées , & les rapportent à la main en pleine rue.

(c) Cela est dit rustiquement ; un autre diroit que la nouvelle Lune ramène les Jeux : & d'ailleurs c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un disoit , n'est-ce pas aujourd'hui Pâques ?

(d) Fameux Marchand de chairs salées ; nourriture ordinaire du peuple.



CHAPITRE V.

Du Complaisant (a).

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde , il faut dire que c'est une manière de vivre , où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête , que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion , d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place , le salue en s'écriant , voilà ce qu'on appelle un homme de bien , l'aborde , l'admire sur les moindres choses , le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échappe ; & après avoir fait quelques pas avec lui , il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir , & enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès , il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son

CHAP.
V.

(a) Ou de l'envie de plaire.

CHAP.
V.

son adverfaire : comme il veut plaire à tous deux , il les ménagera également. C'est dans cette vue que pour se concilier tous les Etrangers qui sont dans la Ville , il leur trouve plus de raison & d'équité , que dans ses Concitoyens. S'il est prié d'un repas , il demande en entrant à celui qui l'a convié , où sont ses enfans ; & dès qu'ils paroissent , il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere , & que deux figues ne se ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui , il les baise , & les ayant fait affeoir à ses deux côtés , il badine avec eux : A qui est , dit-il , la petite bouteille ? A qui est la jolie coignée (*b*) ? Il les prend ensuite sur lui , & les laisse dormir sur son estomac , quoiqu'il en soit incommodé (1). Celui enfin qui veut plaire ,
se

(*b*) Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

(1) Casaubon croit que le reste de ce Chapitre , depuis ces mots , *celui enfin qui veut plaire* , &c. appartient à un Caractère différent de celui par où Théophraste a commencé le Chapitre , & que tous les traits de ce dernier Caractère ont été transportés ici par la méprise de quelque Copiste. Ce n'est dans le fond qu'une

se fait raser souvent , a un fort grand
soin de ses dents , change tous les jours
d'habits ,

CHAP.
V.

qu'une conjecture , sur laquelle ce savant homme ne veut pas compter absolument , quelque vraisemblable qu'il la trouve d'abord. Elle a paru si peu certaine à la Bruyere , qu'il n'a pas jugé à propos d'en parler. Ce silence pourroit bien déplaire à quelques Critiques : mais je ne vois pas qu'on ait aucun droit de s'en plaindre , sur-tout après ce que la Bruyere a déclaré si positivement dans sa Préface sur les Caractères de Théophraste ; que *comme cet Ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes , & qu'il vise moins à les rendre savans qu'à les rendre sages , il s'étoit trouvé exempt de le charger de longues & curieuses observations , ou de doctes Commentaires.* Un Anglois , qui en 1718. a mis au jour en sa Langue une Traduction , ou plutôt une Paraphrase très-licentieuse des Caractères de Théophraste , a si fort goûté ce raisonnement , qu'il va jusqu'à désapprouver le peu de petites Notes que la Bruyere a faites , pour expliquer certains endroits de sa Traduction qui pouvoient faire de la peine à quelques-uns de ses Lecteurs. Le moyen de contenter les Critiques , pour l'ordinaire d'un goût tout opposé , comme les trois convives d'Horace !

Poscentes vario multùm diversa palato ,

Ce que l'un rejette , l'autre le demande ; & ce qui plaît aux uns , paroît détestable aux autres.

C 3 Quid

CHAP.
V.

d'habits , & les quitte presque tous neufs : il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé. On ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des (c) Comptoirs des Banquiers ; & dans les Ecoles , qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens (d) ; & au Théâtre les jours de Spectacle , que dans les meilleures places & tout proche des Prêteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux , mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux , des chiens de Sparte à Cyzique , & à Rhodes l'excellent miel du Mont Hymette ; & ils prennent soin que toute la Ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses

*Quid dem ? Quid non dem ? renūis quod tu ;
jubes alter.*

*Quod petis , id sanè est invisum acidumque
duobus.*

Lib. II. Epist. II. v. 62 , 63 , 64.

(c) C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la Ville.

(d) Pour être connus d'eux , & en être regardés , ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des Singes & des (e) Satyres qu'ils savent nourrir, des Pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de Chèvre, des phioles pour des parfums, des cannes torfes que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme, & une arène propre à s'exercer à la lutte; & s'ils se promettent par la Ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des Philosophes, des Sophistes (f), des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son Art indifféremment: ils se trouvent présents à ces exercices, & se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder: A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison & cette arène si commode? Vous voyez, ajoutent-ils, en leur montrant quelque homme puissant de la Ville, celui qui en est le maître, & qui en peut disposer.

(e) Une espece de Singes.

(f) Une sorte de Philosophes vains & intéressés.

CHAP.
V.

CHAPITRE VI.

De l'image d'un Coquin.


CHAP. VI. UN Coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire, ou à faire, qui jure volontiers, & fait des sermens en Justice autant que l'on lui en demande, qui est perdu de réputation, que l'on outrage impunément, qui est un chicaneur de profession, un effronté, & qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre (a) sans masque dans une danse comique, & même sans être ivre, mais de sang froid il se distingue dans la danse (b) la plus obscène par les postures les plus indécentes : c'est lui qui dans ces lieux où l'on voit des prestiges (c), s'ingère de recueillir l'argent de chacun des

Spec-

(a) Sur le Théâtre avec des farceurs.

(b) Cette danse la plus déréglée de toutes, s'appelle en Grec *Cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

(c) Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

Spectate , & qui fait querelle à ceux qui étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers; tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois partisan: il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier, tout lui est propre. S'il a une mere, il la laisse mourir de faim: il est sujet au larcin, & à se voir traîner par la Ville dans une prison sa demeure ordinaire, & où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeller ceux qui passent, & se plaindre à eux avec une voix forte & enrouée, insulter ceux qui les contredisent: les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres contents de les avoir vus, se dégagent & poursuivent leur chemin sans vouloir les éconter: mais ces effrontés continuent de parler; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il

 CHAP.
VI.

CHAP. s'agit ; & vous remarquerez qu'ils
VI. choisissent pour cela des jours d'assemblée publique , où il y a un grand concours de monde qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux , ou qu'ils ont intentés à d'autres , de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens , comme de ceux qui les obligent de comparoître , ils n'oublent jamais de porter leur boîte (d) dans leur sein , & une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi de vils Praticiens à qui ils prêtent à usure , retirer chaque jour une obole & demie de chaque dragme (e) , fréquenter les tavernes , parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé , & consumer ainsi (1) en bonne chere tout le profit

(d) Une petite boîte de cuivre fort légère où les Plaideurs mettoient leurs titres & les pièces de leur procès.

(e) Une obole étoit la sixième partie d'une dragme.

(1) Ce n'est point là le sens que Casaubon & Dupont ont donné à ce passage. Selon ces deux savans Commentateurs , l'Impudent que Théophraste nous caractérise ici , va chaque jour

profit qu'ils tirent de cette espece de CHAP.
VI
trafic.

jour recueillant çà & là l'intérêt sordide de ce qu'il prête à de vils Praticiens ; & pour ne pas perdre du tems à ferrer cet argent dans une bourse , il le met dans sa bouche. Casaubon prouve fort clairement qu'à Athènes , les petits Marchands en détail avoient accoutumé de mettre dans la bouche les petites piéces de monnoie qu'ils recevoient au marché , & sur-tout quand ils étoient entourés d'acheteurs. *C'est*, dit-il, *sur cette coutume inconnue aux premiers Interprétes de Théophraste , qu'est fondée l'explication de ce passage*, de laquelle il s'applaudit extrêmement comme d'une découverte qui avoit échappé à tous les Interprétes avant lui. La Bruyere a vû tout cela, mais ne l'ayant pas trouvé si propre à déterminer le sens de ce passage , il fait dire à Théophraste , que son Impudent retire chaque jour une obole & demie de chaque dragme qu'il a prêtée à de vils Praticiens ; & que parcourant ensuite les tavernes & les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé , il consume en bonne chere tout le profit qu'il retire de cette espece de trafic. La Bruyere a cru sans doute qu'il n'étoit pas naturel , que Théophraste introduisant d'abord cet Impudent qui recueille chaque jour le sordide intérêt qu'il exige de ses créanciers , & lui faisant immédiatement après , parcourir les tavernes & les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé , il s'avisât après cela de parler encore des chetifs intérêts que cet Impudent recueilloit chaque

CHAP.
VI.

trafic. En un mot, ils sont querelleux & difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, & qu'ils font retentir dans les Marchés & dans les Boutiques.

jour, pour avoir occasion de dire qu'il mettoit cet argent dans sa bouche à mesure qu'il le recevoit. Mais que la Bruyere se soit trompé ou non, l'on voit toujours par là, que bien éloigné de suivre aveuglément les Traducteurs & les Commentateurs de Théophraste, il a examiné l'Original avec soin, qu'il a considéré & pesé la force & la liaison des paroles de son Auteur, afin d'en pénétrer le sens, & de l'exprimer distinctement en François.

CHAPITRE VII.

Du grand Parleur (a).

CHAP.
VII.

CE que quelques-uns appellent *babil*, est proprement une intemperance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira

(a) Ou du *babil*.

dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit ; j'ai tout sù , & si vous vous donnez la patience de m'écouter , je vous apprendrai tout : & si cet autre continue de parler , vous avez déjà dit cela , songez , poursuit-il , à ne rien oublier ; fort bien ; cela est ainsi , car vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres ; & ensuite , mais que veux-je dire ? Ah j'oubliois une chose ! Oui , c'est cela même , & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui parle , de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien , il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses , & les met en fuite. De-là il entre (b) dans les Ecoles publiques

(b) C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une Loi de Solon , à laquelle on avoit un peu dérogé au tems de Théophraste.

CHAP.
VII.

bliques & dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire, je m'en vais, celui-ci le met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans la maison. Si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une Assemblée de Ville, il court dans le même tems le divulger. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse (1) bataille (c) qui s'est donnée sous le gou-

(1) Tout ce que la Bruyere étale après Caubaon pour prouver, que par cette bataille il faut entendre la fameuse Bataille d'Arbelles, quoiqu'elle fût arrivée un an avant qu'Aristophon eût été Gouverneur d'Athènes, n'est pas fort convaincant : car enfin Théophraste assure positivement que la Bataille sur laquelle son *Babillard* aime si fort à s'étendre, se donna sous le gouvernement d'Aristophon. La Bruyere auroit peut être mieux fait de s'en tenir à ce que dit * *Jacques Paumier de Grentemesnil*, qu'il s'agit ici de la Bataille qui se donna entre ceux de Lacédémone sous la con-

* *Jacobi Palmerii à Grentemesnil Exercitationes ad Theophrasti de Ethicis Characteribus librum*, pag. 610.

conduite du Roi Agis , & les Macédoniens commandés par Antipater , laquelle arriva justement dans le tems qu'Aristophon étoit Archonte d'Athènes , comme le témoigne Diodore de Sicile , *Liv. 17.* & Plutarque dans la *Vie de Demosthène...* C'étoit un sujet fort propre à exercer la langue du Babillard caractérisé par Théophraste , cette Bataille ayant été si funeste aux Grecs , qu'on peut dire que leur Liberté expira avec Agis , & les cinq mille trois cens cinquante Lacédémoniens qui y perdirent la vie. Du reste pour le détail de cette Bataille , Gretemesnil nous renvoie à Quinte-Curce , *Liv. 6.* Le renvoi est très-juste : mais à l'égard du tems auquel elle se donna , si l'on s'en rapportoit aussi à cet Historien , ce ne sauroit être celle dont parle ici Théophraste : car selon Quinte Curce , la guerre qui s'étoit allumée entre ceux de Lacédémone & les Macédoniens , fut terminée par cette Bataille avant que Darius eût été défait à la Bataille d'Arbelles , c'est-à-dire , un ou deux ans avant qu'Aristophon fût Archonte d'Athènes. *Hic fuit exitus belli , dit-il , quod repentè ortum , priùs tamen finitum est , quàm Darium Alexander apud Arbella superaret.*

(c) C'est-à-dire sur la Bataille d'Arbelles & la victoire d'Alexandre , suivies de la mort de Darius , dont les nouvelles vinrent à Athènes , lorsqu'Aristophon célèbre Orateur étoit premier Magistrat.

phon, comme sur le combat (d) célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lyfandre. Il raconte une autre fois quels applaudiffemens a eu le discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écourent, les uns s'endorment, les autres le quittent, & que nul ne se refouviert d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur en un mot, s'il est sur les Tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger : il ne permet pas que l'on mange à table ; & s'il se trouve au Théâtre, il empêche non-seulement d'entendre, mais même de voir les Acteurs. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau ; & que quand on l'accuseroit d'être plus *tabillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle : aussi écoute-t-il froidement, toutes les raileries

(d) Il étoit plus ancien que la Bataille d'Arbelles, mais trivial & sù de tout le peuple.

leries que l'on fait de lui sur ce sujet ; & jusques à ses propres enfans , s'ils commencent à s'abandonner au sommeil , faites-nous , lui disent-ils , un conte qui acheve de nous endormir.

CHAP.
VII.

CHAPITRE VIII.

Du débit des Nouvelles.

UN Nouvelliste ou un conteur de fables , est un homme qui arrange , selon son caprice , des discours & des faits remplis de faussetés ; qui lors qu'il rencontre l'un de ses amis , compose son visage , & lui souriant : D'où venez-vous ainsi , lui dit-il ? Que nous direz-vous de bon ? N'y a-t-il rien de nouveau ? Et continuant de l'interroger , quoi donc n'y a-t-il aucune nouvelle ? Cependant il y a des choses étonnantes à raconter : & sans lui donner le loisir de lui répondre , que dites-vous donc , poursuit-il , n'avez-vous rien entendu par la Ville ? Je vois bien que vous ne savez rien , &

CHAP.
VIII.

CHAP.
VIII. & que je vais vous regaler de grandes nouveautés. Alors ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le Joueur (a) de flûte, ou Lycon l'Ingenieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'Armée, de qui il fait toutes choses, car il allègue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté : il assure donc que ces personnes lui ont dit, que le (b) Roi & (c) Polyspercon ont gagné la bataille, & que Cassandre leur ennemi est tombé (d) vif entre leurs mains. Et lorsque quelqu'un lui dit : Mais en vérité cela est-il croyable ? Il lui réplique, que cette nouvelle se crie & se répand par toute la Ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, & qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute, qu'il

(a) L'usage de la flûte très-ancien dans les Troupes.

(b) Aridée frere d'Alexandre le Grand.

(c) Capitaine du même Alexandre.

(d) C'étoit un faux bruit ; & Cassandre fils d'Antipater disputant à Aridée & à Polyspercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.

qu'il a lû cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent, qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vû & qui lui a tout dit. Ensuite interrompant le fil de sa narration : Que pensez-vous de ce succès, demandait-il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Cassandre, malheureux Prince, s'écrie-t-il d'une manière touchante ! Voyez ce que c'est que la fortune, car enfin Cassandre étoit puissant, & il avoit avec lui de grandes forces : ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la Ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration ; & que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent : car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique : au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassem-

CHAP.
VIII. bler autour d'eux une foule de peuple, & à lui conter des nouvelles : quelques autres après avoir vaincu sur mer & sur terre dans le (e) Portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée : enfin il s'en est trouvé qui le jour même qu'ils ont pris une Ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la Boutique, quel est le Portique, quel est l'endroit d'un Marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges ?

(e) Voyez le Chap. II. *De la Flatterie.*

C H A P I T R E I X.

De l'Effronterie causée par l'avarice.

CHAP.
IX. **P**OUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vûe d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effron-
té,

té, ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, & qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger (a) religieusement chez soi une partie des viandes consacrées, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, & va souper chez l'un de ses amis; & là à table, à la vûe de tout le monde, il appelle son valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, & lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain, tenez (1), mon ami, lui dit-il, faites bonne chere. Il va lui-même au Marché acheter (b) des

CHAP.
IX.

(a) C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le Chap. XII. *Du contre-tems.*

(1) *Saumaife* par le changement d'une lettre met ici le nom propre du Valet. La conjecture est heureuse : mais comme elle n'est autorisée par aucun Manuscrit, on peut fort bien s'en tenir à l'explication de la Bruyere qui revient au même compte, car vû ce qui précède, il est évident que par ces mots, *mon ami*, l'effronté désigne son valet; ce qui suffit pour l'intelligence de ce passage.

(b) Comme le menu peuple qui achetoit son souper chez les Chaircuitiers.

CHAP.
IX.

des viandes cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du Marchand, il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, & il en entasse le plus qu'il peut : s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelque os dans la balance : si elle peut tout contenir, il est satisfait, sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, & s'en va. Une autre fois sur l'argent qu'il aura reçu de quelques Etrangers pour leur louer des places au Théâtre, il trouve le secret d'avoir sa place franche du Spectacle, & d'y envoyer le lendemain ses enfans, & leur Précepteur. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, & demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusques à l'orge & à la paille, encore faut-il que celui qui les lui prête, fasse les frais de les faire porter jusques chez lui. Cet effronté en un mot, entre sans payer dans un Bain Public, & là en présence

présence du Baigneur qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau (c), se la répand sur tout le corps : *Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, & sans avoir obligation à personne, remet sa robe, & disparaît.*

CHAP.
IX.

(c) Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.

CHAPITRE X.

De l'Épargne sordide.

CETTE Espece d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant (1) tous les mois le loyer de leur maison,

CHAP.
X.

(1) Le savant Casaubon confesse ingénument qu'il n'a jamais pu se satisfaire sur le sens de ce Passage. Il en donne deux ou trois explications différentes ; & celle qu'il a insérées dans sa Traduction, paroît la moins conforme

son , ne négligent pas d'aller eux-mêmes

CHAP.
X.

forme aux paroles de l'Original. Pour celle que nous donne ici la Bruyere , vous la trouverez dans le Commentaire de Casaubon , qui dit expressément qu'un des Caractères du *Pince-maille* décrit dans ce Chapitre , c'est qu'il va lui-même chez son Débiteur pour se faire payer la moitié d'une obole , due d'un reste de payement qui lui doit être fait chaque mois ; ce qui , ajoute-t-il , peut être entendu , ou de l'intérêt d'un certain Capital , ou d'un louage de maison , *de mercede conductæ domûs*. C'est ce dernier sens qu'a suivi la Bruyere. Selon Duport , il s'agit ici d'un intérêt payable tous les mois , pour une somme qui souvent ne devoit être rendue que dans un an : & quoique cet intérêt ne revint qu'à la moitié d'une obole par mois , * l'avare de Théophraste alloit l'exiger lui-même le propre jour de l'écheance. Enfin , le dernier Traducteur Anglois † des Caractères de Théophraste , encherissant sur Casaubon & Duport , fait dire à Theophraste , que *cet avare ne manque jamais d'aller chez ses débiteurs pour exiger l'intérêt de ce qu'il leur a prêté , quelque petit qu'il soit , même avant que cet intérêt soit entièrement*

* Hanc ille tantulam pro usura summulam non dubitabat ventitans ipse domum debitoris sui poscere, & ad diem exigere; quæ nota est summa μικρολογίας, & infirmarum sordium. Jac. Duporti in Theoph. Char. Prælectiones, pag. 349.

† Sa traduction a paru pour la première fois en 1725.

mes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait : que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux , ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices (a) des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane , est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de ce qu'elles valent , & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veuille se

pré-

rement dû. Il fonde cette explication sur le sens de ces mots , *iv τῷ μηνί* , qui , selon lui , ne signifient pas *chaque mois* , mais *dans le mois* , avant la fin du mois , c'est-à-dire , avant l'échéance du paiement. J'avois cru d'abord qu'on pouvoit fort bien les prendre dans ce sens-là : mais après y avoir mieux pensé , je trouve l'explication de ce nouveau Critique tout-à-fait insoutenable. Car comment concevoir que l'Avare de Théophraste pût *exiger constamment* de ses débiteurs l'intérêt d'un argent prêté , avant que cet intérêt lui fût actuellement dû , l'usage & la Loi s'opposant directement à une telle exaction ?

(a) Les Grecs commençoient par ces offres leurs repas publics.

CHAP.
X.

prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture : mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vûe, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achete. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du tems à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils

ng

ne feignent point de leur faire servir un simple bachelis ; & on les a vûs souvent aller eux-mêmes au Marché pour ces repas , y trouver tout trop cher , & en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude , disent-ils à leurs femmes , de prêter votre sel , votre farine , ni même du (b) cumin , de la (c) marjalaine , des gâteaux (d) pour l'Autel , du coton , de la laine ; car ces petis détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avarés en un mot , ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point , des cassettes où leur argent est en dépôt , qu'ils n'ouvrent jamais , & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits : les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre : ils ont la tête rasée jusqu'au cuir , se dé-
chauf-

(b) Une forte d'herbe.

(c) Elle empêche les viandes de se corrompre , ainsi que le thim & le laurier.

(d) Faits de farine & de miel , & qui servoient aux Sacrifices.

CHAP.
X. chauffent vers le (e) milieu du jour pour épargner leurs fouliers, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins (f).

(e) Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable.

(f) C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craye, comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossières, étoit celui qui coûtoit le moins.



CHAPITRE XI.

De l'Impudent, ou de celui qui ne rougit de rien.

LIMPUDENT est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière deshonnête : qui se plaît à battre des mains au Théâtre lorsque tout le monde se tait, ou y siffler les Acteurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir : qui couché sur le dos, pendant que toute l'Assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête, & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de

D ; fruits,

CHAP.
XI.

CHAP.
XI.

fruits, les mange, cause debout avec la Fruitiere, appelle par leurs noms ceux qui passent, sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la Place, & qui ont leurs affaires; & s'il voit venir quelque Plaidier, il l'aborde, le raille & le félicite sur une cause importante qu'il vient de (1) perdre. Il va lui-même choisir de la viande, & louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant, d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la Boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur, & là

(1) Dans toutes les Editions qui me sont tombées entre les mains, je trouve ici, au lieu de *perdre*, le mot *plaider*: faute visible qui doit être mise sur le compte de l'Imprimeur, ou qui ne peut avoir échappé à la Bruyere, que par pure inadvertance: car rien n'est plus nettement & plus simplement exprimé que cet endroit dans le Grec: *Καὶ ἠτλωμένῳ τὴν μεγάλην δίκην, ἀπιόντι ἀπὸ τῆς δικαστηρίου προσελθεῖν καὶ συζητῆσαι*: ce qui signifie traduit littéralement: *Et quelqu'un venant du Palais où il a perdu un grand procès, l'Impudent court à lui pour prendre part à sa joye.*

là (a) annoncer qu'il va faire un grand repas , & s'enivrer. Si quelquefois il vend du vin , il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'Amphithéâtre avant que les jeux soient commencés , & lorsque l'on paye pour être placé ; mais seulement sur la fin du spectacle , & quand (b) l'Architecte néglige les places & les donne pour rien. Etant envoyé avec quelques autres Citoyens en Ambassade , il laisse chez soi la somme que le Public lui a donnée pour faire les frais de son voyage , & emprunte de l'argent de ses Collègues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux , au-delà de ce qu'il en peut porter , & de lui retrancher cependant son ordinaire ; & comme il arrive souvent que l'on fait dans les Villes des présens aux Ambassadeurs , il demande sa part pour la vendre. Vous m'ache-

(a) Il y avoit des gens fainéans & désooccupés qui s'assembloient dans leurs Boutiques.

(b) L'Architecte qui avoit bâti l'Amphithéâtre , & à qui la République donnoit le louage des places en payement.

CHAP.
XI.

m'achetez toujours, dit il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, & qu'on ne peut supporter : il se sert ensuite de l'huile d'un autre, & épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent, la plus petite pièce de monnaie, qu'ils auront ramassée dans les rues ; & il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot (c) *Mercurus est communus*. Il fait pis, il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fond creux par dessous s'enfonce en dedans, & s'élève comme en pyramide ; & quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut..... (d). De même s'il paye à quelqu'un trente mines (e) qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes (f) dont

(c) Proverbe Grec qui revient à notre *Je retiens part*.

(d) Quelque chose manque ici dans le texte.

(e) *Mine* se doit prendre ici pour une pièce de monnaie.

(f) *Dragmes*, petites pièces de monnaie, dont il falloit cent à Athènes pour faire une *Mine*.

dont il profite : mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une (g) Tribu, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

CHAP.
XL

(g) Athènes étoit partagée en plusieurs Tribus. Voyez le Chap. XXVIII. *De la Médisance.*

CHAPITRE XII.

Du Contre-tems.

CETTE ignorance du tems & de l'occasion, est une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode & embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes : qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre : qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le

CHAP.
XII.

D 5 prie

CHAP.
XII.

prie néanmoins de répondre pour lui : qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger : qui prend le tems des nôces où il est invité , pour se déchaîner contre les femmes : qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage , & qui n'aspirent qu'à se reposer : fort capable d'amener des Marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est vendue , de se lever au milieu d'une Assemblée pour reprendre un fait dès ses commencemens , & en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebatues , & qui le savent mieux que lui : souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui ne l'affectionnant point , n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la Ville doive faire un festin (a) après avoir sacrifié , il va lui deman-

(a) Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié , ou soupoient avec leurs amis , ou leur envoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre tems de demander sa part prématurément , & lorsque le festin étoit réolu , auquel on pouvoit même être invité.

demander une portion des viandes qu'il a préparées : Une autre fois s'il voit qu'un Maître châtie devant lui son esclave : *J'ai perdu*, dit-il , *un des miens dans une pareille occasion* , je le fis fouetter , il se désespera , & s'alla pendre. Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder (1) , s'ils l'ont

(1) Il y a dans l'Original , à le traduire tout uniment , *assistant à un Jugement arbitral*. * La question est de savoir si Théophraste a voulu dire par là , que son homme , si sujet à faire des contre-tems , assiste à ce Jugement comme arbitre lui-même , ou bien par hazard. Selon Casaubon & la Bruyere , il s'y trouve *en qualité d'Arbitre* ; & Duport croit qu'il n'y assiste que *par accident* , & que , s'il eût été choisi pour arbitre , Théophraste se seroit servi d'une autre expression † , usitée en pareil cas. Mais comme il ne s'agit ici que d'un trait lancé en passant , & non d'une action positive & juridique dont il faille détailler toutes les circonstances en forme , & dans le stile du Barreau , peut être qu'une expression un peu négligée a meilleure grace , qu'une autre plus formelle , & qu'il faudroit nécessairement employer devant une Cour de Justice. Quoi qu'il

* Παρὸν δίατη.

† Ἐπιτετραμμένος τὴν δίαταιν , c'est-à-dire , chargé d'un Jugement arbitral.

CHAP.
XII. l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort , que d'aller prendre au milieu du repas pour danser (b) un homme qui est de sang froid , & qui n'a bû que modérément.

qu'il en soit de cette Question , purement grammaticale , & sur laquelle je n'ai garde de rien décider , il est toujours certain , que l'homme de Théophraste qui se trouvant à un Jugement d'Arbitres , commet de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder , est à peu près également bien caractérisé , soit qu'il ait été choisi lui-même pour Arbitre , ou que *par accident* il assiste au Jugement des Arbitres qui ont été nommés pour terminer ce différend.

(b) Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas , & lorsque les tables étoient enlevées.

CHAPITRE XIII.

De l'air empressé.

CHAP.
XIII. **I**L semble que le trop grand empressément est une recherche importune , ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles & par toute sa
con-

conduite. Les manières d'un homme CRA
XII
empressé font de prendre sur soi l'évenement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, & dont il ne sauroit sortir avec honneur; & dans une chose que toute une Assemblée juge raisonnable, & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister longtemps sur une légère circonstance pour être ensuite de l'avis des autres, de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire, d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issue, venir vers son Général, & lui demander quand il doit ranger son Armée en bataille, quel jour il faudra combattre, & s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain: une autre fois s'approcher de son pere; ma mere, lui dit-il mysterieusement, vient de se coucher, & ne commence qu'à s'endormir: s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son Médecin a défendu

CHAP.
XIII.

défendu le vin , dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal , & le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la Ville , il s'ingere de faire son épitaphe , il y fait graver son nom , celui de son mari , de son pere , de sa mere , son pays , son origine , avec cet éloge : *Ils avoient tous de la (a) vertu.* S'il est quelquefois obligé de jurer devant des Juges qui exigent son serment : *Ce n'est pas* , dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience , *la premiere fois que cela m'est arrivé.*

(a) Formule d'Épitaphe.

C H A P I T R E X I V .

De la Stupidité.

CHAP.
XIV.

LA stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine somme , demande à ceux qui le regardent faire , à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroître

paroître dans un jour prescrit devant ses Juges pour se défendre dans un procès que l'on lui fait , il l'oublie entièrement , & part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle , & il ne se réveille que long-tems après qu'il est fini , & que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir , il se leve la nuit pour une indigestion , va dans la rue se foulager , où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner , & qu'il a mis lui-même dans quelqu'endroit , où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles , il s'attriste , il pleure , il se désespere ; & prenant une façon de parler pour une autre , à la bonne heure , ajoute-t-il , ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoin (a) de l'argent à leurs créanciers , il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet

CHAP.
XIV.

(a) Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs , dans les payemens & dans tous les Actes.

CHAP.
XIV.

let dans le plus grand froid de l'hiver pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du sel, il les fâle une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le tems d'une pluye (1) incommode, & dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du Ciel est une chose délicieuse : & si on lui demande par hazard combien il a vû emporter de morts (b) par la porte sacrée : *Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous & moi en puissions avoir.*

(1) Ici le Texte est visiblement corrompu. A l'égard du supplément que la Bruyere a imaginé, il ne le donne sans doute que pour remplir ce vuide, en attendant qu'on découvre la pensée de Théophraste par le secours de quelque bon Manuscrit, sans quoi l'on ne pourra jamais la trouver, ou du moins être assuré de l'avoir trouvée.

(b) Pour être enterrés hors de la Ville, suivant la Loi de Solon.

CHA-

C H A P I T R E X V.

De la Brutalité.

LA brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel ? Il vous répond durement, ne me rompez point la tête ; si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas : mais il dit fièrement à celui qui la marchandise, qu'y trouvez-vous à dire ? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande célébrité : si leurs prières, dit-il, vont jusqu'aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, & que ce n'est pas un présent du Ciel. Il est inexorable à celui

 CHAP.
XV.

CHAP.
XV.

celui qui sans dessein l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite, & le lui donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne ; & si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité : il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter (a) dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guères dans les Temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.

(a) Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poètes, & dansoient ensemble après le repas. Voyez le Chap. XII. du *Contre-tems*.

CHAPITRE XVI.

De la Superstition.

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme superstitieux après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau (a) lustrale, sort du Temple, & se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belete, il s'arrête tout court, & il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait apperçu un serpent, il ne diffère

 CHAP.
XVI.

(a) Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'Autel où l'on brûloit la victime : elle étoit dans une chaudiere à la porte du Temple : l'on s'en lavoit soi-même, où l'on s'en faisoit laver par les Prêtres.

CHAP.
XVI.

diffère pas d'y élever un Autel : & dès qu'il remarque dans les carrefours , de ces pierres , que la dévotion du peuple y a consacrées , il s'en approche , verse dessus toute l'huile de sa phiole , plie les genoux devant elles , & les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine , il court au Devin , qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce : mais bien loin d'être satisfait de sa réponse , effrayé d'une aventure si extraordinaire , il n'ose plus se servir de son sac , & s'en défait. Son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite ; d'éviter de s'asseoir sur un tombeau , comme d'assister à des funérailles , ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche : & lorsqu'il lui arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision , il va trouver les Interpretes des songes , les Devins & les Augures , pour savoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orphée pour se faire initier (*b*) dans ses Mysteres :

(*b*) Instruire de ses Mysteres.

teres: il y mene sa femme, ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice. Lorsqu'il marche par la Ville, il ne manque gueres de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les Places: quelquefois il a recours à des Prêtresses qui le purifient d'une autre manière, en liant & étendant autour de son corps un petit chien, ou de la (c) squille. Enfin s'il voit un homme (1) frappé d'épilepsie, saisi d'horreur il crache dans son propre sein comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

(c) Espece d'oignon marin.

(1) Il y a dans l'Original, s'il voit un homme hors du sens, ou frappé d'épilepsie, *Μαυρόμυρον τι ἰδὼν ἢ ἐπίλητον*. C'est une omission du Traducteur, ou peut-être de l'Imprimeur. La même omission se trouve dans une Traduction Angloise (qui a été imprimée à Londres en 1718, & dont j'ai parlé ci-dessus, Chap. V. dans la note (1) *Casaubon croit que, &c.*) dont l'Auteur seroit bien fâché qu'on le soupçonnât d'avoir traduit Théophraste d'après le François de la Bruyere.

CHAPITRE XVII.

De l'Esprit chagrin.

CHAP. XVII. L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, & qu'il se souviene d'envoyer (a) un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciement que le reproche d'avoir été oublié : *Je n'étois pas digne*, dit cet esprit querelleux, *de boire de son vin, ni de manger à sa table.* Tout lui est suspect jusqu'aux caresses que lui fait sa maîtresse : *Je doute fort*, lui dit-il, *que vous soyez sincere, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur.* Après une grande sécheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas com-

(a) C'a été la coutume des Juifs & d'autres Peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

commencé plutôt. Si le hazard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline : il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur, pour moi je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor. Une autre fois ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix ; & dès que celui ci vaincu par les importunités le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté : *Ne suis-je pas trompé, demande-t-il, & exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts ?* A ceux qui lui font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, & sur l'augmentation de sa famille ; ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin après avoir eu de ses Juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause : ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite, & le convie à mieux esperer
de

CHAP.
XVII.

de la fortune : Comment , lui répond-il , puis-je être sensible à la moindre joie , quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté , & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait ?

CHAPITRE XVIII.

De la Défiance.

CHAP.
XVIII.

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant , par exemple , s'il envoie au Marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions , il le fait suivre par un autre qui doit lui rapporter fidèlement , combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage , il le calcule à chaque stade (a) qu'il fait , pour voir s'il a son compte. Une autre fois étant couché avec sa femme , il lui demande si elle a remarqué

(a) Six cens pas.

marqué que son coffre fort fût bien formé, si sa cassette est toujours scellée, & si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; & bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se leve du lit, va en chemise & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mene avec lui des témoins quand il va demander ses arrières, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe; mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hazarde de lui emprunter quelques vases (b), il les lui refuse souvent, ou s'il les accorde, il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés: il fait suivre celui qui les emporte, & envoie dès le lendemain prier

(b) D'or ou d'argent.

CHAP.
XVIII.

prier qu'on les lui renvoie (c). A-t il un esclave (1) qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la Ville, il le fait marcher devant lui, de peur que s'il le perdoit de vûe il ne lui échappât & ne prît la fuite. A un homme qui emportant de chez lui, quelque chose que ce soit, lui diroit, estimez cela, & mettez le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires, que celle de courir après son argent.

(c) Ce qui se lit entre les deux lettres (b) (c) n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques Interprètes

(1) Dans le Grec, il y a simplement, *A-t-il un esclave qui l'accompagne, &c.* Τὸν πωιδὴ δὲ ἀκολουθοῦντα κελύειν, &c. La circonstance que le Traducteur a trouvé bon d'ajouter, ne gêne rien ici : elle contribue au contraire à relever le Caractère. Peut-être même que la Bruyere a cru que le mot *πωιδὴ* emportoit l'idée qu'il y attache en cet endroit. C'est du moins dans ce sens-là que le mot *πωιδὴ* se trouve souvent employé par les plus excellens Ecrivains, tels que *Platon, Xenophon, &c.*

CHAPITRE XIX.

D'un vilain homme.

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, & une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès, & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lépre, avec des ongles longs & mal propres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, & que son pere & son ayeul y étoient sujets. Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux & d'autres saletés qu'il néglige de faire guérir : ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal aigri par le tems, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles & par tout le corps, comme une bête fauve : il a les dents noires, rongées, & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout, il crache ou il se mouche en mangeant, il

 CHAP.
XIX.

CHAP.
XIX.

parle la bouche pleine , fait en buvant des choses contre la bienséance. Il ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais , & ne paroît guères dans une Assemblée publique qu'avec une vieille robe & toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mere chez les Devins , il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure (a) : Une autre fois dans le Temple & en faisant des libations (b) , il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase ; & il rira ensuite de cette aventure , comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne fait point écouter un concert ou d'excellens joueurs de flûtes , il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir , ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent : il s'ennuye de la symphonie ,
&

(a) Les Anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proferées , même par hazard , par ceux qui venoient consulter les Devins & les Augures ; prier ou sacrifier dans les Temples.

(b) Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.

& demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour lui donner à boire.

CHAP.
XIX.

CHAPITRE XX.

D'un homme incommode.

CE qu'on appelle un fâcheux, est celui qui sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup; qui entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours; qui se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir & de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage; qui arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, & lui parle d'une voix

CHAP.
XX.

CHAP.
XX.

contrefaite ; qui choisit le tems du repas , & que le potage est sur la table , pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours , il est allé par haut & par bas , & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ses déjections ; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mere quel jour elle a accouché de lui ; qui ne sachant que dire , apprend que l'eau de sa citerne est fraîche , qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes , ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie ; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite (a) qu'il a chez lui , qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur , & à réjouir la compagnie.

(a) Mot Grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.



CHAPITRE XXI.

De la sottise vanité.

LA sottise vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles, du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir près de celui qui l'a convié. Il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; & dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes (a), lui coupe les cheveux, & les dépose dans le Temple comme un monument d'un Vœu solennel qu'il a accompli. Il aime à se faire suivre par un More. S'il

 CHAP.
XXI.

(a) Le peuple d'Athènes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, & de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelqu'autre Divinité qui avoit un Temple dans la Ville.

CHAP.
XXI.

S'il fait un payement , il affecte que ce soit dans une monnoie toute neuve , & qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel , il se fait réserver la peau du front de cet animal , il l'orne de rubans & de fleurs , & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vûe de ceux qui passent , afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres Citoyens , il renvoie chez soi par un valet tout son équipage , & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé , & qu'il traîne le reste du jour dans la Place publique. S'il lui meurt un petit chien , il l'enterre , lui dresse une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malthe (b)*. Il consacre (1) un Anneau à Esculape , qu'il

(b) Cette Isle portoit de petits chiens fort estimés.

(1) Suivant cette traduction , c'est l'Anneau consacré à Esculape , qu'on use à force d'y pendre des Couronnes ; & si nous en croyons Needham , on n'use pas l'Anneau , mais la Statue d'Esculape. Comme cette question n'est d'aucune importance en elle-même , j'au-
rois

qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le tems de sa Magistrature ; & sortant de charge il rend compte au

CHAP.
XXI.

rois négligé d'en parler , si le dernier Traducteur Anglois des *Caractères de Théophraste* , qui s'est déclaré pour l'explication de Needham , n'eût rejetté celle de la Bruyere d'une manière insultante. Pour empêcher qu'on ne se laissât prévenir par les airs trop décisifs de ce nouveau Critique , je me contentai d'abord de dire , que les paroles de l'Original admettant également les deux explications , je ne voyois pas qu'on eût droit d'en rejeter une absolument , à moins qu'on ne pût établir l'autre sur de bonnes preuves , ce que personne n'avoit encore fait , à mon avis. Je le pensois alors naïvement ainsi. Mais ayant depuis examiné plus exactement le passage de Théophraste avec un Savant de *Strasbourg* , il m'a fait voir que la Bruyere a très-bien rendu les paroles de l'Original , & qu'il ne semble pas qu'on puisse leur donner un autre sens. Je me dispenserai de le prouver en forme , de peur d'effaroucher les gens par une Note toute hérissée de Grec , parce qu'à présent il nous importe fort peu de savoir , si l'impertinent dont parle Théophraste surchargeoit de Couronnes de fleurs l'Anneau qu'il avoit consacré à Esculape , ou bien , la Statue d'Esculape lui-même.

CHAP.
XXI.

au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroît dans l'Assemblée du peuple : *Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Athéniens, que pendant le tems de notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybèle, & que nous lui avons rendu des honneurs tels que le mérite de nous la mere des Dieux : esperez donc toutes choses heureuses de cette Déesse.* Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi au delà même de ses souhaits.

CHAPITRE XXII.

De l'Avarice.

CHAP.
XXII.

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un tel homme a remporté le prix de la (a) Tragédie, il consacre à

Bac-

* (a) Qu'il a faite ou récitée.

Bacchus des guirlandes ou des banderolles faites d'écorce de bois ; & il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois dans les tems difficiles , le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la Republique : alors il se leve & garde le silence (b) , ou le plus souvent il fend la presse & se retire. Lorsqu'il marie sa fille , & qu'il sacrifie selon la coutume , il n'abandonne de la victime que les parties (c) seules qui doivent être brûlées sur l'Autel , il réserve les autres pour les vendre ; & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargés du soin des noces , il loue des gens pour tout le tems de la fête , qui se nourrissent à leurs dépens , & à qui il donne une certaine somme. S'il est Capitaine de Galere , voulant ménager son lit , il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de

(b) Ceux qui vouloient donner , se levoient & offroient une somme : ceux qui ne vouloient rien donner , se levoient & se taisoient.

(c) C'étoit les cuisses & les intestins.

CHAP.
XXII.

de son Pilote. Vous verrez une autre fois cet homme fardé acheter en plein marché des viandes cuites, toutes fortes d'herbes, & les porter hardiment dans son sein & sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le Teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il fait éviter dans la Place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander (d) comme aux autres quelque secours : il se détourne de lui, il reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la Ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balaye le matin sa chambre, qui fasse son lit, & le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale & tout couvert de taches, qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque Assemblée.

(d) Par forme de contribution. Voyez le I. Chap. de la *Diffimulation*, & le XVII. de l'*Esprit chagrin*.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

De l'Ostentation.

J E n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'Ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée (*a*), où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers : il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, & de ceux sur-tout que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, & lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases & tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellens ouvriers s'y ren-

 CHAP
XXIII

(*a*) Port à Athènes fort célèbre.

CHAP. rencontrent; & combien ceux de l'Eu-
XXIII. rope leur sont inférieurs (*b*). Il se van-
 te dans une autre occasion, d'une Let-
 tre qu'il a reçue d'Antipater (*c*), qui
 apprend que lui troisième est entré
 dans la Macédoine. Il dit une autre
 fois que bien que les Magistrats lui
 aient permis tels transports (*d*) de bois
 qu'il lui plairoit sans payer de tribut,
 pour éviter néanmoins l'envie du peu-
 ple, il n'a point voulu user de ce pri-
 vilège. Il ajoute que pendant une
 grande cherté de vivres, il a distribué
 aux pauvres Citoyens d'Athènes jus-
 ques à la somme de cinq talens (*e*): &
 s'il

(*b*) C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce.

(*c*) L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, & dont la famille régna quelque tems dans la Macédoine.

(*d*) Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprès, & tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le pays Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut.

(*e*) *Un talent Attique* dont il s'agit, valoit soixante mines Attiques, *une mine*, cent dragmes, *une dragme*, six oboles. Le talent Attique valoit quelques six cens écus de notre monnoie.

s'il parle à des gens qu'il ne connoît point , & dont il n'est pas mieux connu , il leur fait prendre des jettons , compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses ; & quoiqu'il monte à plus de six cens personnes , il leur donne à tous des noms convenables ; & après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux , il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit , & que dix talens y sont employés , sans compter , poursuit-il , les Galeres que j'ai armées à mes dépens , & les charges publiques que j'ai exercées à mes frais & sans récompense. Cet homme fastueux va chez un fameux Marchand de chevaux , fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs , fait ses offres , comme s'il vouloit les acheter : De même il visite les foires les plus célèbres , entre sous les tentes des Marchands , se fait déployer une riche robe , & qui vaut jusqu'à deux talens ; & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter (f) de l'or sur lui pour
les

(f) Coutume des Anciens.

CHAP. XXIII. les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore, que c'est une maison de famille, & qu'il a héritée de son pere; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire (g) chez lui.

(g) Par droit d'hospitalité.

CHAPITRE XXIV.

De l'Orgueil.

CHAP. XXIV. IL faut définir l'Orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier & superbe, n'écoute pas celui qui l'aborde dans la Place pour lui parler de quelque affaire: mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque tems, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde le souvenir, il le reprochera en pleine rue à la vûe de tout

tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier : de même au lieu d'expédier sur le champ des Marchands ou des Ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la Ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux, & il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne, sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir (a) qu'il va venir. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se (b) parfume. Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties : mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter,

(a) Voyez le Chap. II. *De la Flatterie.*

(b) Avec des huiles de senteur.

CHAP. XXIV. ter, & les passer à compte. Il ne fait point écrire dans une Lettre : *Je vous prie de me faire ce plaisir, ou de me rendre ce service : Mais, J'entens que cela soit ainsi : J'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose : Je ne veux pas que l'affaire se passe autrement : Faites ce que je vous dis promptement, & sans différer. Voilà son style.*

CHAPITRE XXV.

De la peur, ou du défaut de courage.

CHAP. XXV. CETTE crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cède en vûe du péril vrai ou imaginaire ; & l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte : aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'éleve, & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec lui sont
(a) ini-

(a) initiés. S'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, & si les (b) Dieux sont propices : après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite ses frayeurs venant à croître, il se deshabille & ôte jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nâge ; & après cette précaution, il ne laisse pas de prier les Nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expédition militaire

(a) Les Anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire, instruire des Mysteres de quelque Divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le Chap. XVI. *De la Superstition.*

(b) Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les Augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant & le manger des oiseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

CHAP.
XXV.

taire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, & que les coureurs n'ont pu discerner, si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis: mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a vû lui-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes ayent paru tomber à ses pieds, alors feignant que la précipitation & le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, & emploie beaucoup de tems à la chercher, pendant que d'un autre côté son valet va par ses ordres savoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, & où en sont les affaires: & dès qu'il voit apporter au camp quelque un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçûe, il accourt vers lui, le console & l'encourage, étanche le sang qui coule de sa playe, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse

refuse aucun secours , & se mêle de tout , excepté de combattre. Si pendant le tems qu'il est dans la chambre du malade qu'il ne perd pas de vûe , il entend la trompette qui sonne la charge. Ah , dit-il avec imprécation , puiffes-tu être pendu , maudit sonneur , qui cornes incessamment , & fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir ! Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien , mais qui a rejailli sur lui de la playe du blessé , il fait accroire à ceux qui reviennent du combat , qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami : il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt , ou comme ses parens , ou parce qu'ils sont d'un même pays ; & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis , & l'a apporté dans sa tente.

CHAP.
XXV.



CHA.

CHAPITRE XXV

Des Grands d'une République.

CHAP. XXVI. **L**A plus grande passion de ceux ont les premières places dans l'Etat populaire, n'est pas le dessein de leur gain ou de l'accroissement de leur biens, mais une impatience de se grandir, & de se fonder, s'il se peut, une souveraine puissance sur celle du Peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des Citoyens donnera la commission d'aider de sa personne le premier Magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, un homme ambitieux, & tel que je vous en dépeins, se leve, demande l'emploi, & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il ne prouve point la domination de ses concitoyens; & de tous les vers d'Homère, il n'a retenu que celui-ci.

(1) *Les peuples sont heureux, quoiqu'un seul les gouverne.*

(1) Οὐκ ἀγαθὸν πολυκρανίη· εἰς κοίρανος ἔστω
Εἰς βασιλεὺς.

Iliad. L. 2. v. 204, 20

Son langage le plus ordinaire est tel : CHAP.
XXVI.
Retirons-nous de cette multitude qui nous environne , tenons ensemble un Conseil particulier où le Peuple ne soit point admis , essayons même de lui fermer le chemin à la Magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne de condition privée , de qui il croye avoir reçu quelque injure : *Cela* , dit-il , *ne se peut souffrir ; & il faut que lui ou moi abandonnions la Ville.* Vous le voyez se promener dans la Place sur le milieu du jour avec des ongles propres , la barbe & les cheveux en bon ordre , repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas , dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre , que la Ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre , qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des Plaideurs , ni supporter plus long-tems les longueurs , les crieries & les mensonges des Avocats , qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une Assemblée publique ou sur les Tribunaux auprès d'un homme mal habillé , sale , & qui dégoûte ; & qu'il n'y a pas un seul de ces Orateurs dévoués au peuple , qui
ne

CHAP.
XXVI. ne lui soit insupportable. Il ajoute que c'est (a) Thésée qu'on peut appeller le premier Auteur de tous ces maux; & il fait de pareils discours aux Etrangers qui arrivent dans la Ville (1), comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs & de sentimens.

(a) Thésée avoit jetté les fondemens de la République d'Athènes en établissant l'égalité entre les Citoyens.

(1) C'est-à-dire, *aussi bien qu'à ceux d'entre ses Citoyens avec qui il sympathise de mœurs & de sentimens*, και τῶν πολιτῶν τοῖς ὁμοιωτέροις, ou comme veut Casaubon, ὁμοιοτρόποις. Si c'est là ce que la Bruyere a voulu dire, il ne l'a pas exprimé si clairement que Théophraste.

CHAPITRE XXVII,

D'une tardive Instruction.

CHAP.
XXVII. IL s'agit de décrire quelques inconveniens où tombent ceux qui ayant méprisé dans leur jeunesse les Sciences & les exercices, veulent réparer cette négligence dans un âge avancé, par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de 60 ans s'a-
vise

vise d'apprendre des vers par cœur, & de les réciter (a) à table dans un festin, où la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniment des armes, & quel est l'usage à la guerre, de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, & lui faisant faire des voltes ou des caracolles, il tombe lourdement & se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme (b) de bois, tantôt tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches, vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voyant tout nud au sortir d'un bain,

CHAP.
XXVII.

(a) Voyez le Chap. XV. *De la Brutalité.*

(b) Une grande statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

CHAP. XXVII. bain , il imite les postures d'un lutteur , & par le défaut d'habitude , il les fait de mauvaise grace , & il s'agite d'une manière ridicule.

CHAPITRE XXVIII.

De la Médisance.

CHAP. XXVIII. **J**E définis ainsi la Médisance : une pente secrète de l'ame à penser mal de tous les hommes , laquelle se manifeste par les paroles : & pour ce qui concerne le médisant , voici ses mœurs : si on l'interroge sur quelqu'autre , & que l'on lui demande quel est cet homme , il fait d'abord sa généalogie : son pere , dit-il , s'appelloit Sosie (a) , que l'on a connu dans le service & parmi les troupes sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce tems & reçu dans l'une des (b) Tribus de la Ville : pour sa

(a) C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

(b) Le Peuple d'Athènes étoit partagé en diverses Tribus.

sa mere, c'étoit une noble (c) Thracienne, car les femmes de Thrace; ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse : celui-ci né de si honnêtes gens est un scélérat, qui ne mérite que le gibet ; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins (d) les jeunes gens au passage, & qui, pour ainsi dire, les enlèvent & les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation : Je suis, lui dit-il, de votre sentiment, cet homme m'est odieux, & je ne le puis souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie ! Y a-t-il un plus grand fripon & des manières plus extravagantes ? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense

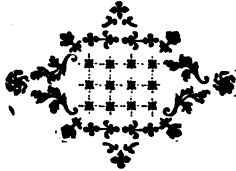
(c) Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour être servantes, & quelque chose de pis.

(d) Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics où elles se mêloient d'infâmes commerces.

CHAP.
XXVIII. dépense de chaque repas ? Trois oboles (e) & rien davantage ; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver & au mois de Décembre , il l'oblige de se laver avec de l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve & se retire , il parle de lui presque dans les mêmes termes : nul de ses plus familiers n'est épargné : les morts (f) mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

(e) Il y avoit au-dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre prix.

(f) Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts , par une Loi de Solon leur Législateur.



LES
CARACTERES
OU
LES MŒURS
DE CE SIECLE.

*Admonere volumus, non mordere: pro-
desse, non lædere: consulere moribus ho-
minum, non officere. Eras.....*



L E S

C A R A C T E R E S

O U

LES MŒURS

D E C E S I E C L E .



E rends au Public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matière de cet Ouvrage , il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la Vérité dont je suis capable , & qu'il mérite de moi , je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature ; & s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche , s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on

F 4 doit

doit se proposer en écrivant , & le succès aussi que l'on doit moins se promettre. Mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice , il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher : ils seroient peut-être pires , s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est ce qui fait que l'on prêche , & que l'on écrit. L'Orateur & l'Ecrivain ne sauroient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis , mais ils devroient rougir d'eux-mêmes , s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges : outre que l'approbation la plus sûre & la moins équivoque est le changement de mœurs & la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler , on ne doit écrire que pour l'instruction ; & s'il arrive que l'on plaise , il ne faut pas néanmoins s'en repentir , si cela sert à insinuer & à faire recevoir les vérités qui doivent instruire : quand donc il s'est glissé dans un Livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu , ni le tour , ni la vivacité des autres , bien qu'elles semblent y être admises pour la variété , pour délas-

ser

ser l'esprit , pour le rendre plus présent & plus attentif à ce qui va suivre , à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles , familières , instructives , accommodées au simple peuple , qu'il n'est pas permis de négliger , le Lecteur peut les condamner , & l'Auteur les doit proscrire : voilà la règle. Il y en a une autre , & que j'ai intérêt que l'on veuille suivre , qui est de ne pas perdre mon titre de vûe , & de penser toujours , & dans toute la lecture de cet Ouvrage , que ce sont les Caractères ou les Mœurs de ce siècle que je décris : car bien que je les tire souvent de la Cour de France , & des hommes de ma Nation , on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule Cour , ni les renfermer en un seul Pays , sans que mon Livre ne perde beaucoup de son étendue & de son utilité , ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en général , comme des raisons qui entrent dans l'ordre des Chapitres , & dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire , & dont on pénètre assez les conséquences , je

crois pouvoir protester contre tout chagrin , toute plainte , toute maligne interprétation , toute fausse application & toute censure , contre les froids plaisans & les Lecteurs mal intentionnés. Il faut savoir lire , & ensuite se taire , ou pouvoir rapporter ce qu'on a lû , & ni plus ni moins que ce qu'on a lû ; & si on le peut quelquefois , ce n'est pas assez , il faut encore le vouloir faire : sans ces conditions qu'un Auteur exact & scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail , je doute qu'il doive continuer d'écrire , s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs & au zèle de la Vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année M. DC. XC. & avant la cinquième édition , entre l'impatience de donner à mon Livre plus de rondeur & une meilleure forme , par de nouveaux Caractères , & la crainte de faire dire à quelques-uns , ne finiront-ils point ces Caractères , & ne verrons-nous jamais autre chose de cet Ecrivain ? Des gens sages me disoient d'une part , la matière est solide , utile , agréable ,
inépui-

inépuisable, vivez long-tems, & traitez-la sans interruption pendant que vous vivez : que pourriez-vous faire de mieux ? Il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume. D'autres avec beaucoup de raison me faisoient redouter les caprices de la multitude & la légereté du Public, de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content ; & ne manquoient pas de me suggerer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il falloit aux hommes pour les amuser, de nouveaux chapitres & un nouveau titre, que cette indolence avoit rempli les boutiques & peuplé le monde depuis tout ce tems, de Livres froids & ennuyeux, d'un mauvais style & de nulle ressource, sans règles & sans la moindre justesse, contraires aux mœurs & aux bien-séances, écrits avec précipitation, & lûs de même, seulement par leur nouveauté ; & que si je ne savois qu'augmenter un Livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire, étoit de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés, & je

gardai un temperament qui les rapprochoit : je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà groffi du double la premiere édition de mon Ouvrage : mais afin que le Public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau , & qu'il trouvât sous les yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire , je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une mar-

* ((*)) que * particulière : je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la premiere augmentation par une

* (*) autre * marque plus simple , qui servit à lui montrer le progrès de mes Caractères , & à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire : & comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini , j'ajoutois à toutes ces exactitudes une promesse sincere de ne plus rien hazarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole , en insérant dans les trois éditions qui ont suivi , un assez grand nombre de nouvelles remarques , il verra du moins qu'en les confondant avec les ancien-

nes par la suppression entière de ces différences , qui se voyent par apostille , j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau , qu'à laisser peut-être un Ouvrage de Mœurs plus complet , plus fini & plus régulier , à la postérité. Ce ne sont point au reste des maximes que j'aye voulu écrire : elles sont comme des Loix dans la Morale ; & j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité , ni assez de génie , pour faire le Législateur. Je sai même que j'aurois péché contre l'usage des maximes , qui veut qu'à la manière des Oracles elles soient courtes & concises. Quelques unes de ces remarques le sont , quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente , & on les explique par un tour aussi tout différent , par une sentence , par un raisonnement , par une métaphore ou quelque autre figure , par un parallèle , par une simple comparaison , par un fait tout entier , par un seul trait , par une description , par une peinture : de-là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions. Ceux enfin qui sont des maximes

134 LES CARACTERES;

mes veulent être crus : je consens au contraire que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvû que l'on remarque mieux.



CHA-

C H A P I T R E I.

Des Ouvrages de l'Esprit.

TOUT est dit , & l'on vient trop
 tard depuis plus de sept mille
 ans qu'il y a des hommes , & qui
 pensent. Sur ce qui concerne les
 Mœurs , le plus beau & le meilleur
 est enlevé : l'on ne fait que glaner
 après les Anciens & les habiles d'entre
 les Modernes.

CHAP.
I.

* Il faut chercher seulement à pen-
 ser & à parler juste , sans vouloir
 amener les autres à notre goût & à
 nos sentimens : c'est une trop grande
 entreprise.

* C'est un métier que de faire un
 Livre comme de faire une pendule. Il
 faut plus que de l'esprit pour être Au-
 teur. Un Magistrat alloit par son mé-
 rite à la première dignité , il étoit
 homme délié & pratic dans les affai-
 res , il a fait imprimer un Ouvrage
 moral qui est rare par le ridicule.

* Il n'est pas si aisé de se faire un
 nom par un Ouvrage parfait , que d'en
 faire

Des Ouvrages de l'Esprit. faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

* Un Ouvrage satyrique ou qui contient des faits , qui est donné en feuilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même , s'il est médiocre , passe pour merveilleux : l'impression est l'écueil.

* Si l'on ôte de beaucoup d'Ouvrages de *Morale* , l'Avertissement au Lecteur , l'Epître Dédicatoire , la Préface , la Table , les Approbations , il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de Livre.

* Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable , la Poësie , la Musique , la Peinture , le Discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid Discours , ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais Poëte !

* Certains Poëtes sont sujets dans le Dramatique , à de longues suites de vers pompeux , qui semblent forts , élevés , & remplis de grands sentimens. Le peuple écoute avidement , les yeux élevés & la bouche ouverte ,

croit

croit que cela lui plaît , & à mesure qu'il y comprend moins , l'admire davantage : il n'a pas le tems de respirer , il a à peine celui de se récrier & d'applaudir. J'ai cru autrefois & dans ma première jeunesse , que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les Acteurs , pour le Parterre & l'Amphithéâtre ; que leurs Auteurs s'entendoient eux mêmes ; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit , j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

* L'on n'a guères vû jusques à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'Ouvrage de plusieurs : Homere a fait l'Iliade , Virgile l'Eneide , Tite-Live ses Decades , & l'Orateur Romain ses Oraisons.

* Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent , & qui l'aime , a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas , & qui aime en deçà ou au-delà , a le goût défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût ; & l'on dispute des goûts avec fondement.

* Il y a beaucoup plus de vivacité que

Des Ouvrages de l'Esprit. que de goût parmi les hommes, ou ; pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr & d'une critique judicieuse.

* La vie des Héros a enrichi l'Histoire, & l'Histoire a embelli les actions des Héros : ainsi je ne sai qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'Histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière; ou ces grands hommes à leurs Historiens.

* Amas d'épithetes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, & la manière de les raconter.

* Tout l'esprit d'un Auteur consiste à bien définir & à bien peindre. MOÏSE (a), HOMÈRE, PLATON, VIRGILE, HORACE, ne sont au-dessus des autres Ecrivains que par leurs expressions & par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

* On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'Architecture. On a entièrement

(a) Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit.

ment abandonné l'ordre Gothique que la barbarie avoit introduit pour les Palais & pour les Temples : on a rappelé le Dorique , l'Ionique & le Corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome & de la vieille Grèce , devenu moderne , éclate dans nos Portiques & dans nos Péristyles. De même on ne fauroit en écrivant rencontrer le parfait , & s'il se peut , surpasser les Anciens , que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes dans les Sciences & dans les Arts ayent pu revenir au goût des Anciens , & reprendre enfin le simple & le naturel.

On se nourrit des Anciens & des habiles modernes , on les presse , on en tire le plus que l'on peut , on en renfle ses Ouvrages ; & quand l'on est Auteur , & que l'on croit marcher tout seul , on s'éleve contre eux , on les maltraite , semblables à ces enfans *drus* & forts d'un bon lait qu'ils ont sucé , qui battent leur nourrice.

Un Auteur moderne prouve ordinairement que les Anciens nous sont inférieurs en deux manières , par raison

Des Ouvrages de l'Esprit.

son & par exemple : il tire la raison de son goût particulier , & l'exemple de ses Ouvrages.

Il avoue que les Anciens , quelque inégaux & peu corrects qu'ils soient , ont de beaux traits , il les cite ; & ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes , mais ils sont suspects , & semblent juger en leur propre cause , tant leurs Ouvrages sont faits sur le goût de l'Antiquité : on les refuse.

* L'on devrait aimer à lire ses Ouvrages à ceux qui en savent assez pour les corriger & les estimer.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son Ouvrage , est un pédantisme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modestie les éloges & la critique que l'on fait de ses Ouvrages.

* Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées , il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe ,
que

que tout ce qui ne l'est point, est foible, & ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

CHAP,
I.

Un bon Auteur, & qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long tems sans la connoître, & qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord & sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur, sont sujets à retoucher à leurs Ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe, & qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions & les termes qu'ils ont le plus aimés.

* La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lûes.

Un esprit médiocre croit écrire divinement : un bon esprit croit écrire raisonnablement.

* L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes Ouvrages à *Zoïle*, je l'ai fait : ils l'ont saisi d'abord ; & avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais,

il

Des Ouvrages de l'Esprit.

il les a loués modestement en ma présence ; & il ne les a pas loués depuis devant personne. Je l'excuse , & je n'en demande pas davantage à un Auteur : je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exemts de la jalousie d'Auteur , ont ou des passions , ou des besoins qui les distraient & les rendent froids sur les conceptions d'autrui. Personne presque par la disposition de son esprit , de son cœur , & de sa fortune , n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un Ouvrage.

* Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choses.

* Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit , qui ne peuvent se déclarer en sa faveur , jusques à ce qu'ils ayent vû le cours qu'il aura dans le monde par l'impression , ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hazardent point leurs suffrages , & ils veulent être portés par la foule , & entraînés par la multitude. Ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet Ouvrage ;

ge ; & que le Public est de leur avis.

CHAP.
I.

* Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, & meilleur ce qui est meilleur. Un bel Ouvrage tombe entre leurs mains, c'est un premier Ouvrage : l'Auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur : il ne s'agit point de faire sa Cour ou de flatter les Grands en applaudissant à ses Ecrits. On ne vous demande pas, *Zelotes*, de vous récrier, *c'est un chef-d'œuvre de l'esprit : l'humanité ne va pas plus loin : c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever : on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce : phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'Abbaye, nuisibles à cela même qui est louable, & qu'on veut louer. Que ne disiez-vous seulement : Voilà un bon Livre ? Vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les Etrangers comme avec vos Compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, & qu'il est traduit en plusieurs*

Des Ouvrages de l'Esprit. sieurs Langues : il n'est plus tems.
 * Quelques-uns de ceux qui ont lû un Ouvrage, en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, & qu'ils alterent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur; & ces traits ainsi corrompus & défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées & leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais, & tout le monde convient qu'ils sont mauvais : mais l'endroit de l'Ouvrage que ces Critiques croient citer, & qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

* Que dites-vous du Livre d'*Hermodore*? Qu'il est mauvais, répond *Anthime*, qu'il est mauvais : qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un Livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. Mais l'avez vous lû? Non, dit *Anthime*. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* & *Melanie* l'ont condamné sans l'avoir lû, & qu'il est ami de *Fulvie* & de *Melanie*?

* *Arsene* du plus haut de son esprit contemple les hommes; & dans l'éloignement d'où il les voit il est comme effrayé de leur petitesse. Loué, exalté,

exalté, & porté jusqu'aux Cieux par de certaines gens, qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, & qu'il n'aura jamais : occupé & rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au-dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le mérite d'une vie suivie & uniforme ; & il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrant. Eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre Ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, & si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

CHAP.
L

* *Théocrine* fait des choses assez inutiles, il a des sentimens toujours singuliers, il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire : il est abstrait, dédaigneux, & il semble toujours rire en lui-même de

Des Ouvrages de l'Esprit. ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hazard fait que je lui lis mon Ouvrage, il l'écoute. Est-il lû, il me parle du sien : & du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il ? Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien.

* Il n'y a point d'Ouvrage si accompli, qui ne fondît tout entier au milieu de la Critique, si son Auteur vouloit en croire tous les Censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

* C'est une expérience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un Livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame : ceux-ci s'écrient, pourquoi supprimer cette pensée ? Elle est neuve, elle est belle, & le tour en est admirable ; & ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans votre Ouvrage, qui est rencontré, & qui peint la chose au naturel : il y a un mot, disent les autres, qui est hazardé, & qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire

faire entendre : & c'est du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi : & tous sont connoisseurs & passent pour tels. Quel autre parti pour un Auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

CHAP.
L

* Un Auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son Ouvrage, & encore moins de les supprimer. Il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable ; & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

* Si certains esprits vifs & décisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens : il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin qu'on apporte à être serré & concis, & quelque réputation

Des Ouvrages de l'Esprit. tion qu'on ait d'être tel , ils vous trouvent diffus. Il faut leur laisser tout à suppléer , & n'écrire que pour eux seuls : ils conçoivent une période par le mot qui la commence , & par une période , tout un chapitre : leur avez-vous lú un seul endroit de l'Ouvrage , c'est assez , ils font dans le fait & entendent l'Ouvrage. Un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante ; & c'est une perte pour eux , que ce style estropié qui les enleve , soit rare , & que peu d'Ecrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve , dont le cours , quoique rapide , est égal & uniforme , ou d'un embrasement , qui poussé par les vents s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes & les pins , ne leur fournissent aucune idée de l'Eloquence. Montrez leur un feu Gregeois qui les surprenne , ou un éclair qui les éblouisse , ils vous quittent du bon & du beau.

* Quelle prodigieuse distance entre un bel Ouvrage , & un Ouvrage parfait ou régulier : je ne sai s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies

génies de rencontrer le grand & le sublime , que d'éviter toute sorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance , qui a été celle de l'admiration : il s'est vû plus fort que l'autorité & la politique (b) qui ont tenté vainement de le détruire ; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions & de sentimens , les Grands & le Peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire , & à prévenir au Théâtre les Acteurs qui le récitent. Le Cid enfin est l'un des plus beaux Poèmes que l'on puisse faire ; & l'une des meilleures Critiques qui ait été faite sur aucun sujet , est celle du Cid.

CHA
I.

* Quand une lecture vous élève l'esprit , & qu'elle vous inspire des sentimens nobles & courageux , ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'Ouvrage , il est bon , & fait de main d'ouvrier.

* *Cayss* qui s'érige en Juge du beau style , & qui croit écrire comme Bou-

HOURS

(b) Cette Pièce excita la jalousie du Cardinal de Richelieu , qui obligea l'Académie Française à la critiquer.

Des Ouvrages de l'Esprit. HOURS & RABUTIN, résiste à la voix du Peuple, & dit tout seul que *Damis* n'est pas un bon Auteur. *Damis* cède à la multitude, & dit ingénument avec le Public, que *Capys* est un froid Ecrivain.

* Le devoir du Nouvelliste est de dire, il y a un tel Livre qui court, & qui est imprimé chez *Cramoisy* en tel caractère, il est bien relié & en beau papier, il se vend tant : il doit savoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le débite : sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du Nouvelliste est le raisonnement creux sur la Politique.

Le Nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, & qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

* Le Philosophe consume sa vie à observer les hommes ; & il use ses esprits à en démêler les vices & le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'Auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques
Lec-

Lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lû son Livre, & qu'il y a de l'esprit : mais il leur renvoie tous leurs éloges qu'il n'a pas cherché par son travail & par ses veilles. Il porte plus haut ses projets & agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand & un plus rare succès que les louanges, & même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

CHAP.
L

* Les sots lisent un Livre & ne l'entendent point : les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement : les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair. Les Beaux-esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, & ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

* Un Auteur cherche vainement à se faire admirer par son Ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les sémences de toutes les vérités & de tous les sentimens : rien

Des Ouvrages de l'Esprit. ne leur est nouveau, ils admirent peu, ils approuvent.

Je ne sai si l'on pourra jamais mettre dans des Lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément & plus de style que l'on en voit dans celles de BALZAC & de VOITURE. Elles sont vuides de sentimens qui n'ont régné que depuis leur tems, & qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent sous leur plume des tours & des expressions qui souvent en nous ne font l'effet que d'un long travail & d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, & semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, & de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable qui se fait naturellement, & qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours

jours correctes , j'oserois dire que les CHAP
I.
Lettres de quelques-unes d'entre-elles
seroient peut-être ce que nous avons
dans notre Langue de mieux écrit.

* Il n'a manqué à TERENCE que
d'être moins froid : quelle pureté,
quelle exactitude, quelle politesse,
quelle élégance, quels caractères ! Il
n'a manqué à MOLIERE que d'éviter
le jargon & le barbarisme, & d'écrire
purement : quel feu, quelle naïveté,
quelle source de la bonne plaisante-
rie, quelle imitation des mœurs,
quelles images, & quel fleau du ridi-
cule ! Mais quel homme on auroit pu
faire de ces deux Comiques !

* J'ai lû MALHERBE & THEOPHILE.
Ils ont tous deux connu la nature,
avec cette différence, que le premier
d'un style plein & uniforme montre
tout à la fois ce qu'elle a de plus beau
& de plus noble, de plus naïf & de
plus simple : il en fait la peinture ou
l'histoire. L'autre sans choix, sans
exactitude, d'une plume libre & iné-
gale, tantôt charge ses descriptions,
s'appesantit sur les détails : il fait une
anatomie : tantôt il feint, il exagere,

Des Ouvrages de l'Esprit. il passe le vrai dans la nature : il en fait le roman.

* RONSARD & BALZAC , ont eu chacun dans leur genre assez de bon & de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers & en prose.

* MAROT par son tour & par son style semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a guères entre ce premier & nous , que la différence de quelques mots.

* RONSARD & les Auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection , ils l'ont exposé à la manquer pour toujours , & à n'y plus revenir. Il est étonnant que les Ouvrages de MAROT si naturels & si faciles n'ayent sù faire de Ronsard ; d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme , un plus grand Poète que Ronsard & que Marot ; & au contraire que Belleau , Jodelle , & Dubartas ayent été sitôt suivis d'un RACAN & d'un MALHERBE ; & que notre Langue à peine corrompue se soit vûe réparée.

* MA-

* MAROT & RABELAIS sont inex-
 cusables d'avoir semé l'ordure dans
 leurs Ecrits : tous deux avoient assez
 de génie & de naturel pour pouvoir
 s'en passer , même à l'égard de ceux
 qui cherchent moins à admirer qu'à
 rire dans un Auteur. Rabelais sur-tout
 est incompréhensible. Son livre est
 une énigme , quoi qu'on veuille dire ,
 inexplicable : c'est une chimere , c'est
 le visage d'une belle femme avec des
 pieds & une queue de serpent , ou de
 quelque autre bête plus difforme :
 c'est un monstrueux assemblage d'une
 morale fine & ingénieuse , & d'une
 sale corruption. Où il est mauvais , il
 passe bien loin au-delà du pire , c'est le
 charme de la canaille : où il est bon ,
 il va jusques à l'exquis & à l'excel-
 lent , il peut être le mets des plus dé-
 licats.

CHAP
 I.

* Deux Ecrivains dans leurs Ou-
 vrages ont blâmé MONTAGNE , que je
 ne crois pas aussi bien qu'eux exempt
 de toute sorte de blâme : il paroît que
 tous deux ne l'ont estimé en nulle ma-
 nière. L'un ne pensoit pas assez pour
 goûter un Auteur qui pense beau-
 coup : l'autre pense trop subtilement

Des Ouvrages de l'Esprit. pour s'accorder des pensées qui sont naturelles.

* Un style grave, sérieux, scrupuleux va fort loin : on lit AMYOT & COEFFETEAU : lequel lit-on de leurs contemporains ? BALZAC pour les termes & pour l'expression est moins vieux que VOITURE : mais si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit & pour le naturel n'est pas moderne, & ne ressemble en rien à nos Ecrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter ; & que le petit nombre de ceux qui courent après lui, ne peut l'atteindre.

* Le (c) H** G** est immédiatement au dessous du rien : il y a bien d'autres Ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot Livre, qu'il y a de sottise à l'acheter : c'est ignorer le goût du Peuple, que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaïses.

* L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée.

Je ne sai pas comment l'*Opera* avec
une

(c) Le Mercure Galant.

une musique si parfaite & une dépense toute Royale, a pû réussir à m'ennuyer. CHAP
I.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en désirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le Spectacle : c'est faute de Théâtre, d'action & de choses qui intéressent.

L'*Opera* jusques à ce jour n'est pas un Poème, ce sont des vers ; ni un Spectacle depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* & de sa race : c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instrumens. C'est prendre le change, & cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, & qui ne convient qu'aux Marionnetes : elle augmente & embellit la fiction, sourient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du Théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changemens aux *Berenices* & à *Penelope*, il en faut † aux

Operas :

† Selon le *Dictionnaire de l'Académie Française*, la *Bruyere* devoit écrire *aux Opera*, sans s. Le plus sûr est de s'en tenir à la décision

Des Ouvrages de l'Esprit. Operas : & le propre de ce spectacle est de tenir les esprits , les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

* Ils ont fait le Théâtre ces empressés , les machines , les ballets , les vers , la musique , tout le spectacle , jusqu'à la Salle où s'est donné le spectacle , j'entends les toits & les quatre murs dès leurs fondemens. Qui doute que la chasse sur l'eau , l'enchantement (d) de la table , la merveille (e) du Labyrinthe ne soient encore de leur invention ? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent , & par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès. Si je me trompe , & qu'ils n'ayent contribué en rien à cette fête si superbe , si galante , si long-tems soutenue , & où un seul a suffi pour le projet & pour la dépense , j'admire deux choses , la tranquillité & le flegme de celui qui a tout remué,

tion de l'Académie , quoiqu'il ne soit pas aisé de découvrir si cette décision est réellement autorisée par l'usage.

(d) Rendez-vous de chasse dans la forêt de Chantilly.

(e) Collation très-ingénieuse donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

mué, comme l'embarras & l'action
de ceux qui n'ont rien fait.

CHAP.
I.

* Les connoisseurs ou ceux qui se croyant tels, se donnent voix délibérative & décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, & se divisent en des partis contraires dont chacun poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain Poëme ou une certaine Musique, & siffle toute autre. Ils nuisent également par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction opposée, & à leur propre cabale : ils decouragent par mille contradictions les Poëtes & les Musiciens, retardent le progrès des Sciences & des Arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens Maîtres de faire chacun dans leur genre, & selon leur génie, de très-beaux Ouvrages.

* D'où vient que l'on rit si librement au Théâtre, & que l'on a honte d'y pleurer ? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule ? Est-ce l'altération des traits qui nous retient ?

Elle

Des Ouvrages de l'Esprit.

Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur; & l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des Grands, & de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, & à marquer quelque foiblesse, surtout en un sujet faux, & dont il semble que l'on soit la dupe? Mais sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, & qui se les défendent également: qu'attend-on d'une Scène Tragique? qu'elle fasse rire? Et d'ailleurs la vérité n'y régne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le Comique? L'ame ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un & dans l'autre genre avant que de s'émouvoir? Est-elle même si aisée à contenter? Ne lui faut-il pas encore le vrai-semblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un Amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une Comédie, & que cela suppose au contraire qu'il est plaisant & très-naïvement exécuté: aussi l'ex-
trême

trême violence que chacun se fait à
 contraindre ses larmes , & le mauvais
 ris dont on veut les couvrir , prouvent
 clairement que l'effet naturel du grand
 Tragique seoit de pleurer tout fran-
 chement & de concert à la vûe l'un
 de l'autre , sans autre embarras que
 d'effuyer ses larmes : outre qu'après
 être convenu de s'y abandonner , on
 éprouveroit encore qu'il y a souvent
 moins lieu de craindre de pleurer au
 Théâtre , que de s'y morfondre.

CHAP
 I.

* Le Poëme Tragique vous serre le
 cœur dès son commencement , vous
 laisse à peine dans tout son progrès la
 liberté de respirer & le tems de vous
 remettre ; ou s'il vous donne quelque
 relâche , c'est pour vous replonger
 dans de nouveaux abîmes & dans de
 nouvelles allarmes. Il vous conduit à
 la terreur par la pitié , ou réciproque-
 ment à la pitié par le terrible , vous
 mene par les larmes , par les sanglots ,
 par l'incertitude , par l'espérance , par
 la crainte , par les surprises , & par
 l'horreur jusqu'à la catastrophe. Ce
 n'est donc pas un tissu de jolis senti-
 mens , de déclarations tendres , d'en-
 tretiens galans , de portraits agréa-
 bles ,

Des Ouvrages de l'Esprit. bles, de mots *douceux*, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la vérité d'une dernière scène où les (*f*) mutins n'entendent aucune raison, & où pour la bienséance il y a enfin du sang répandu, & quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

* Ce n'est point assez que les mœurs du Théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes & instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas, si grossier, ou même si fade & si indifférent, qu'il n'est ni permis au Poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le payfan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur, il n'entre qu'à peine dans le vrai Comique: comment pourroit-il faire le fonds ou l'action principale de la Comédie? Ces caractères, dit-on, sont naturels: ainsi par cette règle on occupera bientôt tout l'Amphithéâtre d'un laquais qui fesse, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme yvre qui dort ou qui vomit: y a-t-il rien de plus naturel?

(*f*) Sédition: denouement vulgaire des Tragédies.

rel ? C'est le propre de l'effeminé de se lever tard , de passer une partie du jour à sa toilette , de se voir au miroir , de se parfumer , de se mettre des mouches , de recevoir des billets , & d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scène , plus long-tems vous le ferez durer , un acte , deux actes , plus il sera naturel & conforme à son original , mais plus aussi il sera froid & insipide.

* Il semble que le Roman & la Comédie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles : l'on y voit de si grands exemples de constance , de vertu , de tendresse & de désintéressement , de si beaux & de si parfaits caractères , que quand une jeune personne jette de-là la vue sur tout ce qui l'entoure , ne trouvant que des sujets indignes & fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer , je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

* CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle , il a pour lors un caractère original & inimitable : mais il est inégal. Ses premières Comédies sont seches , languissantes , & ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin , comme
ses

Des Ouvrages de l'Esprit. ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pû tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action & la fait languir, des négligences dans les vers & dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lû ailleurs, de la conduite de son Théâtre qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des Anciens, & enfin de ses dénouemens, car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs, & à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'évenemens dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable sur-tout par l'extrême variété & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de Poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, & qu'ils tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le

le même par-tout , soit pour le dessein & la conduite de ses Pièces , qui sont justes , régulières , prises dans le bon sens & dans la nature , soit pour la versification qui est correcte , riche dans ses rimes , élégante , nombreuse , harmonieuse : exact imitateur des Anciens dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité de l'action , à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué , ainsi qu'à Corneille ni le touchant ni le pathétique, Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid , dans Polieucte & dans les Horaces ? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate , en Porus & en Burrhus ? Ces passions encore favorites des Anciens , que les Tragiques aimoient à exciter sur les Théâtres , & qu'on nomme la *terreur* & la *pitié* , ont été connus de ces deux Poètes : Oreste dans l'Andromaque de Racine , & Phedre du même Auteur , comme l'Œdipe & les Horaces de Corneille , en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entr'eux quelque comparaison , & les marquer l'un & l'autre par ce qu'ils ont de plus propre , &

Des Ouvrages de l'Esprit. par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs Ouvrages , peut-être qu'on pourroit parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères & à ses idées , Racine se conforme aux nôtres : celui-là peint les hommes comme ils devroient être , celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire , & de ce que l'on doit même imiter : il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres , ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève , étonne , maîtrise , instruit : l'autre plaît , remue , touche , pénètre. Ce qu'il y a de plus beau , de plus noble & de plus impérieux dans la raison est manié par le premier , & par l'autre , ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-la des maximes , des règles , & des préceptes , & dans celui-ci du goût & des sentimens. L'on est plus occupé aux Pièces de Corneille : l'on est plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral : Racine plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE , & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

* Le peuple appelle Eloquence la CHAP.
I. facilité que quelques uns ont de parler seuls & long-tems , jointe à l'emportement du geste , à l'éclat de la voix , & à la force des poulmons. Les Pedans ne l'admettent aussi que dans le Discours oratoire , & ne la distinguent pas de l'entassement des figures , de l'usage des grands mots , & de la rondeur des périodes.

Il semble que la Logique est l'art de convaincre de quelque vérité ; & l'Eloquence un don de l'ame , lequel nous rend maîtres du cœur & de l'esprit des autres , qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'Eloquence peut se trouver dans les entretiens & dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche , & elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'Eloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure ? Naît il des figures , ou du moins de quelques figures ? Tout genre d'écrire reçoit-il le sublime , ou s'il n'y

Des Ouvrages de l'Esprit. n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? Peut-il briller autre chose dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les Lettres familières comme dans les Conversations, qu'une grande délicatesse ? Ou plutôt le naturel & le délicat ne sont-ils pas le sublime des Ouvrages dont ils font la perfection ? Qu'est-ce que le sublime ? Où entre le sublime ?

Les synonymes sont plusieurs diction, ou plusieurs phrases différentes qui signifient une même chose. L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangère une image sensible & naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au-delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble : il la peint toute entière, dans sa cause & dans son effet, il est l'expression, ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, & usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, &

& s'en servent. Les esprits justes, & qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison & la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des règles & de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en soient capables.

CHAP.
I.

* Tout Ecrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses Lecteurs, examiner son propre Ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, & que l'Auteur auroit soumis à sa critique; & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

* L'on n'écrit que pour être entendu, mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, & user de termes qui soient propres, il est vrai : mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles,

Des Ouvrages de l'Esprit. vives, solides, & qui renferment un très-beau sens. C'est faire de la pureté & de la clarté du discours un mauvais usage, que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux Lecteurs de comprendre aisément & sans peine des choses frivoles & pueriles, quelquefois fades & communes, & d'être moins incertains de la pensée d'un Auteur, qu'ennuyés de son Ouvrage?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains Ecrits, si l'on affecte une finesse de tour, & quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses Lecteurs.

* L'on a cette incommodité à esfuyer dans la lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y sont déguifés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des hommes gra-

ves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces Ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain tems, ni le profond oubli où ils tombent, lorsque le feu & la division venant à s'éteindre, ils deviennent des Almanachs de l'autre année.

CHAP.
I.

* La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire, & de quelques autres, c'est de n'écrire point.

* L'on écrit régulièrement depuis vingt années : l'on est esclave de la construction : l'on a enrichi la Langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, & réduit le style à la phrase purement françoise : l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE & BALZAC avoient les premiers rencontré ; & que tant d'Auteurs depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre & toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

* Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'Art

Des Ouvrages de l'Esprit.

& la Science qu'ils professent : ils luy rendent avec avantage par le génie & par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle & de ses principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir , s'écartent des règles , si elles ne les conduisent pas au grand & au sublime : ils marchent seuls & sans compagnie , mais ils vont fort haut & pénètrent fort loin , toujours sûrs & confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes , doux , modérés , non-seulement ne les atteignent pas , ne les admirent pas , mais ils ne les comprennent point , & voudroient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère , vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité & de leurs lumières ; ils ne vont pas plus loin , parce qu'ils ne voient rien au-delà. Ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe , & exceller dans le médiocre.

* Il y a des esprits , si je l'ose dire , inférieurs & subalternes , qui ne semblent faits , que pour être le recueil , le registre ou le magasin de toutes les produç-

productions des autres génies. Ils sont plagiaires , traducteurs , compilateurs : ils ne pensent point , ils disent ce que les Auteurs ont pensé ; & comme le choix des pensées est invention , ils l'ont mauvais , peu juste , & qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses , que d'excellentes choses : ils n'ont rien d'original & qui soit à eux : ils ne savent que ce qu'ils ont appris ; & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer , une Science vaine , aride , dénuée d'agrément & d'utilité , qui ne tombe point dans la conversation , qui est hors du commerce , semblable à une monnoie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture , & ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les Grands & le Vulgaire confondent avec les Savans , & que les Sages renvoient au pédantisme.

* La Critique souvent n'est pas une Science : c'est un métier où il faut plus de fanté que d'esprit , plus de travail que de capacité , plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que

CHAP.
II

Des Ouvrages de l'Esprit. de lecture, & qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt & les Lecteurs & l'Ecrivain.

* Je conseille à un Auteur né copiste, & qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'Ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas les originaux; du moins il en approche, & il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes & les figures, & qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modèles & tous propres à faire tomber dans le froid, dans le bas, & dans le ridicule ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet, je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

* Un homme né Chrétien & François se trouve contraint dans la satire : les grands sujets lui sont défendus, il les entame quelquefois, & se détourne

tourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie & de son style.

CHAP.
I.

* Il faut éviter le style vain & pué-
rile , de peur de ressembler à *Dorillas*
& (1) *Handbourg*. L'on peut au con-
traire en une sorte d'écrits hazarder
de certaines expressions , user de ter-
mes transposés & qui peignent vive-
ment ; & plaindre ceux qui ne sentent
pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou
à les entendre.

* Celui qui n'a égard en écrivant
qu'au goût de son siècle , songe plus à
sa personne qu'à ses écrits. Il faut tou-
jours tendre à la perfection ; & alors
cette justice qui nous est quelquefois
refusée par nos contemporains , la
postérité fait nous la rendre.

* Il ne faut point mettre un ridicule
où il n'y en a point : c'est se gêner le
goût , c'est corrompre son jugement
& celui des autres. Mais le ridicule
qui

(1) Le P. Maimbourg , dit Madame de
Sevigné , *Lett.* 116. a ramassé le délicat des
mauvaises ruelles. Ce Jugement s'accorde fort
bien avec celui que la Bruyere fait ici du style
de *Handbourg*.

Des Ouvrages de l'Esprit. qui est quelque part , il faut l'y voir ; l'en tirer avec grace , & d'une manière qui plaise & qui instruisse.

* HORACE OU DESPREAUX l'a dit avant nous , je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie , & que d'autres encore penseront après moi ?



CHAPITRE II.

Du Mérite personnel.

QUI peut avec les plus rares talents & le plus excellent mérite n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

CHAP.
II.

* De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin ils imposent.

* Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de différents emplois, chacun selon son génie & sa profession, font bien ; je me hazarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feroient très-bien ; & je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hazard seul a placés ; & de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

H 5. Com-

*Du Mé-
rite per-
sonnel.*

Combien d'hommes admirables, & qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais!

* Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs & sans cabale, qui n'est engagé dans aucun Corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un fat qui est en crédit!

* Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres: de-là vient qu'avec un grand mérite & une plus grande modestie l'on peut être long tems ignoré.

* Le génie & les grands talens manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions: tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

* Il est moins rare de trouver de l'es-

l'esprit, que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, & le mettent à quelque usage. CHAP. II.

* Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers plus de mauvais que d'excellens : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, & qui prend la scie pour raboter ?

* Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

* Que faire d'*Egesippe* qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les Finances, ou dans les Troupes ? Cela est indifférent, & il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide, car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être

Du Mérite personnel. inutiles ou dans l'indigence , afin que la République soit engagée à les placer , ou à les secourir ; & ils profitent rarement de cette leçon très-importante , que les hommes devoient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études & par leur travail , que la République elle-même eût besoin de leur industrie & de leurs lumières , qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice ; & qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune , ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point , c'est l'affaire des autres.

* Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres , mais de soi seul , ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable & d'une ressource infinie dans la pratique , utile aux foibles , aux vertueux , à ceux qui ont de l'esprit , qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos : pernicieuse pour les Grands , qui diminueroit leur Cour , ou plutôt le nombre de leurs esclaves , qui seroit

tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, & les réduiroit presque à leurs entremets & à leurs équipages, qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre & à ne pas donner, qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vûe & à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner, qui banniroit des Cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie, qui feroit d'une Cour orageuse, pleine de mouvemens & d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs : qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes, & de la sérénité sur leurs visages, qui étendrait leur liberté, qui réveilleroit en eux avec les talens naturels l'habitude du travail & de l'exercice, qui les exciteroit à l'émulation, au desir de la gloire, à l'amour de la vertu, qui au lieu de Courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la République, en feroit ou de sages écono-

*Du Mé-
rite per-
sonnel.* économes , ou d'excellens peres de
famille , ou des Juges integres , ou de
grands Capitaines , ou des Orateurs ,
ou des Philosophes ; & qui ne leur
attireroit à tous nul autre inconvé-
nient , que celui peut-être de laisser à
leurs héritiers moins de trésors que de
bons exemples.

* Il faut en France beaucoup de
fermeté , & une grande étendue d'es-
prit pour se passer des charges & des
emplois , & consentir ainsi à demeu-
rer chez soi , & à ne rien faire. Per-
sonne presque n'a assez de mérite pour
jouer ce rôle avec dignité , ni assez de
fonds pour remplir le vuide du tems ;
sans ce que le vulgaire appelle des
affaires. Il ne manque cependant à
l'oïfiveté du Sage qu'un meilleur nom ;
& que méditer , parler , lire & être
tranquille s'appellât travailler.

* Un homme de mérite , & qui est
en place , n'est jamais incommode par
sa vanité : il s'étourdit moins du poste
qu'il occupe , qu'il n'est humilié par
un plus grand qu'il ne remplit pas , &
dont il se croit digne : plus capable
d'inquiétude que de fierté , ou de mé-
pris pour les autres , il ne pense qu'à
soi-même. * Il

* Il coûte à un homme de mérite de faire assidument sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire. Il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, & leur montre son visage. Il est plus proche de se persuader qu'il les importune; & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir; & il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les Grands dont il est vû pensent autrement de sa personne, qu'il fait lui-même.

CHAP.
II.

* Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire; & se désintéresse sur les éloges, l'estime, & la reconnoissance qui lui manquent quelquefois.

* Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales,

Du Mé- gales, je dirois qu'un homme de cœur
rise per- pense à remplir ses devoirs, à peu près
sonnel. comme le couvreur pense à couvrir :
 ni l'un ni l'autre ne cherchent à expo-
 ser leur vie, ni ne sont détournés par
 le péril ; la mort pour eux est un in-
 convenient dans le métier, & jamais
 un obstacle. Le premier aussi n'est gué-
 res plus vain d'avoir paru à la tran-
 chée, emporté un ouvrage, ou forcé
 un retranchement, que celui-ci d'a-
 voir monté sur de hauts combles, ou
 sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont
 tous deux appliqués qu'à bien faire,
 pendant que le fanfaron travaille à ce
 qu'on dise de lui qu'il a bien fait.

* La modestie est au mérite ce que
 les ombres sont aux figures dans un
 tableau : elle lui donne de la force &
 du relief.

Un extérieur simple est l'habit des
 hommes vulgaires, il est taillé pour
 eux & sur leur mesure : mais c'est une
 parure pour ceux qui ont rempli leur
 vie de grandes actions : je les com-
 pare à une beauté négligée, mais plus
 piquante.

* Certains hommes contents d'eux-
 mêmes, de quelque action ou de quel-
 que

que ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, & ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples & les naturels, semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

CHAP.
II.

* Votre fils est bégue, ne le faites pas monter sur la Tribune. Votre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les Vestales. *Xantus* votre affranchi est foible & timide, ne différez pas, retirez-le des Legions & de la Milice. Je veux l'avancer, dites-vous : comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres & de possessions, servez-vous du tems, nous vivons dans un siècle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. Il m'en coûteroit trop, ajoutez-vous : parlez vous sérieusement, *Crassus* ? Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir *Xantus* que vous aimez, & pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre ?

* Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux,

Du Mérite personnel. eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune; & quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment & avec confiance jusques dans leur plus grande prospérité.

* S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la Vertu?

* S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

* Il apparoît de tems en tems sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, & dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces Etoiles extraordinaires dont on ignore les causes, & dont on fait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni ayeuls, ni descendans, ils composent seuls toute leur race.

* Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire; & s'il y a du péril, avec péril: il inspire le courage, ou il y supplée.

* Quand on excelle dans son Art,
&

& qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en fort en quelque manière; & l'on s'égalé à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V** est un Peintre. C** un Musicien, & l'Auteur de Pyrame est un Poëte: mais MIGNARD est MIGNARD, LULLY est LULLY, & CORNEILLE est CORNEILLE.

CHAP.
II.

* Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens: cela est moins facile à celui qui est engagé: il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

* Après le Mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités & les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction & plus d'éclat; & qui ne fait être un Erasme, doit penser à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée entassent sur leurs personnes des Pairies, des Colliers d'Ordre, des Primaties, la Pourpre, & ils auroient besoin d'une Tiare: mais quel besoin

Du Mérite personnel. soin a *Benigne* (a) d'être Cardinal)
 * L'or éclate, dites-vous sur les habits de *Philemon* : il éclate de même chez les Marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la pièce ? Mais la broderie & les ornemens y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'Ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre : la garde de son épée est un Onyx (b) ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, & qui est parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles, que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage ; & il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit & ces bijoux de *Philemon*, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, *Philemon*, si avec
 ce

(a) *Benigne Bossuet*, Evêque de Meaux.

(b) *Agathe*.

ce carosse brillant , ce grand nombre de coquins qui te suivent , & ces six bêtes qui te traînent , tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger , pour pénétrer jusques à toi , qui n'es qu'un fat.

CHAP.
II.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui avec un grand cortége , un habit riche & un magnifique équipage , s'en croit plus de naissance & plus d'esprit : il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui lui parlent.

* Un homme à la Cour , & souvent à la Ville , qui a un long manteau de soye ou de drap de Hollande , une ceinture large & placée haut sur l'estomac , le soulier de maroquin , la calotte de même , d'un beau grain , un collet bien fait & bien empesé , les cheveux arrangés & le teint vermeil , qui avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques , explique ce que c'est que la lumière de gloire , & fait précisément comment l'on voit Dieu , cela s'appelle un Docteur. Une personne humble qui est ensevelie dans le cabinet , qui a médité , cherché ,

con-

Du Mérite personnel. consulté, confronté, lû ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

* Chez nous le soldat est brave ; & l'homme de robe est savant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave ; & le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe.

* Il semble que le Héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre ; & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la Cour : l'un & l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien.

* Dans la guerre la distinction entre le Héros & le grand Homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un & l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrepide ; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité & par une longue expérience. Peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un Héros, & que CESAR étoit un grand Homme.

* *Æmis*

* *Emile* (c) étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation & d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talens qui étoient naturels, & qu'à se livrer à son génie. il a fait, il a agi avant que de savoir, ou plutôt il a fû ce qu'il n'avoit jamais appris: dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires. Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, & celles qui n'étoient pas, sa vertu & son étoile les ont fait naître: admirable même & par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pû faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles, comme une ame du premier ordre, pleine de ressources & de lumières, qui voyoit encore où personne ne voyoit plus, comme celui

CHAP.
II.

(c) Le Grand Condé.

Du Mé- celui qui à la tête des Légions étoit
rite per- pour elles un présage de la victoire,
sonnel. & qui valoit seul plusieurs Légions,
 qui étoit grand dans la prospérité,
 plus grand quand la fortune lui a été
 contraire : la levée d'un siège , une
 retraite l'ont plus annobli que ses
 triomphes , l'on ne met qu'après , les
 batailles gagnées & les villes prises ;
 qui étoit rempli de gloire & de mo-
 destie : on lui a entendu dire , *je fuyois* ,
 avec la même grace qu'il disoit , *nous*
les battîmes : un homme dévoué à l'E-
 tat , à sa famille , au chef de sa famil-
 le : sincère pour Dieu & pour les hom-
 mes , autant admirateur du Mérite
 que s'il lui eût été moins propre &
 moins familier : un homme vrai , sim-
 ple , magnanime , à qui il n'a man-
 qué que les moindres vertus.

* Les enfans des Dieux (*d*) , pour
 ainsi dire , se tirent des règles de la
 nature , & en sont comme l'except-
 ion. Ils n'attendent presque rien du
 tems & des années. Le Mérite chez
 eux devance l'âge. Ils naissent ins-
 truits ; & ils sont plutôt des hommes

par-

(*d*) Fils. Petits-fils. Issus de Rois,

parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance. CHAP.
II.

* Les vûes courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voyent l'agréable, ils en excluent le solide : où ils croient découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé.

* Il n'y a guères d'homme si accompli & si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

* Un homme d'esprit & d'un caractère simple & droit peut tomber dans quelque piège, il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, & le choisir pour être sa dupe : cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui viendroient à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser per-
Tomme I. I sonne,

*Du Mé-
rise per-
sonnel.*

sonne, si je suis équitable, mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

* Il n'y a rien de si délié, de si simple & de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décelent. Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se leve, ni ne se rait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

* Je connois *Mopse* d'une visite qu'il m'a rendue sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de les mener chez d'autres dont il n'est pas connu : il écrit à des femmes qu'il connoît de vûe : il s'insinue dans un cercle de personnes respectables, & qui ne savent quel il est; & là sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, & souvent, & ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même : on l'ôte d'une place destinée à un Ministre, il s'assied à celle du Duc & Pair : il est là précisément celui dont la multitude rit, & qui seul est grave & ne rit point.

point. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe à la chaire du Prédicateur, il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur : il n'a pas non plus que le sot de quoi rougir.

CHAP.
II.

* *Celse* est d'un rang médiocre, mais des Grands le souffrent : il n'est pas savant, il a relation avec des Savans : il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup : il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, & des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour des allées & venues, pour écouter des propositions & les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission, & en être défavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevûe, pour réussir dans une affaire & en manquer mille; pour se donner toute la gloire de la réussite, & pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il fait les bruits communs, les historiettes de la ville : il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste : il fait même

Du Mérite personnel. le secret des familles : il entre dans des plus hauts mystères , il vous dit pourquoi celui-ci est exilé , & pourquoi on rappelle cet autre : il connoît le fond & les causes de la brouillerie des deux freres , & de la rupture des deux Ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur méintelligence ? N'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue ? N'étoit il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? N'entra-t-il pas dans une espece de négociation ? Le voulut-on croire ? Fut-il écouté ? A qui parlez-vous de ces choses ? Qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de Cour ? Et si cela n'étoit ainsi , s'il ne l'avoit du moins ou rêvé ou imaginé , songeroit-il à vous le faire croire ? Auroit-il l'air important & mystérieux d'un homme revenu d'une Ambassade ?

* *Menippe* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas , il ne sent pas , il répète des sentimens & des discours , se sert même si naturellement de l'esprit des autres , qu'il y est le premier trompé , & qu'il croit souvent dire son goût

goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter: C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, & montre la corde: lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime & de l'héroïque; & incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sauroient avoir: aussi a-t-il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, & qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, & il ne s'en cache pas: ceux qui passent le voient, & il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jetter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non; & pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est

Du Mérite personnel. occupé que de sa personne, qu'il fait que tout lui sied bien, & que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, & que les hommes se relayent pour le contempler.

* Celui qui logé chez soi dans un Palais avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin, & ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre, ni temperant; & d'un troisième qui importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achette son repos, & nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes; & le désintéressement y met la perfection.

* La fausse grandeur est farouche & inaccessible: comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, fami-

familière , populaire. Elle se laisse toucher & manier , elle ne perd rien à être vûe de près : plus on la connoît , plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs ; & revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois , se néglige , se relâche de ses avantages , toujours en pouvoir de les reprendre , & de les faire valoir : elle rit , joue & badine , mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenue. Son caractère est noble & facile , inspire le respect & la confiance ; & fait que les Princes nous paroissent grands & très-grands , sans nous faire sentir que nous sommes petits.

* Le Sage guérit de l'ambition par l'ambition même : il tend à de si grandes choses , qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors , des postes , la fortune & la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur , & pour mériter ses soins & ses desirs : il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devoit

200 LES CARACTÈRES,

Du Mé- naître de la vertu toute pure & toute
rite per- simple : mais les hommes ne l'accor-
sonnel. dent guères ; & il s'en passe.

* Celui-là est bon qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait , il est très-bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien , il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître ; & s'il en meurt (1) , sa vertu ne sauroit aller plus loin , elle est héroïque , elle est parfaite.

(1) Ce Caractère ne convient sans doute qu'à très-peu de personnes. Je ne saurois dire sur qui la Bruyere avoit les yeux en le composant : mais il me semble qu'on pourroit l'appliquer avec assez de fondement à tout homme vertueux semblable à *Socrate* , que les Athéniens firent mourir , quoiqu'il eût employé la meilleure partie de sa vie à leur faire du bien. Il y a une autre personne à qui ce Caractère convient infiniment mieux , mais que je n'oserois nommer avec *Socrate* , de peur que quelqu'un n'en prit occasion mal à propos de mettre en parallèle deux personnes qui n'ont en effet rien de commun entr'eux.



CHA.

C H A P I T R E III.

Des Femmes.

LEs hommes & les femmes con-
viennent rarement sur le mérite
d'une femme ; leurs intérêts sont trop
différens. Les femmes ne se plaisent
point les unes aux autres par les mê-
mes agrémens qu'elles plaisent aux
hommes : mille manières qui allu-
ment dans ceux-ci les grandes pas-
sions, forment entr'elles l'aversion &
l'antipathie.

CHAP.
III.

* Il y a dans quelques femmes une
grandeur artificielle, attachée au mou-
vement des yeux, à un air de tête,
aux façons de marcher, & qui ne va
pas plus loin, un esprit éblouissant qui
impose, & que l'on n'estime que par-
ce qu'il n'est pas approfondi. Il y a
dans quelques autres une grandeur
simple, naturelle, indépendante du
geste & de la démarche, qui a sa
source dans le cœur, & qui est comme
une suite de leur haute naissance, un
mérite paisible, mais solide, accom-

Des Femmes. pagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent, & qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

* J'ai vû souhaiter d'être fille, & une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt-deux; & après cet âge de devenir un homme.

* Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature; & combien il leur seroit utile de s'y abandonner. Elles affoiblissent ces dons du Ciel si rares & si fragiles, par des manières affectées, & par une mauvaise imitation. Leur son de voix & leur démarche sont empruntées: elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel: ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

* Chez les femmes se parer & se farder, n'est pas, je l'avoue, parler contre la pensée: c'est plus aussi que le travestissement & la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher & à se faire ignorer: c'est chercher à imposer aux yeux, &

VOU-

vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité : c'est une espece de menterie.

CHAP.
III.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement , à peu près comme on mesure le poisson entre queue & tête.

* Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux & se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute dans la maniere de s'embellir , dans le choix des ajustemens & de la parure , suivre leur goût & leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles désirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent , j'ai recueilli les voix , & je leur prononce de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie , que le blanc & le rouge les rend affreuses & dégoûtantes , que le rouge seul les vieillit & les déguise , qu'ils haïssent autant à les voir avec de la ceruse sur le visage , qu'avec de fausses dents en la bouche , & des boules de cire dans les machoires , qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent , pour se rendre laides ; &

que bien loin d'en répondre devant

Des Femmes. Dieu , il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier & infallible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice , qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint , qu'elles eussent le visage aussi allumé & aussi plombé qu'elles se le font par le rouge & par la peinture dont elles se fardent , elles seroient inconsolables.

* Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire , & sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le tems & les années comme quelque chose seulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes : elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse , défigure enfin sa personne , éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fièvre : elle meurt parée & en rubans de couleur.

* *Lise* entend dire d'une autre coquette , qu'elle se moque de se piquer de jeunesse & de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une
fem-

femme de quarante ans. Life les a accomplis , mais les années pour elle ont moins de douze mois , & ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi : & pendant qu'elle se regarde au miroir , qu'elle met du rouge sur son visage & qu'elle place des mouches , elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune ; & que *Clarice* en effet avec ses mouches & son rouge est ridicule.

* Les femmes se préparent pour leurs amans , si elles les attendent : mais si elles en font surprises , elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent , elles ne se voyent plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférens , elles sentent le désordre où elles sont , s'ajustent en leur présence , on disparoissent un moment , & reviennent parées.

* Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; & l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

* L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

* L'on

*Des
Femmes.*

* L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

* Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

* Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites. Il n'échappe presque rien aux hommes : leurs caresses sont volontaires : ils parlent, ils agissent, ils sont empressés ; & persuadent moins.

* Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans remède.

* Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

* Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

* Une

* Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.

CHAP
III.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

* Un ancien galant tient à si peu de chose, qu'il cède à un nouveau mari ; & celui-ci dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient, lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari : c'est beaucoup ; & il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

* Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet & la femme galante vont assez de pair.

* Il y a peu de galantries secrètes : bien des femmes ne sont pas mieux

*Des
Femmes.*

mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

* Une femme galante veut qu'on l'aime : il suffit à une coquette d'être trouvée aimable & de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois. Ce qui domine dans l'une c'est la passion & le plaisir; & dans l'autre, c'est la vanité & la légèreté. La galanterie est un foible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire (1) de tous.

* Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

* Une femme inconstante est celle qui n'aime plus : une légère, celle qui
déjà

(1) Tel que celui de *Messaline*.

déjà en aime un autre : une volage , celle qui ne fait si elle aime & ce qu'elle aime : une indifférente , celle qui n'aime rien.

CHAP.
III.

* La perfidie , si je l'ose dire , est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change , & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des promesses , qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidèle , si elle est connue pour telle de la personne intéressée , n'est qu'infidèle : s'il la croit fidèle , elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes , qu'elle guérit de la jalousie.

* Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soutenir , également difficile à rompre & à dissimuler : il ne manque à l'un que le contrat , & à l'autre que le cœur.

* A juger de cette femme par sa beauté , sa jeunesse , sa fierté , & ses dédains , il n'y a personne qui doute que ce ne soit un Héros qui doit un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

* II

*Des
Femmes.*

* Il y a des femmes déjà flétries ; qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sai qui est plus à plaindre , ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un Cavalier , ou d'un Cavalier qui a besoin d'une vieille.

* Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle , où il défait le Magistrat , même en cravate & en habit gris , ainsi que le Bourgeois en baudrier , les écarte , & devient maître de la place : il est écouté , il est aimé : on ne tient guères plus d'un moment contre une écharpe d'or & une plume blanche , contre un homme qui *parle au Roi & voit les Ministres*. Il fait des jaloux & des jalouses , on l'admire , il fait envie : à quatre lieues de là , il fait pitié.

* Un homme de la Ville est pour une femme de Province ce qu'est pour une femme de la Ville un homme de la Cour.

* A un homme vain , indiscret , qui est grand parleur & mauvais plaisant , qui parle de soi avec confiance , & des autres avec mépris , impétueux ,

tueux , altier , entreprenant , sans mœurs ni probité , de nul jugement & d'une imagination très-libre , il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes , que de beaux traits & la taille belle.

CHAP.
III.

* Est-ce en vûe du secret ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet , cette autre un Moine , & *Dorinne* son Médecin ?

* *Roscius* (a) entre sur la scène de bonne grace , oui , *Lelie* , & j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées , qu'il joue bien , & de longs rôles ; & pour déclamer parfaitement il ne lui manque , comme on le dit , que de parler avec la bouche : mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait ; & ce qu'il fait , est-ce la chose la plus noble & la plus honnête que l'on puisse faire ? *Roscius* d'ailleurs ne peut être à vous , il est à une autre ; & quand cela ne seroit pas ainsi , il est retenu : *Claudie* attend pour l'avoir qu'il se soit dégouté de *Messaline*. Prenez *Bathylle* (b) , *Lelie* , ou trouvez-

(a) Baron Comédien.

(b) Précourt Danseur de l'Opéra.

Des Femmes. rez-vous , je ne dis pas dans l'ordre des Chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs , un jeune homme qui s'éleve si haut en dansant , & qui fasse mieux la capriole ? Voudriez-vous le sauteur *Cobus* qui jettant ses pieds en avant tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre , ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? Pour Bathylle , dites-vous ; la presse y est trop grande ; & il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée. Mais vous avez *Dracon* le joueur de flûte : nul autre de son métier n'enfle plus déceimment ses joues en soufflant dans le hautbois ou le flageolet , car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler ; plaisant d'ailleurs , il fait rire jusqu'aux enfans & aux femmelettes : qui mange & qui boit mieux que *Dracon* en un seul repas ? Il enivre toute une compagnie , & il se rend le dernier. Vous soupirez , *Lelie* ; est-ce que *Dracon* auroit fait un choix , ou que malheureusement on vous auroit prévenu ? Se feroit-il enfin engagé à *Cesonie* qui l'a tant couru , qui lui a sacrifié une grande foule d'amans , je dirai même toute
la

la fleur des Romains ? à Cefonie qui est d'une famille patricienne , qui est si jeune , si belle & si sérieuse ? Je vous plains , Lelie , si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes Romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics & exposés par leur condition à la vue des autres. Que ferez-vous , lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore *Bronte* (c) le questionnaire : le peuple ne parle que de sa force & de son adresse : c'est un jeune homme qui a les épaules larges & la taille ramassée , un negre d'ailleurs , un homme noir.

* Pour les femmes du monde , un Jardinier est un Jardinier , & un Masson est un Masson : pour quelques autres plus retirées , un Masson est un homme , un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

* Quelques femmes donnent aux Convents & à leurs amans : galantes & bienfaitrices : elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des Tribunes & des Oratoires où elles lisent des billets

(c) Le Bourreau;

Des Femmes. lets tendres , & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

* Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige ? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari , plus douce pour ses domestiques , plus appliquée à sa famille & à ses affaires , plus ardente & plus sincère pour ses amis , qui soit moins esclave de son humeur , moins attachée à ses intérêts , qui aime moins les commodités de la vie , je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déjà riches , mais qui opulente elle-même & accablée du superflu leur fournisse le nécessaire ; & leur rende au moins la justice qu'elle leur doit , qui soit plus exemte d'amour de soi-même & d'éloignement pour les autres , qui soit plus libre de tous attachemens humains ? Non , dites-vous , ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste & je vous demande qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? Je vous entends , c'est une femme qui a un Directeur.

* Si le Confesseur & le Directeur ne conviennent point sur une règle de conduite , qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

* Le

* Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un Directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

CHAP.
III.

* Si une femme pouvoit dire à son Confesseur avec ses autres foiblesses celles qu'elle a pour son Directeur, & le tems qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui seroit-il donné pour pénitence d'y renoncer.

* Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessés des femmes : Fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

* C'est trop contre un mari d'être coquette & dévote : une femme devroit opter.

* J'ai différé à le dire, & j'en ai souffert, mais enfin il m'échappe ; & j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui n'ayant pas assez d'un Confesseur pour leur conduite, n'ont d'aucun discernement dans le choix de leurs Directeurs. Je ne sors pas d'admiration & d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point : j'ouvre de fort
grands

*Des
Femmes.*

grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille : je m'informe, on me dit des faits, je les recueille ; & je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la Religion & des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille de l'Apôtolat, & faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples & petits esprits qu'ils sont, du ministère des ames, celui de tous le plus délicat & le plus sublime : & si au contraire ils se croient nés pour un emploi si relevé, si difficile, accordé à si peu de personnes, & qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels, & suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques

ques à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des Grands , à manger souvent à de bonnes tables , à se promener en carosse dans une grande Ville , & à faire de délicieuses retraites à la campagne , à voir plusieurs personnes de nom & de distinction , s'intéresser à sa vie & à sa santé , & à ménager pour les autres & pour soi-même tous les intérêts humains : je vois bien encore une fois que cela seul a fait imaginer le spécieux & irrépréhensible prétexte du soin des ames , & semé dans le monde cette pepinière intarissable de Directeurs.

* La dévotion vient à quelques-uns , & sur-tout aux femmes , comme une passion , ou comme le foible d'un certain âge , ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu , de spectacle , de concert , de mascarade , ou d'un joli sermon. Elles alloient le Lundi perdre leur argent chez *Ismene* , le Mardi leur tems chez *Climene* , & le Mercredi leur réputation chez *Celimene* : elles savoient dès la veille toute la joie qu'elles devoient avoir le jour d'après & le len-

*Des
Femmes.*

demain : elles jouissoient tout à la fois du plaisir présent & de celui qui ne leur pouvoit manquer : elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour. C'étoit alors leur unique inquiétude & tout le sujet de leurs distractions : & si elles se trouvoient quelquefois à l'*Opera*, elles y regrettoient la Comédie. Autres tems, autres mœurs : elles outrent l'austérité & la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, & chose incroyable ! elles parlent peu : elles pensent encore, & assez bien d'elles-mêmes ; comme assez mal des autres. Il y a chez elles une émulation de vertu & de réforme, qui tient quelque chose de la jalousie. Elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique, ou par dégoût. Elles se perdoient gayement par la galanterie, par la bonne chère & par l'oïveté ; & elles se perdent tristement par la présomption & par l'envie.

* Si j'épouse, *Hermas*, une femme
avare,

avare , elle ne me ruinera point : si une joueuse , elle pourra s'enrichir : si une savante , elle saura m'instruire : si une prude , elle ne sera point emportée : si une emportée , elle exercera ma patience : si une coquette , elle voudra me plaire : si une galante , elle le fera peut-être jusqu'à m'aimer : si une dévote (*d*) , répondez Hermas , que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu , & qui se trompe elle-même ?

* Une femme est aisée à gouverner pourvû que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs : il cultive leur esprit & leur mémoire , fixe & détermine leur Religion , il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent & ne désapprouvent , ne louent & ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux & son visage. Il est le dépositaire de leurs joies & de leurs chagrins , de leurs desirs , de leurs jalousies , de leurs haines & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galans : il les brouille & les réconcilie avec leurs maris ; & il profite des in-

ter-

(*d*) Fausse dévote.

Des Femmes. terregnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès, & voit leurs Juges : il leur donne son Médecin, son Marchand, ses Ouvriers : il s'ingere de les loger, de les meubler, & il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carosses dans les rues d'une Ville & aux promenades, ainsi que dans leur banc à un Sermon, & dans leur loge à la Comédie. Il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages : il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité : un peu d'esprit & beaucoup de tems à perdre lui suffit pour la conserver. Les enfans, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend : il a commencé par se faire estimer : il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire meurt sans qu'on le pleure ; & dix femmes dont il étoit le tyran, héritent par sa mort, de la liberté.

* Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie ; & tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation,

tation , & qui ne s'est jamais démentie , a été de faire dire de foi , *on l'auroit prise pour une Vestale.*

CHAP.
III.

* C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette & bien établie , qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point ; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications , on ait recours à une toute autre raison de ce commerce , qu'à celle de la convenance des mœurs.

* Un Comique outre sur la scène ses personnages : un Poète charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'après nature , force & exagère une passion , un contraste , des attitudes ; & celui qui copie , s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions , grossit ses figures , donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité , une fausse gloire qui est légereté , une fausse grandeur qui est peti-

K ; tesse ,

Des Femmes. tesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paye de maintien & de paroles, une femme sage paye de conduite : eelle-là suit son humeur & sa complexion, celle-ci sa raison & son cœur : l'une est sérieuse & austere, l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La premiere cache des foibles sous de plausibles dehors, la seconde couvre un riche fonds sous un air libre & naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose. La sagesse au contraire pallie les défauts du corps, annoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus périlleuse.

* Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne font pas savantes ? Par quelles Loix, par quels Edits, par quels Rescripts leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lû, & d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se font-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien
savoir,

savoir , ou par la foiblesse de leur complexion , ou par la paresse de leur esprit , ou par le soin de leur beauté , ou par une certaine légereté qui les empêche de suivre une longue étude , ou par le talent & le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main , ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique , ou par un éloignement naturel des choses pénibles & sérieuses , ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit , ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes , ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits , ayent sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme , elle est ciselée artistement , d'une polissure admirable , & d'un travail fort recherché : c'est une piece de cabinet , que l'on montre aux Curieux , qui n'est pas d'usage , qui ne sert ni à la Guerre , ni à la Chasse , non plus qu'un cheval de manege quoique le mieux instruit du monde.

CHAP.
III.

*Des
Femmes.*

Si la Science & la Sageſſe ſe trouvent unies en un même ſujet , je ne m'inſorme plus du ſexe , j'admire ; & ſi vous me dites qu'une femme ſage ne ſonge guères à être ſavante , ou qu'une femme ſavante n'eſt guères ſage , vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire , que les femmes ne ſont détournées des Sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts , plus elles ſeroient ſages ; & qu'ainſi une femme ſage n'en ſeroit que plus propre à devenir ſavante , ou qu'une femme ſavante n'étant telle que parce qu'elle auroit pu vaincre beaucoup de défauts , n'en eſt que plus ſage.

* La neutralité entre des femmes qui nous ſont également amies , quoiqu'elles ayent rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part , eſt un point difficile : il faut choiſir ſouvent entr'elles , ou les perdre toutes deux.

* Il y a telle femme qui aime mieux ſon argent que ſes amis , & ſes amans que ſon argent.

* Il eſt étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque
choſe

chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition & le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

CHAP.
III.

* Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures, ou pires que les hommes.

* La plûpart des femmes n'ont guères de principes, elles se conduisent par le cœur, & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

* Les femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes : mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

* Il y a du péril à contrefaire. *Lise* déjà vieille veut rendre une jeune femme ridicule, & elle-même devient difforme : elle me fait peur. Elle use pour l'imiter de grimaces & de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

* On veut à la Ville que bien des idiots & des idiotas ayent de l'esprit. On veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beau-

Des Femmes. coup ; & entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

* Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

* Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

* Il y a un tems où les filles les plus riches doivent prendre parti. Elles n'en laissent guères échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir. Il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

* Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune !

* Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

* La

* La plupart des femmes jugent du mérite & de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles; & n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

* Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, & le ton dont elle lui parle: il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école!

* Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

* Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point: il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

* Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

* L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas: & l'on demande, s'il ne lui seroit

Des Femmes. pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

* Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvû qu'il n'en ait pas d'ailleurs un véritable.

* Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, & demeure long-tems inconsolable.

* Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

* La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

* Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée, il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive & tendre est morne & silencieuse; & que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, & celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.

* *Glycere* n'aime pas les femmes; elle hait leur commerce & leurs visites, se fait celer pour elles; & souvent

vent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est severe, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié: elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, & semble chercher à s'en défaire. Elle est solitaire & farouche dans sa maison: sa porte est mieux gardée, & sa chambre plus inaccessible que celles de *Montboron* & d'*Hemery*. Une seule *Corinne* y est attendue, y est reçue, & à toutes les heures: on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses, & on ne lui apprend rien, elle a la confiance de tous les deux. L'on voit *Glycere* en partie quarrée au Bal, au Théâtre, dans les Jardins publics, sur le chemin de *Venouze* où l'on mange les premiers fruits, quelquefois seule en litiere sur la route du grand Fauxbourg où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie* qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes fem-

*Des
Femmes.*

femmes de secondes nôces , qui en dit le tems & les circonstances. Elle paroît ordinairement avec une coëffure plate & négligée , en simple deshabilité , sans corps & avec des mules : elle est belle en cet équipage , & il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari : elle le flatte , elle le caresse , elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms , elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux , & elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toilette , & quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en secret : c'est *Parmenon* , qui est favori , qu'elle soutient contre l'antipathie du maître , & la jalousie des domestiques. Qui à la vérité fait mieux connoître des intentions , & rapporte mieux une réponse que *Parmenon* ? Qui parle moins de ce qu'il faut taire ? qui fait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit ? Qui conduit plus adroitement par le petit escalier ? Qui fait mieux sortir par où l'on est entré ?

* Je ne comprends pas comment

un mari qui s'abandonne à son humeur & à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, & se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid & taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

CHAP.
III.

* Un mari n'a guères un rival qui ne soit de sa main & comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le loue devant elle de ses belles dents & de sa belle tête : il agrée ses soins, il reçoit ses visites ; & après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à souper ; & il dit aux conviés, goûtez bien cela, il est de *Leandre* ; & il ne me coûte qu'un *grand-merci*.

* Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne vit-il plus ?
on

Des Femmes. on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide & d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire, ni conventions, mais à cela près, & qu'il n'accouche pas, il est la femme & elle le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le Rotisseur & le Cuisinier; & c'est toujours chez Madame qu'on a soupé. Ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la Romaine ou à la Grecque, chacun a le sien; & ce n'est qu'après le tems & après qu'on est initié au jargon d'une Ville, qu'on fait enfin que Monsieur B.... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L....

* Telle autre femme à qui le désordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse & ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

* Il y a peu de femmes si parfaites, qu'el-

qu'elles empêchent un mari de se repentir , du moins une fois le jour , d'avoir une femme , ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

CHAP.
III.

* Les douleurs muettes & stupides sont hors d'usage : on pleure , on récite , on répète , on est si touchée de la mort de son mari , qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

* Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

* Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille qu'on appelloit *Emire* , & qui étoit moins connue dans toute la *Ville* par sa beauté , que par la sévérité de ses mœurs , & sur-tout par l'indifférence qu'elle conservoit pour tous les hommes , qu'elle voyoit , disoit-elle , sans aucun péril , & sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amis ou pour ses freres. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les tems ; & celles qu'elle avoit vûes elle-même , elle ne les pouvoit com-
pren-

*Des
Femmes.*

prendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune & charmante personne à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue si douce, qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, & n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime & de la confiance dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'*Euphrosine*, c'étoit le nom de cette fidèle amie, & tout Smyrne ne parloit que d'elle & d'*Euphrosine* : leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, & dont toutes les femmes de la Ville étoient éprises : il est vrai qu'elle les aimoit toujours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un Prêtre de *Jupiter* qui avoit accès dans la maison de son pere, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, & ne s'attira que du mépris. Un vieillard, qui se confiant en sa naissance & en ses grands biens avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant; & c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un Prêtre, & d'un vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que

que le Ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, & qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, & dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds, le second plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crete*, & le troisième mourut de langueur & d'insomnie. Celui qui les devoit vanger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge & sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il désira de continuer de la voir, & elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, & qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt; & comme il se tut beaucoup en la présence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, & désira qu'il en eût eu davantage. Il la vit seul, parla
assez,

*Des
Femmes.*

assez, & avec esprit : & comme il la regarda peu, & qu'il parla encore moins d'elle & de sa beauté, elle fut surprise & comme indignée qu'un homme si bien fait & si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle étoit belle; & Emire si indifférente, devenue jalouse, comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit; & que non-seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce tems moins libre avec son amie : elle désira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie; & une seconde entrevûe lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, & changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus, & ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. *Ctesiphon* & Euphrosine se voient tous les jours, & s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par
toute.

toute la Ville ; & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend , & s'en désespere. Elle ressent tout son amour : elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon , mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme , & trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse : il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil , & ne veut plus manger : elle s'affoiblit , son esprit s'égare , elle prend son frere pour Ctesiphon ; & elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe , rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands , & n'en rougit plus : elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes , mais trop tard , c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient , & où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vûe si fiere & si insensible , trouve que les Dieux l'ont trop punie.

CHAPITRE IV.

Du Cœur.

CHAP.
IV. **I**L y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

* L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes , exemte même de grossiereté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part.

* L'amour naît brusquement sans autre réflexion , par temperament ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe , nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu , avec le tems , par la pratique , par un long commerce. Combien d'esprit , de bonté de cœur , d'attachement , de services & de complaisance dans les amis , pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un

mo-

moment un beau visage ou une belle main. CHAP.
IV.

* Le tems qui fortifie les amitiés affoiblit l'amour.

* Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, & quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance & de complaisance.

* Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

* L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

* Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; & celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

* L'amour commence par l'amour ; & l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

* Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

* L'on n'aime bien qu'une seule fois ; c'est la première. Les amours
qui

*Du
Cœur.*

qui suivent sont moins involontaires.

* L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

* L'amour qui croît peu à peu & par degrés, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

* Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

* Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés?

* Les hommes souvent veulent aimer, & ne sauroient y réussir : ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer ; & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

* Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bien-tôt chacun de leur part à s'aimer moins, & ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages ; & les hommes disent qu'elles sont légères.

* Quel-

* Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

CHAP.
IV.

* C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup de faire par tout son procédé d'une personne ingrate, une très-ingrate.

* Il est triste d'aimer sans une grande fortune, & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

* S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, & qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

* Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

* Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

* Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

*Du
Cœur.*

* Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

* L'on confie son secret dans l'amitié , mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance , tout lui est ouvert.

* L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime , que ceux dont on souffre soi-même.

* Il n'y a qu'un premier dépit en amour , comme la première faute dans l'amitié , dont on puisse faire un bon usage.

* Il semble que s'il y a un soupçon injuste , bizarre , & sans fondement , qu'on ait une fois appelé jalousie , cette autre jalousie qui est un sentiment juste , naturel , fondé en raison & sur l'expérience mériterait un autre nom.

* Le temperament a beaucoup de part à la jalousie , & elle ne suppose pas toujours une grande passion , c'est
cepen

pendant un paradoxe qu'un violent
amour sans délicatesse.

CHAP.
IV,

Il arrive souvent que l'on souffre
tout seul de la délicatesse : l'on souffre
de la jalousie , & l'on fait souffrir les
autres.

Celles qui ne nous ménagent sur
rien , & ne nous épargnent nulles oc-
casions de jalousie , ne mériteroient de
nous aucune jalousie , si l'on se régloit
plus par leurs sentimens & leur con-
duite que par son cœur.

* Les froideurs & les relâchemens
dans l'amitié ont leurs causes : en
amour , il n'y a guères d'autre raison
de ne s'aimer plus , que de s'être trop
aimés.

* L'on n'est pas plus maître de tou-
jours aimer , qu'on ne l'a été de ne pas
aimer.

* Les amours meurent par le dé-
goût , & l'oubli les enterre.

* Le commencement & le déclin
de l'amour se font sentir par l'embar-
ras où l'on est de se trouver seuls.

Cesser d'aimer , preuve sensible que
l'homme est borné , & que le cœur a
ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est

*Du
Cœur.*

souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer , & toujours aimer.

* Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guères par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction. L'on pleure amerement , & l'on est sensiblement touché , mais l'on est ensuite si foible ou si léger que l'on se console.

* Si une laide se fait aimer , ce ne peut être qu'éperduement : car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant , ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

* L'on est encore long-tems à se voir par habitude , & à se dire de bouche que l'on s'aime , après que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

* Vouloir oublier quelqu'un , c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules , qu'il s'aigrit par les réflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut , s'il se peut ,

peut , ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

CHAP.
IV.

* L'on veut faire tout le bonheur , ou si cela ne se peut ainsi , tout le malheur de ce qu'on aime.

* Regretter ce que l'on aime est un bien , en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

* Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime , il faut quelquefois se contraindre pour eux , & avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre , qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir , que son ami en sent à lui donner.

* Donner , c'est agir : ce n'est pas souffrir de ses bienfaits , ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

* Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit , quelque chose qu'il arrive , il n'y a plus d'occasions ou l'on doit songer à ses bienfaits.

On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer , ou , si l'on veut , que l'amitié est plus à charge que la haine. Il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis , mais

Du Cœur. ne coûte-t-il rien de s'en venger : ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? Ne seroit-il pas dur & pénible de ne leur en point faire ?

* Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

* Je ne sai (1) si un bienfait qui
tom-

(1) La difficulté que la Bruyere se fait ici à lui-même, n'intéresse proprement que le généreux bienfaiteur : car à l'égard de ceux qui en faisant du bien, comptent sur la reconnaissance de ceux qu'ils veulent obliger, il faut dire, à parler exactement, non que le bien qu'ils font dans cet esprit-là peut perdre le nom de bienfait, mais qu'il ne peut jamais le perdre parce qu'il ne l'a jamais porté à juste titre. Originellement indigne de ce beau nom, ce n'est qu'une espece de prêt sur gage, ou, si vous voulez, de trafic maritime à la grosse aventure. Pour le généreux bienfaiteur, il ne fauroit être découragé de faire du bien, par la crainte d'obliger des ingrats. Car n'étant déterminé à faire du bien que par sa propre générosité, il est si éloigné de compter sur la reconnaissance de celui qu'il veut obliger, qu'il ne pense ni à la reconnaissance ni à l'ingratitude que pourra produire son bienfait. Et comment concevoir, après cela, qu'un bienfait

tombe sur un ingrat , & ainsi sur un indigne , ne change pas de nom , & s'il méritoit plus de reconnoissance.

CHAP.
IV.

* La libéralité consiste moins à donner beaucoup , qu'à donner à propos.

* S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes , qui nous met en la place des mal-

fait qui tire tout son prix de la générosité du bienfaiteur , puisse changer de nom & de nature pour avoir été payé d'ingratitude ? La Bruyere nous l'insinue ici : mais sans nous découvrir sur quel fondement il a pu se le persuader à lui-même. L'ingratitude semblable à ces fouilles qu'on met sous les pierres précieuses pour en augmenter le lustre , peut bien servir à rehausser l'éclat d'un bienfait , mais on ne voit pas qu'elle puisse en diminuer le prix. Donnez à l'ingrat les noms les plus odieux qu'il mérite , son bienfaiteur ne perd rien à tout cela. Un acte de générosité ne peut être ni deshonoreré , ni défiguré par la plus noire ingratitude : parce que la générosité tire d'elle-même toute sa récompense , & n'attend rien d'autres. Pour tout dire en un mot , *la vraie générosité est de sa nature absolument désintéressée* : & si ce principe sur lequel est fondé tout ce que je viens de dire , n'a pas été inconnu à la Bruyere , je suis obligé de conclure , ou que j'ai mal pris sa pensée , ou qu'en cette occasion il s'est étrangement oublié lui-même.

*Du
Cœur.*

malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères ?

(2) Il vaut mieux s'exposer à l'ingra-

(2) Voici maintenant une maxime qui tend à nous inspirer la bienfaisance. Mais ne nous y porteroit elle pas plus directement, si la Bruyere l'avoit exprimée à peu près de cette maniere : *par humanité, par générosité il faut courir au secours des misérables, sans penser à l'ingratitude dont ils pourront payer le bien qu'on leur fait ?* L'idée du danger auquel on s'expose en leur faisant du bien, ne paroît bonne qu'à décourager, ou tout au moins à refroidir la bienfaisance. Quoi qu'il en soit, comment accorderons-nous cette seconde maxime; telle qu'il a plu à la Bruyere de l'exprimer, avec la réflexion que je viens de critiquer, où l'ingratitude nous est représentée comme un monstre redoutable qui peut anéantir tout le bien que nous saurions faire, jusqu'à le dépouiller du nom de Bienfait, & de tout droit à la reconnaissance qu'il pourroit mériter ? Car s'il est vrai qu'un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, peut fort bien changer de nom, & ne pas mériter plus de reconnaissance, pourquoi vaut-il mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables ? Par la premiere de ces réflexions, la Bruyere déconseille assez ouvertement la bienfaisance, de peur d'obliger des ingrats, & sur quel fondement peut-il nous dire après cela, qu'absolument & sans s'embarrasser des conséquences, il

gratitude que de manquer aux misérables.

CHAP.
IV.

* L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi, & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

* Un homme dur au travail & à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

* Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujettion : de même la joie que l'on reçoit de l'élevation de son ami est un peu balancée

il faut faire du bien, au hazard d'être payé d'ingratitude ? Il semble que ces deux maximes ne sauroient subsister ensemble ; & que la Bruyere devoit proscrire celle-là s'il vouloit adopter celle-ci. Il ne s'est jetté dans tout cet embarras que faute d'avoir considéré que la vraie générosité n'a rien à démêler avec l'ingratitude & la reconnoissance, parce qu'elle est de sa nature absolument désintéressée, ce qu'un sage Payen a nettement établi par cette maxime générale, *rectè facti fecisse merces est* : c'est être récompensé d'une bonne action, que de l'avoir faite, d'où il est aisé de conclure, que *le fruit d'un bienfait, c'est le bienfait même.*

Du Cœur. cée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous, ou s'égalér à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien : l'on veut aussi le bien de ses amis ; & s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services : rien ne coûte qu'à tenir parole.

* C'est assez pour soi d'un fidèle ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

* Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

* Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

* On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui mieux connus pourroient

roient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs & d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.

CHAP.
IV.

* Il est doux de voir ses amis par goût & par estime : il est pénible de les cultiver par intérêt, c'est *solliciter*.

* Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espere du bien.

* On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, & tout au contraire, de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup & d'y travailler peu : de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

* Celui qui fait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas ; & celui au contraire qui désire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

*Du
Cœur.*

* Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

* Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le tems, ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

* Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

* La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

* Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un!

* On ne pourroit se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme; l'on jouiroit alors du fruit de sa haine, & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous

en réjouir : il meurt trop tôt ou trop tard.

CHAP.
IV.

* Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute , & qui se plaint de lui avec raison , sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages , & qu'il met l'autre dans son tort.

* Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien , de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

* Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures , & de le conserver après un certain nombre d'années.

* C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi & que l'on songe à s'en venger , & c'est par paresse que l'on s'apaise & qu'on ne se venge point.

* Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup & sans autre préparation dans une affaire importante & qui seroit capitale à lui ou aux siens : il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre

Du
Cœur. dre sur son esprit , & il secoueroit le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choses ; & de-là le progrès jusqu'aux plus grandes est inmanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un long-tems & absolument , il faut avoir la main légère , & ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point , qui au-delà sont intraitables & ne se gouvernent plus : on perd tout à-coup la route de leur cœur & de leur esprit : ni hauteur , ni souplesse , ni force , ni industrie ne les peuvent dompter , avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison & avec fondement ; & quelques autres par temperament & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écou- tent ni la raison ni les bons conseils , & qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'au-

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presque indifférentes, & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de conséquence.

CHAP.
IV.

Drance veut passer pour gouverner son Maître, qui n'en croit rien non plus que le Public : parler sans cesse à un Grand que l'on sert, en des lieux & en des tems où il convient le moins, lui parler à l'oreille ou en des termes mystérieux, rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui & ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule, & toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable,
&

Du Cœur. & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toujours : je serois sûr de bien faire sans avoir le soin de délibérer, je jouïrois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

* Toutes les passions sont menteuses, elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres, elles se cachent à elles mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qui ne s'en aide.

* On ouvre un Livre de dévotion; & il touche : on en ouvre un autre qui est galant, & il fait son impression. Oserai je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles ?

* Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vûe que de la cacher.

* Le cas n'arrive guères où l'on puisse dire, j'étois ambitieux : ou on ne l'est point, ou on l'est toujours :
mais

mais le tems vient où l'on avoue que
l'on a aimé.

CHAP.
IV.

* Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent.

* Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

* L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

* Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

* Il n'y a guères au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

* Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

* Il me semble que l'on dépend des lieux

*Du
Cœur.*

lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût & les sentimens.

* Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

* Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

* Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.



CHAPITRE V.

De la Société & de la Conversation.

UN caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

CHAP.
V.

* C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuie : il fait disparaître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

* L'on marche sur les mauvais plaisans ; & il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare : à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir long-tems le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire, se fasse estimer.

* Il y a beaucoup d'esprits obscènes, encore plus de médifans ou de satyriques, peu de délicats. Pour badiner avec grace, & rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse, & même trop de fécondité : c'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien.

* Si

De la Société. * Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de van & de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter; & l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues reflexions sur le Gouvernement présent, ou sur l'intérêt des Princes, le débit des beaux sentimens, & qui reviennent toujours les mêmes: il faut laisser *Aronce* parler proverbe, *Melinde* parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines & de ses insomnies.

* L'on voit des gens qui dans les conversations, ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu

eu intention de leur faire dire. Ils ne CHAP.
V,
suivent en parlant ni la raison , ni l'usage , mais leur bizarre génie , que l'envie de toujours plaisanter , & peut-être de briller , tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre , & qui devient enfin leur idiôme naturel : ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contens d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit ; & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués ; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; & ce qui est pire , on en souffre.

* Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas. Vous plairoit il de recommencer ? J'y suis encore moins : je devine enfin : vous voulez , *Acis* , me dire qu'il fait froid : que ne disiez-vous , il fait froid ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige , dites , il pleut , il neige : vous me trouvez bon visage , & vous désirez de m'en féliciter , dites , je vous trouve bon visage. Mais , répondez vous , cela est bien uni & bien clair , & d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant ?

~~Savoir.~~ ^{De là} tant ? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, & de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous & à vos semblables les dîteurs de *Phabus*, vous ne vous en défiez point, & je vais vous jeter dans l'ecornement, une chose vous manque, c'est l'esprit : ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimathias, de vos phrases embrouillées, & de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit & vous dis à l'oreille, ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, & tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit, peut être alors croira-t-on que vous en avez.

* Qui peut se promettre d'éviter dans la Société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent,

&c

& qu'il faut que les autres écoutent ?
 On les entend de l'anti-chambre , on
 entre impunément & sans crainte de
 les interrompre : ils continuent leur
 récit sans la moindre attention pour
 ceux qui entrent ou qui sortent , com-
 me pour le rang ou le mérite des per-
 sonnes qui composent le cercle. Ils
 font taire celui qui commence à con-
 ter une nouvelle , pour la dire de leur
 façon , qui est la meilleure , ils la tien-
 nent de * *Zamet* , de *Ruccelay* * , ou
 de * *Conchini* , qu'ils ne connoissent
 point , à qui ils n'ont jamais parlé , &
 qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils
 leur parloient. Ils s'approchent quel-
 quefois de l'oreille du plus qualifié de
 l'assemblée pour le gratifier d'une cir-
 constance que personne ne fait , &
 dont ils ne veulent pas que les autres
 soient instruits : ils suppriment quel-
 ques noms pour déguiser l'histoire
 qu'ils racontent , & pour détourner
 les applications : vous les priez , vous
 les pressez inutilement , il y a des cho-
 ses qu'ils ne diront pas , il y a des gens
 qu'ils ne sauroient nommer , leur pa-
 role

CHAP.
 V,

*** Sans dire Monsieur.

De la Societé. role y est engagée , c'est le dernier secret , c'est un mystere , outre que vous leur demandez l'impossible : car sur ce que vous voulez apprendre d'eux , ils ignorent le fait & les personnes .

Arrias a tout lû , a tout vû , il veut le persuader ainsi , c'est un homme universel , & il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nord , il prend la parole , & l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en étoit originaire : il discourt des mœurs de cette Cour , des femmes du pays , de ses loix & de ses coutumes : il récite des historiettes qui y sont arrivées , il les trouve plaisantes , & il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hazarde de le contredire & lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. *Arrias* ne se trouble point , prend feu au contraire contre l'interrompteur : Je n'avance , lui dit-il , je ne raconte rien que je ne sache d'original , je l'ai appris de *Sethon* Ambassadeur de France dans cette Cour , venu

venu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ai fort interrogé, & qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorsque l'un des conviés lui dit, c'est Sethon à qui vous parlez lui-même, & qui arrive fraîchement de son Ambassade.

CHAP.
V.

* Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottés réponses; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystere que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse & de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

* Etre infatué de soi, & s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guères qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu: malheur pour lors à qui

De la Société. est exposé à l'entretien d'un tel personnage : combien de jolies phrases lui faudra-t-il essuyer ! Combien de ces mots aventuriers qui paroissent subitement , durent un tems , & que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle , c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent , que pour avoir le mérite de la dire , & de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa maniere , leur met en la bouche ses petites façons de parler , & les fait toujours parler long-tems : il tombe ensuite en des parentheses qui peuvent passer pour épisodes , mais qui font oublier le gros de l'histoire , & à lui qui vous parle , & à vous qui le supportez : que seroit-ce de vous & de lui , si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle , & faire oublier la narration ?

* J'entens *Theodette* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche , le voilà entré : il rit , il crie , il éclate : on bouche ses oreilles , c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit , que par le ton dont il parle : il ne s'apaise

païse & il ne revient de ce grand fracas , que pour bredouiller des vanités & des sottises. Il a si peu d'égard au tems , aux personnes , aux bienséances , que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de lui donner ; il n'est pas encore assis , qu'il a à son insû dé-sobligé toute l'assemblée. A-t on servi , il se met le premier à table & dans la premiere place , les femmes sont à sa droite & à sa gauche : il mange , il boit , il conte , il plaïsante , il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes , ni du Maître , ni des conviés , il abuse de la folle dé-ference qu'on a pour lui : est ce lui , est-ce *Eutideme* qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table ; & il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entiere qu'à la lui disputer : le vin & les viandes n'aiou-vent rien à son caractère. Si l'on joue , il gagne au jeu : il veut railler celui qui perd , & il l'offense. Les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin & je dispa-rois , incapable de souffrir plus long-tems *Theodecte* , & ceux qui le souf-frent.

De la Société. *Troile est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi, & de craindre un vol domestique : il les aide dans leurs plaisirs; & il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions : bien-tôt il les régle & les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions : il dit de cet esclave, il faut le punir, & on le fouette, & de cet autre, il faut l'affranchir, & on l'affranchit : l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié : le Maître est heureux, si Troile lui laisse sa femme & ses enfans. Si celui-ci est à table, & qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le Maître & les conviés qui en mangeoient sans réflexion, le trouvent friand, & ne s'en peuvent rassasier : s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le
jet-

jetent à terre : tous ont les yeux sur lui , observent son maintien & son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange , qu'il dort & qu'il fait digestion , qu'il querelle son valet , qu'il reçoit ses ouvriers , & qu'il remet ses créanciers. Il regente , il domine dans une salle , il y reçoit la cour & les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au Maître que par Troile. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée , il ride son front & il détourne sa vûe : si on l'aborde , il ne se leve pas : si l'on s'affied auprès de lui , il s'éloigne : si on lui parle , il ne répond point : si l'on continue de parler , il passe dans une autre chambre : si on le suit , il gagne l'escalier : il franchiroit tous les étages , ou il se lanceroit (1) par une fenêtre , plutôt que

(1) Un François qui fait sa Langue , & a l'esprit cultivé , n'a pas besoin d'être averti qu'il ne doit pas prendre ceci à la lettre , non plus que mille autres pareilles expressions

De la que de se laisser joindre par quelqu'un
Société. qui

qu'on rencontre dans cet Ouvrage, & dans tous les meilleurs Ecrits anciens & modernes, en vers & en prose.

» Mais si cela n'est ignoré de personne ;
 » m'a dit un ami, pourquoi nous étalez-vous
 » ici ce lieu commun à propos de rien ? Car à
 » l'égard de cette expression, *il se lancerait*
 » *par une fenêtre*, que la Bruyere a trouvé
 » bon d'employer, pour nous peindre vive-
 » ment l'humeur sombre & imperieuse de
 » Troile, qui ne voit qu'elle contient sous une
 » figure apparemment absurde un sens très-
 » naturel qui se présente d'abord à quiconque
 » entend médiocrement le François, sans en
 » excepter le simple peuple ? De plus, toutes
 » les langues ne sont-elles pas pleines de pa-
 » reilles expressions qui autorisées par l'usage
 » entrent souvent dans le style le plus simple,
 » & deviennent en quelques manieres pro-
 » verbiales ?

Tout cela est évident, & fort connu, j'en conviens. Cependant je n'ai pu me dispenser d'en faire une remarque, parce qu'un Docteur en Théologie, né hors de France, de parens François, s'est cru en droit de censurer publiquement la Bruyere pour s'être servi de cette expression figurée. Il l'a prise littéralement ; & croyant la rendre fidèlement en Anglois, (je n'oserois soupçonner le contraire ;) il fait dire à la Bruyere, non que Troile *se lancerait*, mais qu'*il se lancera par une fenêtre*, & tout d'un tems il conclud de-là, que Troile

re

qui a ou un visage ou un son de voix qu'il désaprouve : l'un & l'autre sont agréables en Troile , & il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient avec le tems , au-dessous de ses soins , comme il est au-dessus de vouloir se soutenir où continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations & de sa taciturnité pour contredire , & que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentimens , qu'il soit complaisant , qu'il

CHAP.
V.

ne méritoit pas de figurer dans un Livre , mais d'être mis *aux petites-Maisons*. Il est surprenant qu'un Théologien ait pu broncher en si beau chemin , après avoir lû & relû dans l'Evangile que tel qui n'apperçoit pas une poutre qu'il a dans son œil , voit un fêtu dans l'œil de son frere ; & qu'un autre fort soigneux de ne pas avaler un moucheron , avale un chameau. Voilà des expressions bien plus hardies que celle dont se sert ici la Bruyere : elles sont pourtant entendues de tout le monde ; & personne ne s'est encore avisé de les trouver absurdes , comme elles le paroïtroient nécessairement à qui les prendroit au pied de la lettre.

De la Société. qu'il vous loue , vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation , ou qu'il souffre votre complaisance.

* Il faut laisser parler cet inconnu que le hazard a placé auprès de vous dans une voiture publique , à une fête ou à un spectacle , & il ne vous coûtera bientôt pour le connoître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom , sa demeure , son pays , l'état de son bien , son emploi , celui de son pere , la famille dont est sa mere , sa parenté , ses alliances , les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble , qu'il a un château , de beaux meubles , des valets , & un carosse.

* Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent , & avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme paîtris de phrases & de petits tours d'expression , concertés dans leur geste & dans tout leur maintien , ils sont *puristes* (a) ; & ne hazardent pas le moins

(a) Gens qui affectent une grande pureté de langage.

moindre mot, quand il devoit faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source & avec liberté : ils parlent proprement & ennuyeusement.

CHAP.
V.

* L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi & de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits & même réjouis, qu'à être goûtés & applaudis ; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

* Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits : elle ne produit souvent que des idées vaines & pueriles, qui ne servent point à perfectionner le goût, & à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être un effet de notre jugement.

* C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

M 5 * Dire

*De la
Société.*

* Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

* Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs & de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oui & non, mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, & lui attire toute sorte de confiance.

* Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne fait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme fait dire de soi.

* *Cléon* parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre : mais il ajoute qu'il est fait ainsi, & qu'il dit ce qu'il pense.

CHAP.
V.

* Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos : c'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain, de dire merveilles de sa fanté devant des infirmes, d'entretenir de ses richesses, de ses revenus & de ses ameublemens, un homme qui n'a ni rentes ni domicile, en un mot de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation est trop forte pour eux ; & la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

* Pour vous, dit *Eutiphron*, vous êtes riche ou vous devez l'être ; dix mille livres de rente, & en fonds de terre, cela est beau, cela est doux ; & l'on est heureux à moins, pendant que lui qui parle ainsi, a cinquante mille livres de revenu, & croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite : il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre

De la Société. dépense; & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, & de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si défobligeantes, le monde est plein d'Euthrons.

* Quelqu'un suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, & par l'habitude qu'il a à la flatterie & à l'exageration, congratule *Théodeme* sur un Discours qu'il n'a point entendu, & dont personne n'a pu encore lui rendre compte, il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste, & surtout de la fidélité de sa mémoire; & il est vrai que *Théodeme* est demeuré court.

* L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisans*, qui bien qu'oisifs, & sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles, & ne songent qu'à se dégager de vous: on leur parle encore qu'ils sont partis & ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer, ils
sont

sont peut-être moins incommodes.

* Parler & offenser pour de certaines gens est précisément la même chose : ils sont piquans & amers : leur style est mêlé de fiel & d'absynthe , la raillerie , l'injure , l'insulte , leur découlent des levres , comme leur salive. Il leur seroit utile d'être nés muets ou stupides. Ce qu'ils ont de vivacité & d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de repliquer avec aigreur , ils attaquent souvent avec insolence : ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue , sur les présens , sur les absens , ils heurtent de front & de côté comme des Beliers : demande-t-on à des Beliers qu'ils n'ayent pas des cornes ? de même n'espere-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs , si farouches , si indociles ? Ce que l'on peut faire de mieux d'aussi loin qu'on les découvre , est de les fuir de toute sa force & sans regarder derrière soi.

* Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se commettre , de qui l'on ne doit se plaindre que le
moins

De la Société, moins qu'il est possible, & contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

* Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle dont l'un a raison & l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un temperament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant & indispensable de fuir à l'Orient, quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.

* Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, & sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAGNE diroit (b) : *Je veux avoir mes coudées franches, & estre courtois & affable à mon point, sans remords ne conséquence, Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, & aller au rebours de mon naturel, qui m'emmene vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il n'est*

(b) Imité de Montagne.

m'est égal, & qu'il ne m'est point ennemi, j'anticipe son bon accueil, je le questionne sur sa disposition & santé, je lui fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne estre, comme disent aucuns, sur le qui vive; celui-là me déplaît, qui par la connoissance que j'ay de ses coustumes & façons d'agir me tire de cette liberté & franchise: comment me ressouvenir tout à propos & d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave & importante, & qui l'avertisse que je crois le valoir bien & au-delà: pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualités & conditions, & des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison: c'est trop de travail pour moy, & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention: & quand bien elle m'auroit succédé une premiere fois, je ne laisserois pas de fléchir & de me démentir à une seconde tâche: je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à estre fier.

CHAP.
V.

* Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite on peut être insupportable. Les manieres que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes déci-

De la Société. décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces & polies , prévient leurs mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier , incivil , méprisant , désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

* La politesse n'inspire pas toujours la bonté , l'équité , la complaisance , la gratitude : elle en donne du moins les apparences ; & fait paroître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse , l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage & les coutumes reçues , elle est attachée aux tems , aux lieux , aux personnes , & n'est point la même dans les deux sexes , ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul ne la fait pas deviner , il fait qu'on la suit par imitation , & que l'on s'y perfectionne. Il y a des temperamens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; & il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens , ou à une vertu solide. Il est vrai que les manieres polies donnent cours au mérite , & le rendent agréable ; & qu'il faut
avoir

avoir de bien éminentes qualités , CHAP.
V.
pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manieres les autres soient contents de nous & d'eux-mêmes.

* C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument , quelque autre personne qui a ces mêmes talens , comme devant ceux qui vous lisent leurs vers , un autre Poëte.

* Dans les repas ou les fêtes qu'on donne aux autres , dans les présens qu'on leur fait , & dans tous les plaisirs qu'on leur procure , il y a faire bien , & faire selon leur goût : le dernier est préférable.

* Il y auroit une espece de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien , qui louent en nous sincèrement des choses louables.

* Un homme d'esprit , & qui est né fier , ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre : si quel-

*De la
Société.*

quelque chose au contraire doit amo-
lir son humeur, le rendre plus doux
& plus sociable, c'est un peu de prof-
périté.

* Ne pouvoir supporter tous les
mauvais caractères dont le monde est
plein, n'est pas un fort bon caractère :
il faut dans le commerce des piéces
d'or & de la monnoie.

* Vivre avec des gens qui sont
brouillés, & dont il faut écouter de
part & d'autre les plaintes récipro-
ques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sor-
tir de l'audience, & entendre du matin
au soir plaider & parler procès.

* L'on fait des gens (c) qui avoient
coulé leurs jours dans une union étroite :
leurs biens étoient en commun, ils n'avoient
qu'une même demeure, ils ne se perdoient
pas de vûe. Ils se font apperçus à plus
de quatre-vingt ans qu'ils devoient se
quitter l'un l'autre, & finir leur société :
ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, & ils
n'ont osé entreprendre de le passer en-
semble : ils se sont dépêchés de rompre
avant

(c) Mrs. Courtin & de St. Romain, Con-
seillers d'Etat.

avant que de mourir, ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jufques-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple : un moment plutôt, ils mourroient fociables, & laiffoient après eux un rare modèle de la perfévérance dans l'amitié.

CHAP.
V.

* L'intérieur des familles eft fouvent troublé par les défiances, par les jalousies & par l'antipathie, pendant que des dehors contens, paifibles & enjoués nous trompent, & nous y font fuppofer une paix qui n'y eft point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette vifite que vous rendez, vient de fufpendre une querelle domestique qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

* Dans la fociété c'eft la raifon qui plie la première. Les plus fages font fouvent menés par le plus fou & le plus bizarre ; l'on étudie fon foible, fon humeur, fes caprices, l'on s'y accommode, l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède : la moindre férenité qui paroît fur fon vifage, lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être pas toujours infupportable. Il eft craint, menagé, obéi, quelquefois aimé.

* II

De la Succession. * Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux , ou qui en ont encore , & dont il s'agit d'hériter , qui puissent dire ce qu'il en coûte.

* *Cléante* est un très-honnête homme , il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde & la plus raisonnable : chacun de sa part fait tout le plaisir & tout l'agrément des sociétés où il se trouve : l'on ne peut voir ailleurs plus de probité , plus de politesse : ils se quittent demain , & l'acte de leur séparation est tout dressé chez le Notaire. Il y a sans mentir (2) de

(2) Il me souvient à ce propos d'un Passage de Plutarque très-remarquable , pris de la Vie de Paulus Æmilius , que je prendrai la liberté de mettre ici dans les propres termes d'Amyot : *Il y a quelquefois de petites hargnes & riottes souvent répétées , procédantes de quelques fâcheuses conditions , ou de quelque dissimilitude , ou incompatibilité de nature , que les étrangers ne connoissent pas , lesquelles par succession de tems engendrent de si grandes aliénations de volontés entre des personnes , qu'elles ne peuvent plus vivre ni habiter ensemble.* Tout cela est dit à l'occasion d'un divorce bizarre en apparence , mais fondé en effet sur de bonnes raisons. Voyez la *Vie de Paulus Æmilius* , Cha. 3. de la Version d'Amyot.

DES MŒURS DE CE SIÈCLE. 285
de certains mérites qui ne sont point faits

CHAP.
V.

Ce passage de Plutarque vient assez bien ici, m'a-t-on dit, mais il n'y étoit pas fort nécessaire. Par rapport à ceux qui ont quelque connoissance du monde, la citation est absolument inutile, je l'avoue. Et puisqu'il faut tout dire, mon dessein, en rapportant ce passage, a été de m'en servir, non comme d'une autorité nécessaire pour justifier & confirmer le *Caractère de Cléante*, mais comme d'un témoignage authentique pour détromper un jeune Écrivain, qui dans une Dissertation qui paroît au-devant de sa Traduction Angloise * de Théophraste, a prononcé d'un ton décisif, que le *Caractère de Cléante* étoit extravagant & tout-à-fait chimérique. C'est, dis-je, purement & simplement pour désabuser ce Censeur & ceux qui pourroient être tentés de s'en rapporter à son jugement, que je me suis avisé de joindre aux réflexions de la Bruyère, celles qu'un Auteur très-judicieux avoit publiées, plusieurs siècles auparavant, sur un fait incontestable, tout pareil à celui que la Bruyère nous expose ici sous un nom imaginaire : Fait qui se renouvelle encore de tems en tems à Rome, à Londres, comme à Paris, & partout ailleurs, où par contrat solennel l'homme & la femme se trouvent engagés à vivre nécessairement ensemble.

* Le même dont il est fait mention dans les *Caractères de Théophraste*, Chap. X. note (1). *Le savant Casanbon confesse, &c.*

De la Société. dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville , où je n'ai pas couché deux nuits , que je ressemble à ceux qui l'habitent , j'en veux sortir.

* Il y a une chose que l'on n'a point vûe sous le Ciel , & que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis , où les familles sont unies , & où les cousins se voyent avec confiance , où un mariage n'engendre point une guerre civile , où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande , l'encens & le pain béni , par les processions & par les obsèques , d'où l'on a banni les *caquets* , le mensonge & la médisance , où l'on voit parler ensemble le Bailli & le Président , les Elûs & les Affes-seurs , où le Doyen vit bien avec ses Chanoines , où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains , & où ceux-ci souffrent les Chantres.

Les Provinciaux & les fots sont toujours prêts à se fâcher & à croire qu'on se moque d'eux , ou qu'on les méprise. Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie même la plus douce & la plus permise , qu'avec des gens po-
lie .

lis , ou qui ont de l'esprit.

CHAP.
V.

* On ne prime point avec les Grands , ils se défendent par leur grandeur ; ni avec les petits , ils vous repoussent par le *qui vive*.

* Tout ce qui est mérite se sent , se discerne , se devine réciproquement ; si l'on vouloit être estimé , il faudroit vivre avec des personnes estimables.

* Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres , qui le met à couvert de la repartie , ne doit jamais faire une raillerie piquante.

* Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure , & dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

* Rire des gens d'esprit , c'est le privilège des fots : ils sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour , je veux dire sans conséquence.

* La moquerie est souvent indigence d'esprit.

* Vous le croyez votre duppe : s'il feint de l'être , qui est plus duppe de lui ou de vous ?

* Si vous observez avec soin , qui
Tome I. N font

De la Société. font les gens qui ne peuvent louer; qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux-mêmes dont personne n'est content.

* Le dédain & le rengorgement dans la Société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

* Le plaisir de la Société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque différence d'opinions sur les Sciences: par-là ou l'on s'affermi dans ses sentimens, ou l'on s'exerce & l'on s'instruit par la dispute.

* L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

* Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille! les choses de dehors qu'on appelle les événemens, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre: harangues

gues froides & qui réduisent à l'impossible. *Etes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? N'est-ce pas dire, êtes-vous fou d'être malheureux ?*

CHAP.
V.

* Le conseil si nécessaire pour les affaires, est quelquefois dans la Société nuisible à qui le donne, & inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus : sur les Ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur Auteur, où il se complait davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs, ni plus habiles.

* L'on a vû il n'y a pas long-tems un cercle de personnes (d) des deux sexes liées ensemble par la conversation, & par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible : une chose dite entr'eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on encherissoit par de
vraies

(d) Les Précieuses.

De la Société. vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appelloient délicatesse, sentimens, tour & finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il falloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, & où l'imagination a trop de part.

* Je le sai, *Théobalde*, vous êtes vieilli : mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus Poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais Juge de tout genre d'Ouvrage, que méchant Auteur, que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la conversation ? Votre air libre & présomptueux me rassure & me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, & peut-être meilleur : car si à votre âge vous êtes si vif & si impétueux, quel nom, *Théobalde*, falloit-il vous donner dans votre jeunesse, & lorsque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de

de certaines femmes qui ne juroient que par vous & sur votre parole, qui disoient, *Cela est délicieux, qu'a-t-il dit?*

* L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, & on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations & les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

* Il a régné pendant quelque tems une sorte de conversation fade & puérile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur, & à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques Romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la Ville & de la Cour : ils s'en sont défaits ; & la Bourgeoise les a reçues avec les équivoques.

* Quelques femmes de la Ville ont

*De la
Société.*

la délicatesse de ne pas savoir , ou de n'oser dire le nom des rues , des places & de quelques endroits publics , qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent *le Louvre* , *la Place Royale* ; mais elles usent de tours & de phrases plutôt que de prononcer de certains noms ; & s'ils leur échappent , c'est du moins avec quelque altération du mot , & après quelques façons qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la Cour , qui ayant besoin dans le discours *des Halles* , *du Châtelet* , ou de choses semblables , disent *les Halles* , *le Châtelet*.

* Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs , & si l'on affecte de les corrompre en les prononçant , c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

* L'on dit par belle humeur & dans la liberté de la conversation , de ces choses froides , qu'à la vérité l'on donne pour telles , & que l'on ne trouve bonnes , que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises. Cette maniere basse de plaisanter a passé du peuple à qui elle appartient , jusques dans une grande

grande partie de la jeunesse de la Cour qu'elle a déjà infectée. Il est vrai qu'il y entre trop de fadeur & de grossiereté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon goût & de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent, car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place dans leur esprit & dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

CHAP.
V.

* Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes que tout le monde fait, & les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

* *Lucain a dit une jolie chose : il y a un bon mot de Claudien : il y a cet endroit de Seneque ; & là-dessus une longue suite de Latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, & qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens & bien de l'esprit : car ou l'on se passeroit des Anciens, ou après les avoir lûs avec soin, l'on sauroit encore choisir les meilleurs, & les citer à propos.*

* *Hermagoras ne fait pas qui est Roi*

N 4 de

De la Société. de Hongrie : il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roi de Bohême. Ne lui parlez pas des guerres de Flandre & de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les tems, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, sièges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des Géans, il en raconte le progrès & les moindres détails, rien ne lui échappe. Il débrouille même l'horrible cahos des deux Empires, le Babylonien & l'Assyrien; il connoît à fonds les Egyptiens & leurs Dynasties. Il n'a jamais vû Versailles, il ne le verra point : il a presque vû la Tour de Babel, il en compte les degrés, il fait combien d'Architectes ont présidé à cet Ouvrage, il fait le nom des Architectes. Dirai-je qu'il croit (e) Henri IV. fils d'Henri III? il néglige du moins de rien connoître aux Maisons de France, d'Autriche, de Baviere : quelles minuties, dit il! pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des Rois des Medes, ou de Babylone, & que les
noms

(e) Henri le Grand.

noms d'Apronal, d'Hérigeбал, de Noefnemordach, de Mardokempald lui font auffi familiers qu'à nous ceux de VALOIS & de BOURBON. Il demande fi l'Empereur a jamais été marié : mais perfonne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une fanté parfaite ; & il fe fouvient que Thetmosis un Roi d'Egypte étoit valetudinaire, & qu'il tenoit cette complexion de fon ayeul Aliphatmutofis. Que ne fait-il point ? Quelle chofe lui eft cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Semiramis, ou felon quelques-uns Serimaris, parloit comme fon fils Ninyas, qu'on ne les diftinguoit pas à la parole : fi c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme fon fils, ou le fils une voix effeminée comme fa mere, qu'il n'ofe pas le décider. Il vous relevera que Nembrot étoit gaucher, & Sefoftris ambidextre, que c'eft une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longue-main, parce que les bras lui tomboient jufqu'aux genoux, & non à caufe qu'il avoit une main plus longue que l'autre ; & il ajoute qu'il y a des Auteurs

CHAP.
V.

De la Société. graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

* *Ascagne* est Statuaire, *Hégion* Fondeur, *Æschine Foulon*, & *Cydias* Bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, & des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous sauroit rendre de plus d'un mois les *Stances* qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithee* qui l'a engagé à faire une *Elegie* : une *Idylle* est sur le métier, c'est pour *Crantor* qui le presse, & qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? il réussit également en l'un & en l'autre. Demandez-lui des *Lettres* de consolation ou sur une absence, il les entreprendra, prenez-les toutes faites & entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long tems à un certain monde, & de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare & d'une exquisite conversation ; & là ainsi que le Musicien chante, & que le Joueur de luth touche son luth devant

vant les personnes à qui il a été promis, Cydias après avoir touffé, relevé sa manchette, étendu la main & ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées & ses raisonnemens sophistiques. Différent de ceux qui convenant de principes, & connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *Il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites*, ou *je ne saurois être de votre opinion*, ou bien, *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre*, mais *il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer* & il en ajoute une quatrième : fade discoureur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit, ou de sa Philosophie, & mettre en œuvre scs rares conceptions : car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vûe, ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le

*De la
société.*

sans des autres , & d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert , ou souvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles , mais à son gré décisives & sans réplique. Cydias s'égalé à Lucien , & à Sénèque (*f*) , se met au dessus de Platon , de Virgile , & de Théocrite ; & son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût & d'intérêt avec les contempteurs d'Homere , il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les Poètes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers ; il fait à qui il adjuge la seconde place. c'est en un mot un composé du pedant & du précieux , fait pour être admiré de la Bourgeoisie & de la Province , en qui néanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

* C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne fait rien , croit enseigner aux autres

ce

(*f*) Philosophe , & Poète tragique.

ce qu'il vient d'apprendre lui-même : celui qui fait beaucoup , pense à peine que ce qu'il dit , puisse être ignoré , & parle plus indifféremment.

CHAP.
V.

* Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement , elles se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement les plus petites , elles ne se soutiennent que par l'expression , le ton & la maniere.

* Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

* Il n'y a guères qu'une naissance honnête , ou qu'une bonne éducation , qui rende les hommes capables de secret.

* Toute confiance est dangereuse si elle n'est entiere : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire , ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

* Des gens vous promettent le secret , & ils le révélent eux-mêmes , & à leur insçu : ils ne remuent pas les levres & on les entend : on lit sur leur front & dans leurs yeux , on voit au travers de leur poitrine , ils sont trans-
parens

De la Société. parens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent & agissent de manière qu'on la découvre de soi-même : enfin quelques-uns méprisent votre secret de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystere ; un tel m'en a fait part , & m'a défendu de le dire ;* & ils le disent.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

* *Nicandre s'entretient avec Elise de la manière douce & complaisante dont il a vécu avec sa femme , depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort : il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans , & il le répète : il parle des maisons qu'il a à la ville , & bientôt d'une terre qu'il a à la campagne : il calcule le revenu qu'elle lui rapporte , il fait le plan des bâtimens , en décrit la situation , exagere la commodité des appartemens , ainsi que la richesse & la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chere , les équipages : il se plaint que sa femme n'aime point assez le jeu & la société. Vous êtes si riche , lui disoit l'un de ses amis , que n'achetez-vous*

vous cette charge ! Pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendrait votre domaine ? On me croit, ajoutet-il , plus de bien que je n'en possède. Il n'oublie pas son extraction & ses alliances : *Monsieur le Surintendant qui est mon Cousin , Madame la Chanceliere qui est ma parente* : voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches , & de ceux même qui sont ses héritiers : ai-je tort , dit-il à Elise ? ai-je grand sujet de leur vouloir du bien ? & il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé foible & languissante ; il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant , flatteur , officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant : on annonce , au moment qu'il parle , un Cavalier qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté & chagrin , & va dire ailleurs qu'il veut se remarier

* Le sage quelquefois évite le monde , de peur d'être ennuyé.

CHAP.
V.

CHA-



CHAPITRE VI.

Des biens de Fortune.

CHAP.
VI.

UN homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris & ses alcoves, jouir d'un Palais à la campagne, & d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un Duc dans sa famille, & faire de son fils un grand Seigneur : cela est juste & de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contens.

* Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite & le fait plutôt remarquer.

* Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, & aussi grand qu'il croit l'avoir.

* A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

* Si

* Si l'on ne le voyoit de ses yeux ,
 pourroit-on jamais s'imaginer l'étran-
 ge disproportion que le plus ou le
 moins de pièces de monnoie met entre
 les hommes ?

CHAP.
 VI

Ce plus ou ce moins détermine à
 l'Epée , à la Robe ou à l'Eglise : il n'y
 a presque point d'autre vocation.

* Deux Marchands étoient voisins
 & faisoient le même commerce , qui
 ont eu dans la suite une fortune toute
 différente. Ils avoient chacun une fille
 unique : elles ont été nourries ensen-
 ble , & ont vécu dans cette familiarité
 que donnent un même âge & une mê-
 me condition : l'une des deux pour se
 tirer d'une extrême misere cherche à
 se placer , elle entre au service d'une
 fort grande Dame & l'une des premié-
 res de la Cour , chez sa compagne.

* Si le Financier manque son coup ,
 les Courtisans disent de lui , c'est un
 Bourgeois , un homme de rien , un
 malotru ; s'il réussit , ils lui demandent
 sa fille.

* Quelques-uns (a) ont fait dans leur
 jeunesse l'apprentissage d'un certain
 mé-

(a) Les Partisans.

Des biens de Fortune. métier , pour en exercer un autre & fort différent le reste de leur vie.

* Un homme est laid , de petite taille , & a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille , il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout seul ; & (1) il ne m'en sera jamais ni pis ni mieux Si je commence à le regarder avec d'autres yeux , & si je ne suis pas maître de faire autrement , quelle sottise !

* Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

* N** avec un portier rustre , farouche , tirant sur le Suisse , avec un vestibule , & une antichambre , pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre : qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée , qu'il écoute un peu & ne reconduise point , quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs , il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération. * Je

(1) Ses richesses ne produiront aucun changement dans mon état. Je n'en serai jamais ni pis ni mieux.

* Je vais , *Clitiphon* , à votre porte , le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit & de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé , & que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière : je reviens avant le tems qu'ils m'ont marqué , & ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous , *Clitiphon* , dans cet endroit le plus reculé de votre appartement , de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques mémoires , vous collationnez un registre , vous signez , vous paraphez , je n'avois qu'une chose à vous demander , & vous n'aviez qu'un mot à me répondre , oui ou non. Voulez-vous être rare ? rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le ferez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important & chargé d'affaires , qui à votre tour avez besoin de mes offices , venez dans la solitude de mon Cabinet , le Philosophe est accessible , je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les Livres

Des biens de Fortune. de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame & de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter : j'admire Dieu dans ses Ouvrages, & je cherche par la connoissance de la vérité à régler mon esprit & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne sauroit apprivoiser, on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, & bien-tôt on ne le voit plus. L'homme de Lettres au contraire est trivial comme une borne au coin des places, il est vû de tous, & à tou-

te heure , & en tous états , à table ,
 au lit , nud , habillé , sain ou malade :
 il ne peut être important , & il ne le
 veut point être.

CHAP.
 VI.

* N'envions point à une sorte de
 gens leurs grandes richesses : ils les ont
 à titre onéreux , & qui ne nous ac-
 commoderoit point. Ils ont mis leur
 repos , leur santé , leur honneur &
 leur conscience pour les avoir : cela
 est trop cher ; & il n'y a rien à gagner
 à un tel marché.

* Les P. T. S. (b) nous font sentir
 toutes les passions l'une après l'autre.
 L'on commence par le mépris à cause
 de leur obscurité. On les envie ensui-
 te , on les hait , on les craint , on les
 estime quelquefois , & on les respecte.
 L'on vit assez pour finir à leur égard
 par la compassion.

* *Sofie* de la livrée a passé par une
 petite recette à une sous-ferme ; & par
 les concussions , la violence & l'abus
 qu'il a fait de ses *pouvoirs* , il s'est en-
 fin sur les ruines de plusieurs familles
 élevé à quelque grade ; devenu noble
 par une charge , il ne lui manquoit
 que

(b) Les Partisans,

Des biens de Fortune. que d'être homme de bien : une place de Marguillier a fait ce prodige.

* *Arsure* cheminoit seule & à pied vers le grand Portique de Saint **, entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, & dont elle perdoit bien des paroles. Sa vertu étoit obscure, & sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le huitième denier : quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un char, on lui porte une lourde queue, l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle se place, elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole, ni le moindre geste : il y a une brigue entre les Prêtres pour la confesser : tous veulent l'absoudre, & le Curé l'emporte.

* L'on porte *Crésus* au cimetière, de toutes ses immenses richesses que le vol & la concussion lui avoient acquises, & qu'il a épuisées par le luxe & par la bonne chere, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer : il est mort insolvable, sans biens, & ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vû chez lui ni julep, ni cordiaux,
ni

ni Médecins, ni le moindre Docteur qui l'ait assuré de son salut.

CHAP.
VI.

* *Champagne* au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une Province si l'on n'y remédioit : il est excusable : quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim.

* *Sylvain* de ses deniers a acquis de la naissance & un autre nom. Il est Seigneur de la Paroisse où ses ayeuls payoient la taille : il n'auroit pu autrefois entrer Page chez *Cléobule* ; & il est son gendre.

* *Dorus* passe en litière par la voie *Appienne*, précédé de ses affranchis & de ses esclaves qui détournent le peuple, & font faire place : il ne lui manque que des liçteurs. Il entre à Rome avec ce cortège, où il semble triompher de la bassesse & de la pauvreté de son pere *Sanga*.

* On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Périandre* : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité :
déjà

Des biens de Fortune. déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même, *un homme de ma sorte*, il passe à dire, *un homme de ma qualité*, il se donne pour tel; & il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique régné dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un Portique: est-ce la maison d'un Particulier, est-ce un Temple? le peuple s'y trompe. Il est le Seigneur dominant de tout le quartier: c'est lui que l'on envie & dont on voudroit voir la chute, c'est lui dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les Dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son pere si vieux & si caduc n'est-il mort il y a vingt ans, & avant qu'il se fit dans le monde aucune mention de Periandre! Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes (g) qui dé-

(g) Billets d'enterremens.

déchiffrent les conditions, & qui souvent font rougir la veuve & les héritiers ? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, & aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques ? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *Noble homme*, & peut-être, un *Honorable homme*, lui qui est *Messire* ?

CHAP.
VL

* Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts & avancés que l'on transpose dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vû croître, & qui ne connoissent ni leurs commencemens, ni leurs progrès.

* Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands Noms portés, & leurs Terres les mieux titrées, avec leurs Châteaux & leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourroient ils avoir de notre siècle ?

* Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant

Des biens de Fortune. les richesses, l'argent, les grands établissemens & les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

* Si vous entrez dans les cuisines ; où l'on voit réduit en art & en méthode le secret de flatter votre goût & de vous faire manger au-delà du nécessaire, si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare, si vous regardez par quelles mains elles passent, & toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette élégance qui charment vos yeux, vous sont hésiter sur le choix & prendre le parti d'essayer de tout ; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés ; quel dégoût ! Si vous allez derrière un Théâtre, & si vous nommez les poids, les roues, les cordages qui font les vols & les machines, si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvemens, quelle force de bras, & quelle extension de nerfs
ils

ils y employent , vous direz ; font-ce là les principes & les ressorts de ce spectacle si beau , si naturel , qui paroît animé & agir de soi-même ? Vous vous récrierez , quels efforts , quelle violence ! de même n'approfondissez pas la fortune des Partisans.

CHAP.
VI.

* Ce garçon si frais , si fleuri , & d'une si belle santé , est Seigneur d'une Abbaye & de dix autres Bénéfices ; tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu , dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver , qui n'ont point d'habits pour se couvrir , & qui souvent manquent de pain ; leur pauvreté est extrême & honteuse : quel partage ! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

* *Chryssippe* homme nouveau & le premier noble de sa race , aspiroit il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien , c'étoit là le comble de ses souhaits & sa plus haute ambition , il l'a dit ainsi , & on s'en souvient. Il arrive je ne sai par quels chemins jusques à donner en revenu à l'une de ses filles

Des biens de Fortune. pour sa dot, ce qu'il desiroit lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie : une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir ; & il a un grand nombre d'enfans : ce n'est qu'en avancement d'hoirie , il y a d'autres biens à espérer après sa mort : il vit encore , quoiqu'assez avancé en âge ; il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

* Laissez faire *Ergaste* , & il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere , ou qui marchent sur la terre ferme. Il fait convertir en or jusques aux roseaux , aux joncs & à l'ortie : il écoute tous les avis , & propose tous ceux qu'il a écoutés. Le Prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'*Ergaste* , & ne leur fait de graces que celles qui lui étoient dûes ; c'est une faim insatiable d'avoir & de posséder. Il trafiqueroit des Arts & des Sciences , & mettroit en parti jusques à l'harmonie. Il faudroit , s'il en étoit cru , que le peuple , pour avoir le plaisir de le voir riche , de lui voir une meute & une écurie , pût perdre le souvenir de la Musique d'*Orphée* ;

placé, & se contenter de la sienne.

CHAP.
VI.

* Ne traitez pas avec *Criton*, il n'est touché que de ses seuls avantages. Le piège est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce qu'il possède, feront envie : il vous imposera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement & nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses intérêts & si ennemi des vôtres : il lui faut une duppe.

* *Brontin*, dit le peuple ; fait des retraites, & s'enferme huit jours avec des Saints : ils ont leurs méditations, & il a les siennes.

* Le peuple souvent a le plaisir de la Tragédie : il voit périr sur le Théâtre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes, & qu'il a le plus hais.

* Si l'on partage la vie des P. T. S. Partisans en deux portions égales ; la première vive & agissante est toute occupée à vouloir affliger le peuple, & la seconde voisine de la mort, à se déceler & à se ruiner les uns les autres.

* Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a

Des biens de Fortune. pû soutenir la sienne, ni assurer avant sa mort celle de sa femme & de ses enfans : ils vivent cachés & malheureux. Quelque bien instruit que vous soyez de la misere de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé à la vérité du cabinet à l'antichambre. Quels égards ! il pouvoit aller au garde-meuble.

* Il y a une dureté de complexion : il y en a une autre de condition & d'état. L'on tire de celle-ci comme de la première de quoi s'endurcir sur la misere des autres, dirai-je même, de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille. Un bon Financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.

* Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre Tropicque : passez sous le Pole, & dans l'autre Hémisphere, montez aux Etoiles si vous le pouvez : m'y voilà : fort bien, vous êtes en sûreté : je découvre sur la terre un homme

me

ne avide, insatiable, inexorable, qui veut aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin & à sa rencontre, & quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune, & regorger de bien.

CHAP.
VI.

* Faire fortune est une si belle phrase, & qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel. On la connoît dans toutes les Langues : elle plaît aux Etrangers & aux Barbares ; elle regne à la Cour & à la Ville, elle a percé les Cloîtres & franchi les murs des Abbayes de l'un & de l'autre sexe : il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue.

* A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, & presque capable de gouverner.

* Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, & sur-tout une grande fortune. Ce n'est ni le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort, ni le délicat : je ne sais précisément lequel c'est, j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

Des biens de Fortune. Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire la fortune : l'on y songe trop tard , & quand enfin on s'en avise , l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de-là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout , il ne pense du matin au soir , il ne rêve la nuit qu'à une seule chose , qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne heure & dès son adolescence à se mettre dans les voies de la fortune : s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage , il biaise naturellement , & va à droit & à gauche , selon qu'il y voit de jour & d'apparence ; & si de nouveaux obstacles l'arrêtent , il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté. Il est déterminé par la nature des difficultés , tantôt à les surmonter , tantôt à les éviter , ou à prendre d'autres mesures : son intérêt , l'usage , les conjonctures le dirigent. Faut il de si grands talens & une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin , & s'il est plein & embarrassé , prendre la terre ,

terre , & aller à travers champs , puis
regagner sa première route , la conti-
nuer , arriver à son terme ? Faut-il
tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-
ce donc un prodige qu'un sot riche &
accrédité ?

CHAP.
VI.

Il y a même des stupides , & j'ose
dire des imbécilles , qui se placent en
de beaux postes , & qui savent mou-
rir dans l'opulence , sans qu'on les doi-
ve soupçonner en nulle manière d'y
avoir contribué de leur travail ou de
la moindre industrie : quelqu'un les a
conduits à la source d'un fleuve , ou
bien le hasard seul les y a fait rencon-
trer : on leur a dit , voulez-vous de
l'eau ? Puisez ; & ils ont puisé.

* Quand on est jeune , souvent on
est pauvre : ou l'on n'a pas encore fait
d'acquisitions , ou les successions ne
sont pas échues. L'on devient riche
& vieux en même tems , tant il est
rare que les hommes puissent réunir
tous leurs avantages ; & si cela arrive
à quelques-uns , il n'y a pas de quoi
leur porter envie : ils ont assez à per-
dre par la mort , pour mériter d'être
plaints.

* Il faut avoir trente ans pour son-

Des biens de Fortune. ger à la fortune, elle n'est pas faite à cinquante ans : l'on bâtit dans sa vieillesse ; & l'on meurt quand on en est aux Peintres & aux Vitriers.

* Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, & de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

* L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; & l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

* Le Marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire : il a (2) le catin & les faux jours afin d'en cacher les défauts, & qu'elle paroisse bonne : il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut : il a des marques fausses & mystérieuses, afin qu'on croye n'en donner

(2) C'est-à-dire, l'art de mettre en presse une étoffe, pour lui donner plus de lustre. Ce mot absolument nécessaire, ne se trouve point dans le Dictionnaire de l'Académie Française, première Edition.

ner que son prix , un mauvais aumage pour en livrer le moins qu'il se peut ; & il a un trebuchet , afin que celui à qui il l'a livrée , la lui paye en or qui soit de poids.

CHAP.
VI.

* Dans toutes les conditions , le pauvre est bien proche de l'homme de bien : & l'opulent n'est guères éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire & l'habileté ne mènent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art , ou dans quelque commerce que ce soit , par l'ostentation d'une certaine probité.

* De tous les moyens de faire sa fortune , le plus court & le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

* Les hommes pressés par les besoins de la vie , & quelquefois par le desir du gain ou de la gloire , cultivent des talens profanes , ou s'engagent dans des professions équivoques , & dont ils se cachent long-tems à eux-mêmes le péril & les conséquences. Ils les quittent ensuite par une dévotion indiscrette qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récol-

Des biens de Fortune. te, & qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

* Il y a des miseres sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens, ils redoutent l'hyver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples Bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités, je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette & me réfugie dans la médiocrité.

* On fait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, & que personne ne les soulage : mais s'il est vrai que les riches soient coleres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister.

* Celui là est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme : celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette.

* Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mille livres. II

Il n'y a rien qui se soutienne plus long-tems qu'une médiocre fortune : il n'y a rien dont on voye mieux la fin qu'une grande fortune.

CHAP.
VI.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

* Les passions tyrannisent l'homme, & l'ambition suspend en lui les autres passions, & lui donne pour un tems les apparences de toutes les vertus. Ce *Triphon* qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble, & même dévot : je le croirois encore, s'il n'eut enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le desir de posséder & de s'agrandir : la bête gagne & la mort approche, qu'avec un visage flétri, & des jambes déjà foibles l'on dit, *ma fortune, mon établissement.*

* Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par sa propre

Des biens de industrie, ou par l'imbécillité des au-
tres.

Fortune. * Les traits découvrent la comple-
 xion & les mœurs, mais la mine dé-
 signe les biens de fortune : le plus ou
 le moins de mille livres de rente se
 trouve écrit sur les visages.

* *Chryfante* homme opulent & im-
 pertinent ne veut pas être vû avec *Eu-
 gene* qui est homme de mérite, mais
 pauvre : il croiroit en être deshonoré.
Eugene est pour *Chryfante* dans les
 mêmes dispositions : ils ne courent pas
 risque de se heurter.

* Quand je vois de certaines gens
 qui me prévenoient autrefois par leurs
 civilités, attendre au contraire que je
 les salue, & en être avec moi sur le
 plus ou sur le moins, je dis en moi-
 même, fort bien, j'en suis ravi, tant
 mieux pour eux : vous verrez que cet
 homme-ci est mieux logé, mieux
 meublé & mieux nourri qu'à l'ordi-
 naire, qu'il sera entré depuis quelques
 mois dans quelque affaire, où il aura
 déjà fait un gain raisonnable : Dieu
 veuille qu'il en vienne dans peu de
 tems jusqu'à me mépriser.

* Si les pensées, les Livres & leurs
 Au-

Auteurs dépendoient des riches & de ceux qui ont fait une belle fortune , quelle proscription ! Il n'y auroit plus de rappel : quel ton , quel ascendant ne prennent-ils pas sur les Savans ! quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs* , que leur mérite n'a ni placés , ni enrichis , & qui en sont encore à penser & à écrire judicieusement. Il faut l'avouer , le présent est pour les riches , & l'avenir pour les vertueux & les habiles. HOMERE est encore , & sera toujours : les Receveurs de droits , les Publicains ne sont plus , ont-ils été ? Leur patrie , leurs noms sont-ils connus ? Y a-t il eu dans la Grece des Partisans ? Que sont devenus ces importants personnages qui méprisoient Homere , qui ne songeoient dans la Place qu'à l'éviter , qui ne lui rendoient pas le salut , ou qui le saluoient par son nom , qui ne daignoient pas l'associer à leur table , qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche , & qui faisoit un Livre ? Que deviendront les *Fauconnets* ? Iront-ils aussi loin dans la postérité que DESCARTES né François & mort en Suede ?

* Du

Des biens de Fortune. * Du même fonds d'orgueil dont l'on s'éleve fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. C'est le propre de ce vice qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, & sur de vaines Sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espece de biens, & à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

* Il y a des ames sales, païtries de boue & d'ordure, éprises du gain & de l'intérêt, comme les belles ames le sont de la Gloire & de la Vertu : capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre, curieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais, ou sur le décri des monnoies, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres, & les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

* Commençons par excepter ces ames

ames nobles & courageuses, s'il en
reste encoré sur la terre, secourables,
ingénieuses à faire du bien, que nuls
besoins, nulle disproportion, nuls ar-
tifices ne peuvent séparer de ceux
qu'ils se font une fois choisis pour
amis; & après cette précaution, di-
sons hardiment une chose triste & dou-
loureuse à imaginer: il n'y a personne
au monde si bien lié avec nous de so-
cieté & de bienveillance, qui nous
aime, qui nous goûte, & qui nous
fait mille offres de services, & qui
nous sert quelquefois, qui n'ait en soi
par l'attachement à son intérêt des dis-
positions très-proches à rompre avec
nous, & à devenir notre ennemi.

CHAP.
VI.

* Pendant qu'*Oronte* augmente avec
ses années, son fonds & ses revenus,
une fille naît dans quelque famille,
s'éleve, croît, s'embellit, & entre
dans sa seizième année: il se fait prier
à cinquante ans pour l'épouser, jeu-
ne, belle, spirituelle: cet homme
sans naissance, sans esprit, & sans le
moindre mérite est préféré à tous ses
rivaux.

* Le mariage qui devrait être à
l'homme une source de tous les biens,
lui

Des biens de Fortune. lui est souvent par la disposition de la fortune un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme & des enfans font une violente tentation à la fraude, au mensonge & aux gains illicites ; il se trouve entre la friponnerie & l'indigence, étrange situation !

Epouser une veuve, en bon François signifie faire sa fortune : il n'opère pas toujours ce qu'il signifie.

* Celui qui n'a de partage avec ses freres que pour vivre à l'aise bon Praticien, veut être Officier ; le simple Officier se fait Magistrat ; & le Magistrat veut présider : & ainsi de toutes les conditions où les hommes languissent ferrés & indigens, après avoir tenté au-delà de leur fortune, & forcé, pour ainsi dire, leur destinée ; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches, & de demeurer riches.

* Dîne bien, *Cléarque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton héritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

* Jeune on conserve pour la vieillesse : vieux on épargne pour la mort.

L'hé-

L'héritier prodigue paye de superbes funérailles , & dévore le reste.

CHAP.
VI.

* L'avare dépense plus mort en un seul jour , qu'il ne faisoit vivant en dix années ; & son héritier plus en dix mois , qu'il n'a fû faire lui-même en toute sa vie.

* Ce que l'on prodigue , on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne fordidement , on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi & pour les autres.

* Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres ; & réciproquement les peres à leurs enfans , sans le titre d'héritiers.

* Triste condition de l'homme & qui dégoûte de la vie ! Il faut suer , veiller , fléchir , dépendre pour avoir un peu de fortune , ou la devoir à l'agonie de nos proches. Celui qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt , est homme de bien.

* Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un , rentre dans celui du complaisant. Nous ne sommes point mieux flattés , mieux obéis , plus suivis , plus entourés , plus cultivés , plus menagés , plus caressés de
per-

Des biens de Fortune. personne pendant notre vie , que de celui qui croit gagner à notre mort, & qui désire qu'elle arrive.

* Tous les hommes par les postes différens , par les titres & par les successions se regardent comme héritiers les uns des autres , & cultivent par cet intérêt pendant tout le cours de leur vie un desir secret & enveloppé de la mort d'autrui : le plus heureux dans chaque condition , est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort & à laisser à son successeur.

* L'on dit du jeu qu'il égale les conditions , mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées , & il y a entre telle & telle condition un abîme d'intervalle si immense & si profond , que les yeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une Musique qui détonne , ce sont comme des couleurs mal assorties , comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreille , comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est , en un mot , un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident , je répons que

que c'est peut être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, & que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous, remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur *Zombaye* (d) & de leurs autres prosternations.

CHAP.
VI.

* Une tenue d'Etats ou les Chambres assemblées pour une affaire très-capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave & de si sérieux, qu'une table de gens qui jouent un grand jeu : une triste sévérité régné sur leurs visages : implacables l'un pour l'autre & irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnoissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions. Le Hazard seul, aveugle & farouche Divinité, préside au cercle, & y décide souverainement. Ils l'honorent tous par un silence profond, & par une attention dont ils sont par-tout ailleurs fort incapables :

(d) Voyez les Relations du Royaume de Siam,

Des biens de Fortune. bles : toutes les passions comme suspendues cèdent à une seule : le Courtisan alors n'est ni doux , ni flatteur , ni complaisant , ni même dévot.

* L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrés , la moindre trace de leur première condition. Ils perdent de vûe leurs égaux , & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé , ou du lansquenet , les remet souvent où elle les a pris.

* Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics , comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes , comme des gouffres où l'argent des Particuliers tombe & se précipite sans retour , comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser & se perdre ; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour savoir à heure marquée , qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise , qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme , qui a reçu un don , qui a fait au jeu un gain considérable , quel fils de famille vient de recueillir une riche succession , ou quel Commis imprudent veut hazarder sur un carte
les

les deniers de la caisse. C'est un sale & indigne métier, il est vrai, que de tromper, mais c'est un métier qui est ancien, connu, pratiqué de tout tems par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers. L'enseigne est à leur porte, on y liroit presque, *ici l'on trompe de bonne foi* : car se voudroient-ils donner pour irreprochables ? Qui ne fait pas qu'entrer & perdre dans ces maisons est une même chose ? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe !

CHAP.
VI.

* Mille gens se ruinent au jeu, & vous disent froidement qu'ils ne sauroient se passer de jouer : quelle excuse ! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? Seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vûe que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du desir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une

carte

Des biens de Fortune. carte ou à la fortune du dé , la sienne propre , celle de sa femme , & de ses enfans , est ce une chose qui soit permise , ou dont l'on doive se passer. Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence , lorsque poussé par le jeu jusques à une déroute universelle , il faut même que l'on se passe d'habits & de nourriture , & de les fournir à sa famille ?

Je ne permets à personne d'être fripon , mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte.

* Il n'y a qu'une affliction qui dure qui est celle qui vient de la perte de biens : le tems qui adoucit toutes les autres aigrit celle-ci. Nous sentons tous momens pendant le cours de notre vie , où le bien que nous avons perdu , nous manque.

* Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles , à payer ses dettes , ou à faire des contrats , pourvû que l'on ne soit ni ses enfans ni sa femme.

* Ni les troubles , *Zenobie* , qui agit
ten

rent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une Nation puissante depuis la mort du Roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice, l'air y est sain & temperé, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du Couchant, les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la Terre n'y auroient pû choisir une plus belle demeure : la campagne autour est couverte d'hommes qui raillent & qui coupent, qui vont & qui viennent, qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain & le porphyre : les grues & les machines gémissent dans l'air, & font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce Palais achevé, & dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine : employez-y l'or & tout l'art des plus excellens Ouvriers : que les Phidias & les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plat-

CHAP.
VI.

Tome I.

P fonds

Des biens de Fortune. fonds & sur vos lambris : tracez-y de vastes & de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes : épuisez vos trésors & votre industrie sur cet ouvrage incomparable & après que vous y aurez mis, Zenobie, la dernière main, quelque'un de ces pasteurs qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptans cette Royale Maison, pour l'embellir, & la rendre plus digne de lui, & de sa fortune.

* Ce Palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent, & vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse, & sur l'extrême bonheur du Maître qui la possède. Il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement, ni si tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille : il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé. Il a tourné la tête, & il l'a regardée de loin une dernière fois ; & il est mort de saisissement.

* L'on ne sauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles , qu'elles n'étoient point. Le Ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur : les biens , les honneurs , les dignités fondent sur elles à plusieurs reprises , elles nâgent dans la prospérité. *Eumolpe* l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-pères , a eu un pere du moins qui s'étoit élevé si haut , que tout ce qu'il a pû souhaiter pendant le cours d'une longue vie , ç'a été de l'atteindre , & il l'a atteint. Etoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit , profonde capacité ; étoit-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus , elle se joue ailleurs ; & traite leur postérité comme leurs ancêtres.

CHAP.
VI.

* La cause la plus immédiate de la ruine & de la déroute des personnes des deux conditions , de la robe & de l'épée , est que l'état seul , & non le bien , règle la dépense.

* Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune , quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose , quel repentir !

Des biens de Fortune. * *Giton* a le teint frais , le visage plein & les joues pendantes , l'œil fixe & assuré , les épaules larges , l'estomac haut , la démarche ferme & délibérée : il parle avec confiance , il fait répéter celui qui l'entretient , & il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir , & se mouche avec grand bruit : il crache fort loin , & il étérne fort haut : il dort le jour , il dort la nuit , & profondément , il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre , il tient le milieu en se promenant avec ses égaux , il s'arrête & l'on s'arrête , il continue de marcher & l'on marche , tous se réglent sur lui : il interrompt , il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas , on l'écoute aussi long-tems qu'il veut parler , on est de son avis , on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied , vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil , croiser les jambes l'une sur l'autre , froncer le sourcil , abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne , ou le relever ensuite & découvrir son front par fierté ou par audace.

Il est enjoué ; grand rieur , impatient , présomptueux , colere , libertin , politique , mystérieux sur les affaires du tems : il se croit des talens & de l'esprit : il est riche.

CHAP.
VI.

Phedon a les yeux creux , le teint échauffé , le corps sec & le visage maigre : il dort peu & d'un sommeil fort léger : il est abstrait , rêveur , & il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il fait , ou de parler d'évenemens qui lui sont connus ; & s'il le fait quelquefois , il s'en tire mal , il croit peser à ceux à qui il parle , il conte brièvement , mais froidement , il ne se fait pas écouter , il ne fait point rire : il applaudit , il sourit à ce que les autres lui disent , il est de leur avis , il court , il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant , flatteur , empressé : il est mystérieux sur ses affaires , quelquefois menteur , il est superstitieux , scrupuleux , timide : il marche doucement & légèrement , il semble craindre de fouler la terre : il marche les yeux baissés , & il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cer-

Des biens de Fortune. cle pour discourir, il se met derriere celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, & il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules ferrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vû, il se replie & se renferme dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galleries si embarrassées & si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, & de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège : il parle bas dans la conversation, & il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des Ministres & du Ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre : il touffe, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, & il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insû de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment : il est pauvre.

CHAPITRE VII.

De la Ville.

L'ON se donne à Paris sans se parler comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours & aux Tuilleries, pour se regarder au visage, & se désapprouver les uns les autres.

CHAP.
VII.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revue l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé ; & selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

* Tout le monde connoît cette (a) longue levée qui borne & qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre,

(a) Le Faubourg ou la Porte S. Bernard.

De la ~~ville~~ à Paris avec la Marne qu'elle vient
 de recevoir : les hommes s'y baignent
 au pied pendant les chaleurs de la can-
 nicule, on les voit de fort près se jet-
 ter dans l'eau, on les en voit sortir,
 c'est un amusement : quand cette sai-
 son n'est pas venue, les femmes de la
 ville ne s'y promènent pas encore ; &
 quand elle est passée, elles ne s'y pro-
 menent plus.

* Dans ces lieux d'un concours gé-
 néral, où les femmes se rassemblent
 pour montrer une belle étoffe, &
 pour recueillir le fruit de leur toilette,
 on ne se promène pas avec une com-
 pagnie par la nécessité de la conversa-
 tion, on se joint ensemble pour se ras-
 surer sur le théâtre, s'appriivoiser avec
 le Public, & se raffermir contre la cri-
 tique : c'est là précisément qu'on se
 parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on
 parle pour les passans, pour ceux mé-
 me en faveur de qui l'on hausse sa
 voix, l'on gesticule & l'on badine,
 l'on panche négligemment la tête, l'on
 passe & l'on repasse.

* La Ville est partagée en diverses
 sociétés, qui sont comme autant de
 petites Républiques, qui ont leurs
 loix,

loix , leurs usages , leur jargon & leurs mots pour rire : tant que cet assemblage est dans sa force , & que l'entêtement subsiste , l'on ne trouve rien de bien dit , ou de bien fait , que ce qui part des siens , & l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs : cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mysteres. L'homme du monde d'un meilleur esprit , que le hazard a porté au milieu d'eux , leur est étranger. Il se trouve là comme dans un pays lointain , dont il ne connoît ni les routes , ni la langue , ni les mœurs , ni la coûtume : il voit un peuple , qui cause , bourdonne , parle à l'oreille , éclate de rire , & qui retombe ensuite dans un morne silence : il y perd son maintien , ne trouve pas où placer un seul mot , & n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine , & qui est comme le héros de la Société : celui-ci s'est chargé de la joie des autres , & fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs , la bande joyeuse ne peut comprendre , qu'elle ne

De la
1^{re}. fâche point rire des choses qu'elle n'entend point, & paroisse insensible à des fadaïses qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites: ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même coterie. Il y a toujours dès la première année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre. L'intérêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui modestes au commencement dégèrent bientôt en pyramides de viandes & en banquets somptueux, dérangent la République, & lui portent enfin le coup mortel: il n'est en fort peu de tems non plus parle de cette Nation que des mouches de l'année passée.

* il y a dans la Ville (b) la grande & la petite Robe; & la première se venge sur l'autre des dédains de la Cour, & des petites humiliations qu'elle

(b) Les Officiers, les Conseillers, les Avocats & les Procureurs.

qu'elle y effuye : de savoir quelles sont leurs limites , où la grande finit , & où la petite commence , ce n'est pas une chose facile. Il se trouve même un Corps considérable qui refuse d'être du second ordre , & à qui l'on conteste le premier : il ne se rend pas néanmoins , il cherche au contraire par la gravité & par la dépense à s'égaliser à la Magistrature , on ne lui cède qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son emploi , l'indépendance de sa profession , le talent de la parole , & le mérite personnel balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du Partisan ou du Banquier a sù payer pour son Office.

CHAP.
VII.

* Vous moquez-vous de rêver en carosse , ou peut-être de vous y reposer ? *Vîte* , prenez votre livre ou vos papiers , lisez , ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage : ils vous en croiront plus occupé , ils diront , cet homme est laborieux , infatigable , il lit , il travaille jusques dans les rues ou sur la route : apprenez du moindre Avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires , froncer le sourcil , & rêver à rien très profonde-

De la Ville. ment, savoir à propos perdre le boire & le manger; ne faire qu'apparoître dans sa maison, s'évanouir & se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet, se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, AUX DUHAMELS.

* Il y a un certain nombre de jeunes Magistrats que les grands biens & les plaisirs ont associés à quelques uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *petits Maîtres*: ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la Robe, & se croient dispensés par leur âge & par leur fortune d'être sages & modérés. Ils prennent de la Cour ce qu'elle a de pire, ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étoient dûs; & affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin selon leurs souhaits des copies fidèles de très-méchans originaux.

* Un homme de Robe à la Ville, & le même à la Cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi il reprend
les

ses mœurs, sa taille & son visage qu'il y avoit laissés : il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête.

CHAP.
VII.

* Les *Crispins* se cottisent & rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui avec un essain de gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason* qui se ruine, & avec *Thrasion* qui veut se marier, & qui a consigné (c).

* J'entends dire des *Sannions* même nom, mêmes armes, la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche : ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel, & les autres d'une bordure dentelée. Ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur, un même métal ; ils portent comme eux deux & une : ce ne sont pas des Fleurs de lys, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, & ils les ont communes

(c) Déposé son argent au Trésor public pour une grande Charge.

*De la
Ville.*

munes avec de grands Seigneurs qui en font contens. On les voit sur les litres & sur les vitrages, sur la porte de leur Château, sur le pillier de leur haute Justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritoit le bannissement : elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles & sur les ferrures, elles sont fermées sur les carosses : leurs livrées ne deshonnorent point leurs armoiries. Je dirois volontiers aux Sannions, votre folie est prématurée, attendez du moins que le siècle s'acheve sur votre race : ceux qui ont vû votre grand-pere, qui lui ont parlé, sont vieux, & ne fauroient plus vivre long-tems : qui pourra dire comme eux, là il étoit & vendoit très-cher ?

Les Sannions & les Crispins veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils n'aiment à la faire : ils font un récit long & ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné, ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, & ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas songé à perdre. Ils parlent jargon & mystere sur de certaines femmes,

ils

ils ont réciproquement cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes, ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux qui s'est couché tard à la campagne, & qui voudroit dormir, se leve matin, chauffe des guêtres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fournement, renoue ses cheveux, prend un fusil, le voilà chasseur s'il tiroit bien : il revient de nuit mouillé & recru sans avoir tué : il retourne à la chasse le lendemain, & il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire, *ma meute*, il fait un rendez vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre, il entre dans le fort, se mêle avec les Piqueurs, il a un cor. Il ne dit pas comme *Menalippe*, *ai-je du plaisir ?* il croit en avoir, il oublie Loix & Procédure, c'est un *Hippolyte*. *Menandre* qui le vit hier sur un Procès qui est en ses mains, ne reconnoît pas aujourd'hui son Rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave & capitale,

De la Ville. tale, il se fait entourer de ses confreres, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut ou après ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vû donner les six chiens : l'heure presse, il acheve de leur parler des abois & de la curée; & il court s'asseoir avec les autres pour juger.

* Quel est l'égarement de certains particuliers, qui riches du négoce de leurs peres dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les Princes pour leur garde-robe & pour leur équipage, excitent par une dépense excessive & par un faste ridicule, les traits & la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, & se ruinent ainsi à se faire moquer de soi?

Quelques uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'est le seul théâtre de leur vanité. L'on ne fait point dans l'Isle qu'*André* brille au Marais, & qu'il y dissipe son patrimoine : du moins s'il étoit connu dans toute la Ville & dans ses Fauxbourgs, il seroit difficile qu'en-

qu'entre un si grand nombre de Citoyens qui ne savent pas tous juger sainement de toutes choses , il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de lui, *il est magnifique*, & qui lui tiendrait compte des regals qu'il fait à *Xante* & à *Ariston*, & des fêtes qu'il donne à *Elamire* : mais il se ruine obscurément. Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence ; & qu'aujourd'hui en carosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

* *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort régulièrement à la belle Messe aux Feuillans ou aux Minimes : il est homme d'un bon commerce, & l'on compte sur lui au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversis : là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande & le Mercure Galant : il a lû Bergerac (d), des Marets (e).

(d) Cyrano.

De la Ville. (e), l'Esclache, les Historiettes de Barbin, & quelques Recueils de Poësies. Il se promene avec des femmes à la Plaine ou au Cours; & il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui, & ce qu'il fit hier; & il meurt ainsi après avoir vécu.

* Voilà un homme, dites-vous; que j'ai vû quelque part, de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres; & je vais, s'il se peut, aider votre mémoire: est ce au Boulevard sur un strapontin, ou aux Tuilleries dans la grande allée, ou dans le Balcon à la Comédie? Est-ce au Sermon, au Bal, à Rambouillet? Où pourriez-vous ne l'avoir point vû? Où n'est-il point? S'il y a dans la Place une fameuse exécution, ou un feu de joye, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville: si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échaffaut: s'il se fait un carouzel, le voilà entré, & placé sur l'amphithéâtre: si le Roi reçoit des Ambassadeurs, il voit leur marche,

(e) S. Sorlin.

ché, il assiste à leur audience, il est en haye quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux Sermons des Liges Suisses, que celle du Chancelier & des Liges mêmes. C'est son visage que l'on voit aux Almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Sainte Hubert*, le voilà à cheval : on parle d'un camp & d'une revûe, il est à Ouilles, il est à Acheres, il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, & jusques au Fort de Bernardi. CHANLEY suit les marches, JACQUES, les vivres, D'U METZ l'artillerie : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne fait rien de ce qu'il doit savoir, mais il a vû, dit-il. tout ce qu'on peut voir, il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la Ville ! Qui dira après lui, le Cours est fermé, on ne s'y promene point, le borbier de Vincennes est lessché & relevé, on n'y versera plus ? Qui annoncera un Concert, un veau Salut, un prestige de la Foire ?

Qui

De la Ville. Qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier, que Rochois est enrhumée & ne chantera de huit jours ? Qui

connoîtra comme lui un Bourgeois à ses armes & à ses livrées ? Qui dira, *Scapin* porte des Fleurs de lys, & qui en fera plus édifié ? Qui prononcera avec plus de vanité & d'emphase le nom d'une simple Bourgeoise ? Qui sera mieux fourni de Vaudevilles ? Qui prêtera aux femmes les *Annales galantes*, & le *Journal amoureux* ? Qui saura comme lui chanter à table tout un Dialogue de l'*Opera*, & les fureurs de Roland dans une ruelle ? Enfin puisqu'il y a à la Ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir ?

* *Theramene* étoit riche & avoit du mérite : il a hérité, il est donc très-riche & d'un très-grand mérite : voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, & toutes les filles pour époux. Il va de maisons en maisons faire espérer aux meres qu'il épousera : est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, & à *Theramene*

de

de faire ses déclarations. Il tient ici contre le Mortier, là il efface le Cavalier ou le Gentil-homme : un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu : on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite : combien de galans va-t-il mettre en déroute ? Quels bons partis ne fera-t-il pas manquer ? Pourra-t-il suffire à tant d'héritières qui le recherchent ? Ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouventail de tous ceux qui ont envie de l'être, & qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur consignation. On devoit proscrire de tels personnages si heureux, si pécunieux, d'une Ville bien polie, ou condamner le sexe, sous peine de folie ou d'indignité, à ne les traiter pas mieux, que s'ils n'avoient que du mérite,

* Paris pour l'ordinaire le singe de la Cour, ne fait pas toujours la contrefaire : il ne l'imité en aucune manière dans ces dehors agréables & caressans que quelques Courtisans & sur-tout les femmes y ont naturellement



est venu en chaise ou à pied
charge , une terre , ou un
comme elles regorgent de
splendeur & de dignités , e
lassent volontiers avec la P
ou la Vertu. Une femme d
tend-elle le brouffement d
qui s'arrête à sa porte , elle
goût & de complaisance po
que est dedans sans le conn
si elle a vû de sa fenêtre un
ge , beaucoup de livrées , &
sieurs rangs de clous parfait
rés l'aient éblouïe , quelle i
n'a-t-elle pas de voir déjà dan
bre le Cavalier ou le Magistr
charmante reception ne lui
voit ! Ôtera-t-elle les yeux

Cette fatuité de quelques femmes de la Ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la Cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple, & que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

CHAP.
VII.

* La subtile invention de faire de magnifiques présens de nôces qui ne coûtent rien ; & qui doivent être rendus en espece !

* L'utile & la louable pratique, de perdre en frais de nôces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas & l'entassement des choses superflues ; & de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles & la toilette.

* Le bel & le judicieux usagē, que celui qui préférant une sorte d'effronterie aux bienséances & à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, & la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un & de l'autre sexe qui connus ou inconnus

accou-

De la Ville. accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure ! Que manque-t-il à un telle coutume pour être entièrement bizarre & incompréhensible , que d'être lue dans quelque Relation de la Mingrèlie ?

* Pénible coutume, asservissement incommode ! Se chercher incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer, ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite, & dont il importe peu que l'on soit instruite, n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir, ne sortir de chez soi l'après-dinée que pour y rentrer le soir, fort fatistàite d'avoir vû en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime guères. Qui considéreroit bien le prix du tems, & combien la perte est irréparable, pleureroit amèrement sur de si grandes misères.

* On s'éleve à la Ville dans une indifférence grossiere des choses rurales & champêtres : on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle

celle qui produit le lin , & le bled froment d'avec les seigles , & l'un ou l'autre d'avec (1) le meteil : on se contente de se nourrir & de s'habiller. Ne parlez pas à un grand nombre de Bourgeois , ni de guerets , ni de baliveaux , ni de provins , ni de regains , si vous voulez être entendu , ces termes pour eux ne sont pas françois : parlez aux uns d'aunage , de tarif ou de sol pour livre , & aux autres de voie d'appel , de requête civile , d'appointement , d'évocation. Ils connoissent le monde , & encore par ce qu'il a de moins beau & de moins précieux : ils ignorent la nature , ses commencemens , ses progrès , ses dons & ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire , & fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession & pour leurs talens. Il n'y a si vil Praticien qui au fond de son Etude sombre & enfumée , & l'esprit occupé d'une plus noire chicane , ne se préfère au Laboureur qui jouit du Ciel , qui cultive
la

(1) Le *Meteil* est un mélange de seigle & de froment. Ce mot vient de *mixtale* , qui a été employé en Latin dans le même sens.

*De la
Ville.*

la terre, qui sème à propos, & qui fait de riches moissons : & s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des Patriarches, de leur vie champêtre & de leur économie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels tems où il n'y avoit encore ni Offices, ni Commissions, ni Présidens, ni Procureurs : il ne comprend pas qu'on ait jamais pû se passer du Greffe, du Parquet & de la Buvette.

* Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même, contre le vent, la pluye, la poudre & le soleil, que le Bourgeois fait à Paris se faire mener par toute la ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres ! Ils ne savoient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles : on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies, & se chauffer à un petit feu : la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre. Ils ne fortoient point d'un mauvais dîner, pour monter dans leur carosse : ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, & ils marchoient.

choient. Ils se conservoient propres quand il faisoit sec ; & dans un tems humide ils gâtoient leur chaussure , aussi peu embarrassés de franchir les rues & les carrefours , que le Chasseur de traverser un gueret , ou le Soldat de se mouiller dans une tranchée. On n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litière ; il y avoit même plusieurs Magistrats qui alloient à pied à la Chambre ou aux Enquêtes , d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Capitole. L'étain dans ce tems brilloit sur les tables & sur les buffets , comme le fer & le cuivre dans les foyers : l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes : on mettoit celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres , ils savoient à qui l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princes : mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans , contents de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes : leur dé-

CHAP.
VII.

*De la
ville.*

pense étoit proportionnée à leur recette : leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville & de la campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes & sur leur condition. Il y avoit entr'eux des distinctions extérieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du Praticien pour celle du Magistrat, & le roturier ou le simple valet pour le Gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs héritiers; & passoit ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point, *le siècle est dur, la misère est grande, l'argent est rare* : ils en avoient moins que nous, & en avoient assez, plus riches par leur économie & par leur modestie que de leurs revenus & de leurs domaines. Enfin l'on étoit alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, inepcie dans le particulier.

C H A P I T R E VIII.

De la Cour.

LE reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne fait pas la Cour : il n'y a sorte de vertu qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

CHAP.
VIII.

* Un homme qui fait la Cour, est maître de son geste, de ses yeux & de son visage, il est profond, impénétrable : il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au Courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité, & la vertu.

* Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ? de même qui peut définir la Cour ?

*De la
Cour.*

* Se dérober à la Cour un seul moment , c'est y renoncer : le Courtisan qui l'a vûe le matin , la voit le soir , pour la reconnoître le lendemain , ou afin que lui-même y soit connu.

* L'on est petit à la Cour ; & quelque vanité que l'on ait on s'y trouve tel : mais le mal est commun ; & les Grands mêmes y sont petits.

* La Province est l'endroit d'où la Cour , comme dans son point de vûe , paroît une chose admirable : si l'on s'en approche , ses agrémens diminuent , comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

* L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre , dans des cours , ou sur l'escalier.

* La Cour ne rend pas content , elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

* Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour : il découvre en y entrant , comme un nouveau monde qui lui étoit inconnu , où il voit régner également le vice & la politesse , & où tout lui est utile , le bon & le mauvais.

* La Cour est comme un édifice bâti

bâti de marbre , je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs , mais fort polis.

* L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir , & se faire par là respecter du Noble de sa Province , ou de son Diocésain.

* Le Brodeur & le Confiseur seroient superflus & ne feroient qu'une montre inutile , si l'on étoit modeste & sobre : les Cours seroient désertes , & les Rois presque seuls , si l'on étoit guéri de la vanité & de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part , & puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la Cour l'air de hauteur , de fierté & de commandement , afin qu'ils le distribuent en détail dans les Provinces : ils font précisément comme on leur fait , vrais singes de la Royauté.

* Il n'y a rien qui enlaidisse certains Courtisans comme la présence du Prince , à peine les puis-je reconnoître à leurs visages , leurs traits sont altérés , & leur contenance est avilie. Les gens fiers & superbes sont les plus défaits , car ils perdent plus de leur :

De la Cour. celui qui est honnête & modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à réformer.

* L'air de Cour est contagieux, il se prend à V**, comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise : on l'entrevoit en des Fouriers, en de petits Contrôleurs, & en des Chefs de fruiterie : l'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre y faire de grands progrès. Un homme d'un génie élevé & d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espèce de talent pour faire son capital de l'étudier & se le rendre propre : il l'acquiert sans réflexion, & il ne pense point à s'en défaire.

** Ver-failles.

* N** arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place, il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire ; & il n'entre qu'avec la foule.

* Il y a dans les Cours des apparitions de gens aventuriers & hardis, d'un caractère libre & familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la
nou-

nouveauté : ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le Courtifan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vû. Ils ont cela de commode pour les Grands, qu'ils en sont soufferts sans conséquence, & congédiés de même : alors ils disparaissent tout à la fois riches & décrédités ; & le monde qu'ils viennent de tromper, est encore prêt d'être trompé par d'autres.

* Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légèrement, qui marchent des épaules, & qui se rengorgent comme une femme. Ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé, & qui marque qu'ils se sentent au dessus de ceux qui se trouvent présens. Ils s'arrêtent, & on les entoure : ils ont la parole, président au cercle, & persistent dans cette hauteur ridicule & contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un Grand, qui la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel qui est moins mauvais.

* Les Cours ne sauroient se passer d'une certaine espèce de Courtifans, hommes flatteurs, complaisans, insi-

Q
nuans,

*De la
Cour.*

nuans , dévoués aux femmes , dont ils ménagent les plaisirs , étudient les foibles , & flattent toutes les passions : ils leur soufflent à l'oreille des grossièretés , leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables , devinent leurs chagrins , leurs maladies , & fixent leurs couches : ils font les modes , raffinent sur le luxe & sur la dépense , & apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits , en meubles & en équipages : ils ont eux-mêmes des habits où brille l'invention & la richesse , & ils n'habitent d'anciens Palais qu'après les avoir renouvelés & embellis. Ils mangent délicatement & avec réflexion , il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent , & dont ils ne puissent rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune , & ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée : dédaigneux & fiers ils n'abordent plus leurs pareils , ils ne les saluent plus : ils parlent où tous les autres se taisent , entrent , pénètrent en des endroits & à des heures où les Grands n'osent se faire voir : ceux-ci avec de longs services , bien des playes
sur

sur le corps , de beaux emplois ou de grandes dignités , ne montrent pas un visage si assuré , ni une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands Princes , sont de tous leurs plaisirs & de toutes leurs fêtes , ne sortent pas du Louvre ou du Château , où ils marchent & agissent comme chez eux & dans leur domestique , semblent se multiplier en mille endroits , & sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une Cour : ils embrassent , ils sont embrassés : ils rient , ils éclatent , ils sont plaisans , ils font des contes : personnes commodes , agréables , riches , qui prêtent , & qui sont sans conséquence.

CHAP.
VIII.

* Ne croiroit-on pas de *Cimon* & de *Clitandre* , qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'Etat , & que seuls aussi ils en doivent répondre : l'un a du moins les affaires de la terre , & l'autre les maritimes. Qui pourroit les représenter , exprimeroit l'empressement , l'inquiétude , la curiosité , l'activité , sauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vû assis , jamais fixes & arrêtés : qui même les a vû marcher ? On les voit courir , parler

*De la
Cour.*

en courant, & vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part : ils passent & ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine : ne leur faites pas de questions, ou donnez leur du moins le tems de respirer & de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous & long tems, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent & qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent & le précèdent, ils se lancent impetueusement dans la foule des Courtisans, tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril. Leur profession est d'être vus & revus ; & ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux & si utile à la République. Ils sont au reste instruits à fonds de toutes les nouvelles indifférentes ; & ils savent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés & alertes sur tout

ce qu'ils croient leur convenir, un peu CHAP.
VIII.
 entreprenans, légers & précipités, le
 dirai-je? ils portent au vent, attelés
 tous deux au char de la Fortune, &
 tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

* Un homme de la Cour qui n'a
 pas un assez beau nom, doit l'ense-
 velir sous un meilleur; mais s'il l'a
 tel qu'il ose le porter, il doit alors in-
 sinuer qu'il est de tous les noms le plus
 illustre, comme la Maison de toutes
 les Maisons la plus ancienne: il doit
 tenir aux PRINCES LORRAINS, aux
 ROHANS, aux FOIX, aux CHASTIL-
 LONS, aux MONTMORENCIS, & s'il
 se peut, aux PRINCES DU SANG, ne
 parler que de Ducs, de Cardinaux &
 de Ministres, faire entrer dans toutes
 les conversations ses ayeuls paternels
 & maternels, & y trouver place pour
 l'Oriflamme & pour les Croisades,
 avoir des salles parées d'arbres généa-
 logiques, d'écussions chargés de seize
 quartiers, & de tableaux de ses ancê-
 tres & des alliés de ses ancêtres; se
 piquer d'avoir un ancien Château à
 Tourelles, à Creneaux & à Mache-
 coulis, dire en toute rencontre *ma ra-
 ce, ma branche, mon nom & mes ar-
 mes,*

De la Cour. mes, dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité, de celle-là, qu'elle n'est pas Demoiselle, ou si on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander s'il est Gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contre-tems, mais il les laissera rire : d'autres en feront des contes, & il leur permettra de conter : il dira toujours qu'il marche après la Maison régnante ; & à force de le dire, il fera cru.

* C'est une grande simplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture, & de n'y être pas Gentilhomme.

* L'on se couche à la Cour & l'on se leve sur l'intérêt : c'est ce que l'on digere le matin & le soir, le jour & la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns, & qu'on néglige les autres, que l'on monte & que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. Quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la modération & la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmène avec
les

les plus avarés , les plus violens dans leurs desirs & les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche , où tout se remue & de ne pas courir où les autres courent ! On croit même être responsable à soi-même de son élévation & de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la Cour , est censé de ne l'avoir pas dû faire , on n'en appelle pas. Cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit , ou persistera-t-on à y demeurer sans graces & sans récompenses ? question si épineuse , si embarrassée , & d'une si pénible décision , qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le oui , & sur le non , & meurent dans le doute.

* Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

* Celui qui voit loin derrière soi un homme de son tems & de sa condition , avec qui il est venu à la Cour la première fois , s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite , & de s'estimer davantage

*De la
Cour.*

tage que cet autre qui est demeuré en chemin , ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soi-même , & de ceux qui l'avoient devancé.

* C'est beaucoup tirer de notre ami , si ayant monté à une grande faveur , il est encore un homme de notre connoissance.

* Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échappe , s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin , s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque , poste , abbaye , pour les demander & les obtenir , & qu'il soit muni de pensions , de brevets & de survivances , vous lui reprochez son avidité & son ambition , vous dites que tout le tente , que tout lui est propre , aux siens , à ses créatures , & que par le nombre & la diversité des graces dont il se trouve comblé , lui seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire ? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation , c'est précisément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une
gran-

grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions , parce que l'on désespere par la médiocrité de la sienne , d'être jamais en état de faire comme eux , & de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur succéder , l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort , & l'on seroit plus retenu , de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

* Il ne faut rien exagérer , ni dire des Cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attende rien de pis contre le vrai mérite , que de le laisser quelquefois sans récompense , on ne l'y méprise pas toujours : quand on a pû une fois le discerner , on l'oublie ; & c'est là où l'on fait parfaitement ne faire rien , ou faire très-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

* Il est difficile à la Cour , que de toutes les piéces que l'on emploie à l'édifice de sa fortune , il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux : l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point , l'autre parle mollement : il échappe à un troisième de parler contre mes intérêts & contre ses intentions : à celui-là manque la bonne volon-

*De la
Cour.*

volonté, à celui-ci l'habileté & la prudence : tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le chemin : on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçu des uns, par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier & l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soi.

* Les Courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leurs secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire; & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne à la Cour ne veut entamer, on s'offre d'appuyer, parce que jugeant des autres par soi-même, on
espe-

espere que nul n'entamera, & qu'on
 sera ainsi dispensé d'appuyer : c'est
 une maniere douce & polie de refuser
 son crédit, ses offices & sa médiation
 à qui en a besoin.

CHAP.
 VIII.

* Combien de gens vous étouffent
 de caresses dans le particulier, vous
 aiment & vous estiment, qui sont
 embarrassés de vous dans le public,
 & qui au lever ou à la Messe évitent
 vos yeux & votre rencontre. Il n'y a
 qu'un petit nombre de Courtisans qui
 par grandeur, ou par une confiance
 qu'ils ont d'eux-mêmes, osent hono-
 rer devant le monde le mérite qui est
 seul, & dénué de grands établisse-
 mens.

* Je vois un homme entouré &
 suivi, mais il est en place : j'en vois un
 autre que tout le monde aborde, mais
 il est en faveur : celui-ci est embrassé
 & caressé, même des Grands, mais il
 est riche : celui-là est regardé de tous
 avec curiosité, on le montre du doigt,
 mais il est savant & éloquent : j'en dé-
 couvre un que personne n'oublie de
 saluer, mais il est méchant : je veux
 un homme qui soit bon, qui ne soit
 rien davantage, & qui soit recherché.

* Vient.

*De la
Cour.*

* Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les Cours & la Chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement : on en a au-dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage : l'envie, la jalousie parlent comme l'adulation : tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent, ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient en un instant un génie du premier ordre, un héros, un demi-Dieu. Il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui, qu'il paroît difforme près de ses portraits : il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse & la complaisance viennent de le porter, il rougit de sa propre réputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entièrement déchu, les machines

nes qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement & les éloges , sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris ; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux , qui le blâment plus aigrement , & qui en disent plus de mal , que ceux qui s'étoient comme dévoués à la fureur d'en dire du bien.

CHAP.
VIII.

* Je crois pouvoir dire d'un poste éminent & délicat , qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

* L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les même défauts qui les y avoient fait monter.

* Il y a dans les Cours deux manieres de ce que l'on appelle congédier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contr'eux , ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous & s'en dégoûtent.

* L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons , la premiere afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui , la seconde afin qu'il en dise de nous.

* Il est aussi dangereux à la Cour de faire les avances , qu'il est embarrassant de ne les point faire. * II

De la Cour. recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

* Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vûes qu'ils ont sur leur fortune , ni que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité , parce que s'ils ne l'obtiennent point , il y a de la honte , se persuadent-ils , à être refusés ; & s'ils y parviennent , il y a plus de gloire pour eux d'en être crus dignes par celui qui la leur accorde , que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales : ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on mérite , ou d'y être placé sans le mériter ?

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la Cour , il est encore plus âpre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soi , pourquoi a-t-il obtenu ce poste , qu'à faire demander , pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ?

L'on se présente encore pour les Charges de ville , l'on postule une pla-

ce dans l'Académie Française, l'on demandoit le Consulat : quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premières années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, & de demander ensuite sans nul mystère & sans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance, d'y servir sa Patrie, son Prince, la République.

CHAP.
VIII.

* Je ne vois aucun Courtisan à qui le Prince vienne d'accorder un bon Gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assure par vanité, ou pour marquer son désintéressement, qu'il est bien moins content du don, que de la manière dont il lui a été fait : ce qu'il y a en cela de sûr & d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace : le plus fort & le plus pénible est de donner, que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ?

Il faut avouer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne savoient donner, qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si long-tems prier, qu'ils donnoient si séchement, & char-

De la Cour. geoient une grace qu'on leur arrachoit, de conditions si désagréables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensés de rien recevoir.

* L'on remarque dans les Cours, des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages : Gouvernement, Charge, Bénéfice, tout leur convient : ils se font si bien ajustés, que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont *amphibies* : ils vivent de l'Eglise & de l'Epée, & auront le secret d'y joindre la Robe. Si vous demandez que font ces gens à la Cour, ils reçoivent, & envient tous ceux à qui l'on donne.

Mille gens à la Cour y traînent leur vie à embrasser, serrer & congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

* *Menophile* emprunte ses mœurs d'une profession, & d'une autre son habit : il masque toute l'année, quoi qu'à visage découvert : il paroît à la Cour, à la Ville, ailleurs, toujours sous un certain nom & sous le même déguisement. On le reconnoît ;
&

& on fait quel il est à son visage.

CHAP.
VIII.

* Il y a pour arriver aux Dignités ce qu'on appelle la grande voie ou le chemin battu : il y a le chemin détourné ou de traverse , qui est le plus court.

* L'on court les malheureux pour les envisager , l'on se range en haye ou l'on se place aux fenêtrés pour observer les traits , & la contenance d'un homme qui est condamné , & qui sait qu'il va mourir : Vaine , maligne , inhumaine curiosité ! Si les hommes étoient sages , la Place publique seroit abandonnée , & il seroit établi , qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchés de curiosité , exercez-la du moins en un sujet noble : voyez un heureux , contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste , & qu'il en reçoit les complimens : lisez dans ses yeux & au travers d'un calme étudié & d'une feinte modestie , combien il est content & pénétré de soi-même : voyez quelle sérénité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur & sur son visage , comme il ne songe plus qu'à vivre

De la Cour. & à avoir de la santé, comme ensuite sa joie lui échappe & ne peut plus se dissimuler, comme il plie sous le poids de son bonheur, quel air froid & sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux; il ne leur répond pas, il ne les voit pas. Les embrassemens & les caresses des Grands, qu'il ne voit plus de si loin, achevent de lui nuire: il se déconcerte, il s'étourdit, c'est une courte aliénation. Vous voulez être heureux, vous desirez des graces, que de choses pour vous à éviter!

* Un homme qui vient d'être placé, ne se sert plus de sa raison & de son esprit pour régler sa conduite & ses devoirs à l'égard des autres: il emprunte sa règle de son poste & de son état: de-là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

* *Théonas* Abbé depuis trente ans se lassoit de l'être, on a moins d'ardeur & d'impatience de se voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine. Et parce que les grandes Fêtes se passoient toujours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le tems présent, trouvoit l'Etat mal gouverné, & n'en pré-

prédifoit rien que de finiftre : convenant en fon cœur que le mérite eft dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer , il avoit enfin pris fon parti & renoncé à la Prélature , lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il eft nommé à un Evêché : rempli de joie & de confiance fur une nouvelle fi peu attendue , vous verrez , dit-il , que je n'en demeurerai pas là , & qu'ils me feront Archevêque.

* Il faut des frippons à la Cour auprès des Grands & des Ministres , même les mieux intentionnés ; mais l'usage en eft délicat , & il faut favoir les mettre en œuvre : il y a des tems & des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur , vertu , conscience , qualités toujours respectables , souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

* Un vieil Auteur , & dont j'ose rapporter ici les propres termes , de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction , dit que *s'eslonger des petits , voire de ses pareils , & iceux vilainer & despriser , s'accointer de grands & puis sans en tous biens & chevances , & en cet-*

De la Cour. te leur cointise & privauté estre de tous esbats, gabs, mommeries, & vilaines besognes, estre eshonté, saffranier & sans point de vergogne, endurer brocards & gaufferies de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer en avant, & à tout son entregent, engendre heur & fortune.

* Jeunesse du Prince, source des belles fortunes.

Timante toujours le même, & sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la première fois de la réputation & des récompenses, ne laissoit pas de dégénérer dans l'esprit des Courtisans : ils étoient las de l'estimer, ils le faisoient froidement, ils ne lui sourioient plus ; ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avoient plus rien à lui dire. Il lui falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire, & en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencemens, & encore mieux.

* Que d'amis, que de parens nais-
sent

sent en une nuit au nouveau Ministre ! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société d'études, les droits du voisinage : les autres feuilletent leur généalogie, remontent jusqu'à un trisayeul, rappellent le côté paternel & le maternel, l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, & l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers, *c'est mon ami, & je suis fort aise de son élévation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche.* Hommes vains & dévoués à la fortune, fades Courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours ? Est-il devenu depuis ce tems plus homme de bien, plus digne du choix que le Prince en vient de faire ? Attendez-vous cette circonstance pour le mieux connoître ?

* Ce qui me soutient & me rassure contre les petits dédains que j'essuye quelquefois des Grands & de mes égaux, c'est que je me dis à moi-même, ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, & ils ont raison, elle est bien petite. Ils m'adoreroient sans doute, si j'étois Ministre.

Dois-je bien-tôt être en place, le

De la fait-il, est-ce en lui un pressentiment?
Cour. Il me prévient, il me salue. •

* Celui qui dit, *Je dînai hier à Titur*, ou *j'y soupe ce soir*, qui le répète, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres conversations, qui dit, *Plancus me demandoit..... Je disois à Plancus.....* Celui-là même apprend dans ce moment que son Héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire : il part de la maison, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son Consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévère & laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'Empire, un ennemi.

* Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'esprit pour connoître & pour juger, qui n'est recommandable

ble que par de certaines livrées , que même il ne porte plus.

CHAP.
VIII.

* *Théodote* avec un habit austere a un visage comique & d'un homme qui entre sur la Scène : sa voix , sa démarche , son geste , son attitude accompagnent son visage : il est fin , cauteleux , doucereux , mystérieux , il s'approche de vous , & il vous dit à l'oreille , *Voilà un beau tems , voilà un beau dégel.* S'il n'a pas les grandes manieres , il a du moins toutes les petites , & celles même qui ne conviennent guères qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon . c'est celle de *Théodote* pour une affaire de rien , & qui ne mérite pas qu'on s'en remue , il la traite sérieusement & comme quelque chose qui est capital , il agit , il s'empresse , il la fait réussir : le voilà qui respire & qui se repose , & il a raison , elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enyvres , enforcés de la faveur : ils y pensent le jour , ils y rêvent la nuit : ils montent l'escalier d'un Ministre & ils en descendent , ils sortent de son anti-

R ; cham-

De la Cour. chambre & ils y rentrent, ils n'ont rien à lui dire & ils lui parlent : ils lui parlent une seconde fois, les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégoûtent l'orgueil, l'arrogance, la présomption : vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connoissent point, ils ont les yeux égarés & l'esprit aliéné : c'est à leurs parens à en prendre soin & à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur, & que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais sa passion a moins d'éclat : il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement : il est au guet & à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement, mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance. Si la place d'un CASSINI devenoit vacante, & que le Suisse ou le Postillon du Favori s'avisât de la demander, il appuyeroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capa-

capable d'observer & de calculer, de parler de Parelies & de Parallaxes. Si vous demandiez de Théodote s'il est Auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerois ses Ouvrages, & je vous dirois, lisez & jugez : mais s'il est dévot ou courtisan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire. Je prononcerois plus hardiment sur son étoile : oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance, vous serez placé, & bientôt, ne veillez plus, n'imprimez plus, le Public vous demande quartier.

CHAP.
VIII.

* N'esperez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de service, de bienveillance, de générosité, de fermeté, dans un homme qui s'est depuis quelque tems livré à la Cour, & qui secrètement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots & d'impertinens. Celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui venant à le savoir, l'empêcheroit de *cheminer*. Pensant mal de tout le monde,

De la Cour. il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul , il veut persuader qu'il en veut à tous , afin que tous lui en fassent , ou que nul du moins lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère , il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse son oreille ; il est froid & indifférent sur les observations que l'on fait sur la Cour & sur le Courtisan ; & parce qu'il les a entendues , il s'en croit complice & responsable. Tyran de la société & martyr de son ambition , il a une triste circonspection dans sa conduite & dans ses discours , une raillerie innocente , mais froide & contrainte , un ris forcé , des caresses contrefaites , une conversation interrompue , & des distractions fréquentes : il a une profusion , le dirai-je ? des torrens de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé & qui est en faveur , & pour tout autre une sécheresse de pulmonique : il a des formules de complimens différens pour l'entrée & pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité ; & il n'y a personne de ceux qui se payent de mines & de façons de parler , qui ne sorte d'avec

d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons & des créatures : il est médiateur, confident, entremetteur, il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de Cour : il fait où il faut se placer pour être vû : il fait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions pressées sur votre santé, sur vos affaires ; & pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il fait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance, il pleure d'un œil, & il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les Ministres ou sur le Favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : il se tait au contraire, & fait le mystérieux sur ce qu'il fait de plus important, & plus volontiers encore sur ce qu'il ne fait point.

* Il y a un pays où les joies sont visibles mais fausses, & les chagrins cachés mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les spectacles, que

De la Cour. que les éclats & les applaudissemens aux Théâtres de Moliere & d'Arlequin, les repas, la chasse, les balets, les carrouzels couvrirent tant d'inquiétudes, de soins & de divers intérêts, tant de craintes & d'espérances, des passions si vives & des affaires si sérieuses ?

* La vie de la Cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger ses pièces & ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parler celui de son adversaire, hasarder quelquefois, & jouer de caprice ; & après toutes ses rêveries & toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat. Souvent avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, & l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

* Les roues, les ressorts, les mouvemens sont cachés, rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance & acheve son tour : image du Courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti.

* Les deux tiers de ma vie sont écou-

écoulés , pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste ? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne , ni les petiteſſes où je me ſurprends , ni les humiliations , ni les hontes que j'eſſuye : trente années détruiront ces coloſſes de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête ; nous diſparoiſſons , moi qui ſuis ſi peu de choſe , & ceux que je contemplois ſi avidement , & de qui j'eſperois toute ma grandeur. Le meilleur de tous les biens , s'il y a des biens , c'eſt le repos , la retraite , & un endroit qui ſoit ſon domaine. N** a penſé cela dans ſa diſgrace , & l'a oublié dans la proſpérité.

CHAP.
VIII.

* Un noble , s'il vit chez lui dans ſa Province , il vit libre , mais ſans appui ! s'il vit à la Cour , il eſt protégé , mais il eſt eſclave , cela ſe compenſe.

* *Xantippe* au fond de ſa Province , ſous un vieux toit ; & dans un mauvais lit a rêvé pendant la nuit , qu'il voyoit le Prince , qu'il lui parloit , & qu'il en reſſentoit une extrême joie : il a été triſte à ſon reveil : il a conté ſon ſonge , & il a dit , quelles chimeres ne tombent point dans l'eſprit des
hom-

De la Cour. hommes pendant qu'ils dorment ! Xantippe a continué de vivre, il est venu à la Cour, il a vû le Prince, il lui a parlé; & il a été plus loin que son songe, il est Favori.

* Qui est plus esclave qu'un Courtisan assidu, si ce n'est un Courtisan plus assidu ?

* L'esclave n'a qu'un maître : l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

* Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vûs du Prince qui n'en sauroit voir mille à la fois; & s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux !

* De tous ceux qui s'empresent auprès des Grands & qui leur font la Cour, un petit nombre les recherche par des vûes d'ambition & d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sottise impatience de se faire voir.

* Il y a de certaines familles qui par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienséance, doivent être irréconciliables : les voilà réunies : & où la Religion a échoué quand elle a voulu

voulu l'entreprendre , l'intérêt s'en
joue , & le fait sans peine.

CHAP.
VIII.

L'on parle d'une région où les
vieillards sont galans , polis & civils ,
les jeunes gens au contraire durs , fe-
roces , sans mœurs ni politesse : ils se
trouvent affranchis de la passion des
femmes dans un âge où l'on commen-
ce ailleurs à la sentir : ils leur préfé-
rent des repas , des viandes , & des
amours ridicules. Celui-là chez eux
est sobre & modéré , qui ne s'enyvre
que du vin : l'usage trop fréquent
qu'ils en ont fait , le leur a rendu insi-
pide. Ils cherchent à réveiller leur goût
déjà éteint par des eaux de vie , & par
toutes les liqueurs les plus violentes :
il ne manque à leur débauche que de
boire de l'eau forte. Les femmes du
pays précipitent le déclin de leur
beauté par des artifices qu'elles croient
servir à les rendre belles : leur coutume
est de peindre leurs levres , leurs joues ,
leurs sourcils , & leurs épaules qu'elles
étalent avec leur gorge , leurs bras &
leurs oreilles , comme si elles crai-
gnoient de cacher l'endroit par où elles
pourroient plaire , ou de ne pas se
montrer assez. Ceux qui habitent cette
con-

*De la
Cour.*

contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, & empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roi : les Grands de la Nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise. Il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés & redoutables. Les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent debout, le dos tourné directement aux Prêtres & aux saints Mystères, & les faces élevées vers leur Roi, que l'on voit à genoux sur une Tribune, & à qui ils semblent avoir tout l'esprit & tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espece de subordination, car ce peuple paroît adorer le Prince ; & le Prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment *** ; il est à quelque quarante-



ante huit degrés d'élevation du pôle, & à plus d'onze cens lieues de mer des Iroquois & des Hurons. CHAP. VIII.

* Qui considérera que le visage du Prince fait toute la félicité du Courtisan, qu'il s'occupe & se remplit pendant toute sa vie de le voir & d'en être vû, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

* Les grands Seigneurs sont pleins d'égards pour les Princes, c'est leur affaire : ils ont des inférieurs. Les petits Courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

* Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse? Elle peut, & elle fait : ou du moins quand elle sauroit autant qu'elle peut, elle ne seroit pas plus décisive.

* Foibles hommes ! Un Grand dit de *Timagene* votre ami qu'il est un sot, & il se trompe : je ne demande pas que vous répliquiez qu'il est homme d'esprit : osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il

De la
Cœur. qu'il manque de cœur : vous lui avez vû faire une belle action, rassurez-vous, je vous dispense de la raconter, pourvû qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous souveniez encore de la lui avoir vû faire.

* Qui fait parler aux Rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan. Une parole échappe & elle tombe de l'oreille du Prince bien avant dans sa mémoire, & quelquefois jusques dans son cœur, il est impossible de la ravoir : tous les soins que l'on prend & toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, servent à la graver plus profondément & à l'enfoncer davantage : si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayons parlé, outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remède, qui est de nous instruire par notre faute, & de souffrir la peine de notre légèreté : mais si c'est contre quelque autre, quel abbattement, quel repentir ! Y a-t-il une règle plus utile contre un si dangereux inconvénient que de parler des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs

leurs ouvrages , de leurs actions , de leurs mœurs , ou de leur conduite , du moins avec l'attention , les précautions & les mesures dont on parle de foi ?

CHAP.
VIII.

* Diseurs de bons mots , mauvais caractère , je le dirois , s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la réputation , ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot , méritent une peine infamante : cela n'a pas été dit , & je l'ose dire.

* Il y a un certain nombre de phrases toutes faites , que l'on prend comme dans un magasin , & dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les événemens. Bien qu'elles se disent souvent sans affectation , & qu'elles soient reçues sans reconnaissance , il n'est pas permis avec cela de les omettre , parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur , qui est l'amitié , & que les hommes ne pouvant guères compter les uns sur les autres pour la réalité , semblent être convenus entre eux , de se contenter des apparences.

* Avec cinq ou six termes de l'Art , & rien de plus , l'on se donne pour connoisseur en musique , en tableaux ,
en

*De la
Cour.*

en bâtimens , & en bonne chere : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre , à voir & à manger : l'on impose à ses semblables , & l'on se trompe soi-même.

* La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens , en qui l'usage du monde , la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit , & suppléent au mérite. Ils savent entrer & sortir , ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point , ils plaisent à force de se taire , & se rendent importans par un silence long-tems soutenu , ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines , d'une inflexion de voix , d'un geste & d'un sourire ; ils n'ont pas , si je l'ose dire , deux pouces de profondeur , si vous les enfoncez , vous rencontrez le tuf.

* Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident , ils en sont les premiers surpris & consternés : ils se reconnoissent enfin & se trouvent dignes de leur étoile ; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles ou qu'il fût impossible d'être heureux & fort tout à la fois , ils se croient de l'esprit , ils ha-
zar-

zardent , que dis-je ? ils ont la confiance de parler en toute rencontre , & sur quelque matière qui puisse s'offrir , & sans nul discernement des personnes qui les écoutent : ajouterai-je qu'ils épouvantent , ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaïses , il est vrai du moins qu'ils deshonnorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hazard de leur élévation.

CHAP.
VIII.

* Comment nommerai je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots ? Je sai du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils savent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse , que de faire penser de soi , que l'on n'est que médiocrement fin.

La finesse n'est ni une trop bonne , ni une trop mauvaise qualité : elle flotte entre le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse , & peut-être , où elle ne doit être suppléée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant. Le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse , c'est fourberie. Avec

*De la
Cour.*

Avec les gens qui par finesse écoutent tout, & parlent peu, parlez encore moins, ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

* Vous dépendez dans une affaire qui est juste & importante, du contentement de deux personnes. L'un vous dit, j'y donne les mains, pourvu qu'un tel y condescende; & ce tel y condescend, & ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre: cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement. Je m'y perds, dites-vous, & je n'y comprends rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, & qu'ils se parlent. Je vous dis moi que j'y vois clair, & que j'y comprends tout: ils se sont parlés.

* Il me semble que qui sollicite pour les autres, a la confiance d'un homme qui demande justice; & qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grace.

* Si l'on ne se précautionne à la Cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné avec tout son esprit de se trouver la duppe de plus sots que soi. * II

* Il y a quelques rencontres dans la vie , où la vérité & la simplicité sont le meilleur manége du monde.

CHAP.
VIII.

* Etes vous en faveur , tout manége est bon , vous ne faites point de fautes , tous les chemins vous menent au terme : autrement , tout est faute , rien n'est utile , il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

* Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain tems , ne peut plus s'en passer : toute autre vie pour lui est languissante.

* Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale : l'on peut cependant en avoir à un certain point , que l'on est au-dessus de l'intrigue & de la cabale , & que l'on ne sauroit s'y assujettir : l'on va alors à une grande fortune ou à une haute réputation par d'autres chemins.

* Avec un esprit sublime , une doctrine universelle , une probité à toutes épreuves , & un mérite très-accomplis , n'appréhendez pas , ô *Aristida* , de tomber à la Cour ou de perdre la faveur des Grands , pendant tout le tems qu'ils auront besoin de vous.

* Qu'un Favori s'observe de fort
Tome I. S près ,

De la Cour. près, car s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il froncé moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers, & s'il me reconduit un peu plus loin, je penserai qu'il commence à tomber, & je penserai vrai.

* L'homme a bien peu de ressources dans soi-même, puisqu'il lui faut une disgrâce ou une mortification, pour le rendre plus humain, plus traitable, moins féroce, plus honnête homme.

* L'on contemple dans les Cours, de certaines gens, & l'on voit bien à leurs discours, & à toute leur conduite, qu'ils ne songent ni à leurs grands-pères, ni à leurs petits fils. Le présent est pour eux : ils n'en jouissent pas, ils en abusent.

* *Straton* est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman : non, il lui manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures, il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais, que dis-je, on ne rêve point comme il a vécu. Personne n'a tiré d'une destinée plus

plus qu'il a fait : l'extrême & le médiocre lui sont connus : il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune : rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il affuroit fort sérieusement qui étoient en lui : il a dit de soi, *J'ai de l'esprit, j'ai du courage* ; & tous ont dit après lui, *Il a de l'esprit, il a du courage*. Il a exercé dans l'une & l'autre fortune le génie du Courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque ont été employés à son éloge ; & tout le contraire a servi depuis pour le ravalier : caractère équivoque, mêlé, enveloppé, une énigme, une question presque indéfinie.

CHAP.
VIII.

* La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux ; & sa chute, au-dessous :

* Celui qui un beau jour fait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

*De la
Cour.*

* Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre & les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue, ou ce qui s'attriste & se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles, ils s'évanouiront à leur tour, & ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place : quel fonds à faire sur un personnage de Comédie !

* Qui a vû la Cour, a vû du monde ce qui est le plus beau, le plus précieux & le plus orné : qui méprise la Cour après l'avoir vûe, méprise le monde.

* La Ville dégoûte de la Province ; la Cour détrompe de la Ville, & guérit de la Cour.

Un esprit sain puise à la Cour le goût de la solitude & de la retraite.



CHAPITRE IX.

Des Grands.

LA prévention du peuple en fa-
 veur des Grands est si aveugle,
 & l'entêtement pour leur geste, leur
 visage, leur ton de voix & leurs ma-
 nieres, si général, que s'ils s'avisent
 d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

CHAP.
IX.

* Si vous êtes né vicieux, ô *Théa-
 gene*, je vous plains : si vous le deve-
 nez par foiblesse pour ceux qui ont in-
 térêt que vous le soyez, qui ont juré
 entr'eux de vous corrompre, & qui
 se vantent déjà de pouvoir y réussir,
 souffrez que je vous méprise. Mais si
 vous êtes sage, temperant, modeste,
 civil, généreux, reconnoissant, labo-
 rieux, d'un rang d'ailleurs & d'une
 naissance à donner des exemples plu-
 tôt qu'à les prendre d'autrui, & à
 faire les règles plutôt qu'à les rece-
 voir, convenez avec cette sorte de
 gens, de suivre par complaisance leurs
 déreglemens, leurs vices & leur folie,
 quand ils auront par la déférence qu'ils

*Des
Grands.*

vous doivent , exercé toutes les vertus que vous chérissiez : ironie forte , mais utile , très-propre à mettre vos mœurs en sûreté , à renverser tous leurs projets , & à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont , & de vous laisser tel que vous êtes.

* L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cède leur bonne chère , leurs riches ameublemens , leurs chiens , leurs chevaux , leurs singes , leurs nains , leurs fous & leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit , & qui les passent quelquefois.

* Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt , de soutenir des terres par de longues murailles , de dorer des plafonds , de faire venir dix pouces d'eau , de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content , de combler une ame de joie , de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier , leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

* On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des
hom-

hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une espece de compensation de bien & de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne seroit guères plus désirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, & à qui il ne manque rien, peut former cette question ; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

CHAP.
IX.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, & qui y demeure, jusques à ce que la misère l'en ait ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excès, & les petits aiment la modération : ceux-là ont le goût de dominer & de commander ; & ceux-ci sentent du plaisir, & même de la vanité à les servir & à leur obéir. Les Grands sont entourés, salués, respectés : les petits entourent, saluent, se prosternent ; & tous sont contents.

* Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, & leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne pro-

*Des
Grands.*

mettre pas encore plus largement.

* Il est vieux & usé, dit un Grand, il s'est crevé à me suivre, qu'en faire? Un autre plus jeune enleve ses espérances, & obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux, que parce qu'il l'a trop mérité.

* Je ne sai, dites-vous avec un air froid & dédaigneux, *Philante* a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exacritude sur son devoir, de la fidélité & de l'attachement pour son Maître, & il en est médiocrement considéré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté : expliquez-vous, est-ce *Philante*, ou le Grand qu'il sert, que vous condamnez?

* Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands?

* Les Grands sont si heureux, qu'ils n'essuient pas même dans toute leur vie l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, dont ils ont tiré le plus de plaisir & le plus d'utilité. La première chose que
la

La flatterie fait faire après la mort de ces hommes uniques & qui ne se réparent point, est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent sont très-exemts : elle assure que l'un avec toute la capacité & toutes les lumières de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts ; & ce style sert aux Princes à se consoler du grand & de l'excellent par le médiocre.

* Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit : les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

* Quand je vois d'une part auprès des Grands, à leur table, & quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressés, intrigans, aventuriers, esprits dangereux & nuisibles ; & que je considère d'autre part quelle peine ont les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours disposé à croire que les méchans soient soufferts par intérêt, ou que les gens de bien soient regardés

Des Grands, comme inutiles : je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur & discernement sont deux choses différentes, & l'amour pour la vertu & pour les vertueux, une troisième chose.

* *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques Grands, que d'être réduit à vivre familièrement avec ses égaux.

La règle de voir de plus grands que soi, doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

* Quelle est l'incurable maladie de *Theophile*? Elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guérit point, il a voulu, il veut, & il voudra gouverner les Grands : la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire & d'ascendant sur les esprits : est ce en lui zèle du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soi-même? Il n'y a point de Palais où il ne s'insinue : ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet : on attend qu'il ait parlé, & long-tems & avec action, pour avoir audience, pour

pour être vû. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive, de triste ou d'avantageux : il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son tems ou son ambition, que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre : il y en a d'un plus haut rang & d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, & dont il se charge plus volontiers. Il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit, d'intrigue, de médiation ou de manége : à peine un Grand est-il débarqué, qu'il l'empoigne & s'en fait : on entend plutôt dire à Théophile, qu'il le gouverne, qu'on n'a pû soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

* Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous, nous les fait haïr, mais un salut ou un sourire nous les réconcilie.

* Il y a des hommes superbes que l'élevation de leurs rivaux humilie & apprivoise, ils en viennent par cette disgrâce jusqu'à rendre le salut : mais

Des Grands. le tems qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

* Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifférens sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, & tempère leur vanité. De même les Princes loués sans fin & sans relâche des Grands ou des Courtisans, en seroient plus vains, s'ils estimoient davantage ceux qui les louent.

* Les Grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, & s'emparent de ces riches talens, comme de choses dûes à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, & peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leur fonds. Ils ont de grands domaines, & une longue suite d'Ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

* Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement ? En croirai-je la prévention

tion & la flatterie qui publient hardiment votre mérite? elles me sont suspectes, je les récusé. Me laisserai-je éblouir par un air de capacité ou de hauteur, qui vous met au-dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit, & de ce qui s'écrit, qui vous rend sec sur les louanges, & empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation? je conclus de là plus naturellement, que vous avez de la faveur, du crédit & de grandes richesses. Quel moyen de vous définir, *Téléphon*? on n'approche de vous que comme du feu, & dans une certaine distance, & il faudroit vous développer, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain & raisonnable. Votre homme de confiance, qui est dans votre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez *Socrate* & *Aristide*, avec qui vous riez, & qui rit plus haut que vous, *Dave* enfin m'est très-connu: seroit-ce assez pour vous bien connoître?

* Il y en a de tels, que s'ils pouvoient connoître leurs subalternes & se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

* S'il

Des Grands. * S'il y a peu d'excellens Orateurs ; y a-t-il bien des gens qui puissent les atteindre ? S'il n'y a pas assez de bons Ecrivains , où sont ceux qui savent lire ? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les Rois , & de les aider dans l'administration de leurs affaires. Mais s'ils naissent enfin ces hommes habiles & intelligens , s'ils agissent selon leurs vûes & leurs lumieres , sont-ils aimés , sont-ils estimés autant qu'ils le méritent ? sont-ils loués de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils font pour la patrie ? Ils vivent , il suffit : on les censure s'ils échouent ; & on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin & sa jalousie regardés des Grands ou des Puissans comme inévitables , les ont conduits insensiblement à le compter pour rien , & à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises , à s'en faire même une règle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres , lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les Grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font , & par

par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur font responsables de leur obscurité, de leur pauvreté, & de leur infortune, ou du moins ils leur paroissent tels.

CHAP.
IX.

* C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu : quel moyen encore de s'appeler, Pierre, Jean, Jacques, comme le Marchand ou le Laboureur : évitons d'avoir rien de commun avec la multitude : affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent : qu'elle s'approprie les douze Apôtres, leurs Disciples, les premiers Martyrs (telles gens, tels Patrons) qu'elle voye avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César & de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier & de Tancrede, c'étoient des Paladins, & le Roman n'a point de Héros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achille,

Des Grands. chille, d'Hercule, tous demi-Dieux; sous ceux même de Phœbus & de Diane; & qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter, ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

* Pendant que les Grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux intérêts des Princes & aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'économie & la science d'un pere de famille, & qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance, qu'ils se laissent appauvrir & maîtriser par des Intendants, qu'ils se contentent d'être gourmets ou *côteaux*, d'aller chez *Thais* ou chez *Phryné*, de parler de la meute & de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon ou à Philisbourg : des Citoyens s'instruisent du dedans & du dehors d'un Royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins & politiques, savent le fort & le foible de tout un Etat, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le Prince d'une partie des soins publics. Les Grands qui les dédaignoient, les révèrent, heureux

reux s'ils deviennent leurs gendres.

CHAP.
IX.

* Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les Grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, & les autres sont inquiets & pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sauroit faire aucun mal, un Grand ne veut faire aucun bien & est capable de grands maux : l'un ne se forme & ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses : là se montre ingenuement la grossièreté & la franchise, ici se cache une seve maligne & corrompue sous l'écorce de la politesse : le peuple n'a guères d'esprit, & les Grands n'ont point d'ame : celui-là a un bon fonds & n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors & qu'une simple superficie. Faut-il opter ? je ne balance pas, je veux être peuple.

* Quelque profonds que soient les Grands de la Cour, & quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne sont pas, & pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire
aux

*Des
Grands.*

aux dépens d'autrui, & à jeter du ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute pour envelopper une dupe, & rendre fort celui qui l'est déjà, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sauroit se tourner & se plier en mille manieres agréables & réjouissantes, si le dangereux caractère du Courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue. Il lui oppose un caractère sérieux dans lequel il se retranche ; & il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises manquent d'occasions de se jouer de lui.

* Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité font que les Princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécile & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

* Un Grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule laisse
entre

entre les conditions les plus disproportionnées, entre le Seigneur & l'Es-tafier.

CHAP.
IX.

* Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes un peu de celui d'incommoder les autres : mais non, les Princes ressemblent aux hommes : ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité, cela est naturel.

* Il semble que la première règle des compagnies, des gens en place, ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

* Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir ; & si elle naît cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir ; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échappe, mais comme c'est en une chose juste, il doit prévenir la sollicitation, & n'être vu que pour être remercié ; & si elle est facile, il ne doit pas même la
lui.

Des Grands. lui faire valoir : s'il la lui refuse, je les plains tous deux.

* Il y a des hommes nés inaccessibles, & ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dependent : ils ne font jamais que sur un pied : mobiles comme le mercure ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent : semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu & flamme, tonnent & foudroient, on n'en approche pas, jusqu'à ce que venant à s'éteindre ils tombent, & par leur chute deviennent traitables, mais inutiles.

* Le Suisse, le Valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élévation & la fortune des gens qu'ils servent, & mettent tous ceux qui entrent par leur porte, & montent leur escalier, indifféremment au-dessous d'eux & de leurs maîtres : tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des Grands & de ce qui leur appartient.

* Un homme en place doit aimer son

son Prince, sa femme, ses enfans & après eux les gens d'esprit : il les doit adopter, il doit s'en fournir, & n'en jamais manquer. Il ne fauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions & de bienfaits, mais de trop de familiarité & de careffes les secours & les services qu'il en tire, même sans le savoir : quels petits bruits ne dissipent-ils pas ! quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable & à la fiction ! ne savent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein & la justesse des mesures par le bonheur des événemens, s'élever contre la malignité & l'envie, pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises, détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, & les mettre dans leur jour, semer en mille occasions des faits & des détails qui soient avantageux, & tourner le ris & la moquerie contre ceux qui oseroient en douter, ou avancer des faits contraires ? Je sai que les Grands ont pour maxime de laisser parler & de continuer d'agir : mais je

Des Grands. fai aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire les empêche de faire.

* Sentir le mérite ; & quand il est une fois connu , le bien traiter : deux grandes démarches à faire tout de suite , & dont la plûpart des Grands sont fort incapables.

* Tu es grand , tu es puissant , ce n'est pas assez : fais que je t'estime , afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes graces , ou de n'avoir pu les acquérir.

* Vous dites d'un Grand ou d'un homme en place , qu'il est prévenant , officieux , qu'il aime à faire plaisir ; & vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a sù que vous preniez intérêt. Je vous entends , on va pour vous au devant de la sollicitation , vous avez du crédit , vous êtes connu du Ministre , vous êtes bien avec les Puissances : desiriez-vous que je fusse autre chose ?

Quelqu'un vous dit , *je me plains d'un tel , il est fier depuis son élévation , il me dédaigne , il ne me connoît plus. Je n'ai pas pour moi , lui répondez-vous , sujet de m'en plaindre , au contraire , je m'en*

On'en loue fort , & il me semble même qu'il est assez civil. Je crois encore vous entendre , vous voulez qu'on sache qu'un homme en place a de l'attention pour vous , & qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux , de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut , ou de leur sourire.

CHAP.
IX.

Se louer de quelqu'un , se louer d'un Grand , phrase délicate dans son origine , & qui signifie sans doute se louer soi-même , en disant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait , ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On loue les Grands pour marquer qu'on les voit de près , rarement par estime ou par gratitude : on ne connoît pas souvent ceux que lon loue. La vanité ou la légereté l'emporte quelquefois sur le ressentiment : on est mal-content d'eux , & on les loue.

* S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte , il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un Grand : il s'en tire , & vous laisse payer doublement , pour lui & pour vous.

* Le

*Des
Grands.*

* Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser, y a mis du sien; & il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

* La Noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat, & pour la gloire du Souverain. Le Magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les Peuples: voilà de part & d'autre des fonctions bien sublimes & d'une merveilleuse utilité, les hommes ne sont guères capables de plus grandes choses; & je ne sai d'où la Robe & l'Epée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

* S'il est vrai qu'un Grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir & l'abondance, qu'un Particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables: il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire & la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur & dans la foule: il vivoit de même à la vérité,
mais

mais il vivoit ; & c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses & serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple , & expose aux yeux des hommes , à leur censure , & à leurs éloges , sont même capables de sortir par effort de leur temperament , s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette disposition de cœur & d'esprit qui passe des ayeuls par les peres dans leurs descendans , est cette bravoure si familiere aux personnes nobles , & peut-être la noblesse même.

CHAP.
IX,

Jettez-moi dans les troupes comme un simple soldat , je suis Thersite : mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe , je suis ACHILLE.

* Les Princes sans autre science ni autre règle ont un goût de comparaison : ils sont nés & élevés au milieu & comme dans le centre des meilleures choses , à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent , ce qu'ils voyent , & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY , de RACINE & de LE BRUN , est condamné.

* Ne parler aux jeunes Princes que
Tomg I. T du

Des Grands. du soin de leur rang, est un excès de précaution, lorsque toute une Cour met son devoir & une partie de sa politesse à les respecter, & qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dus à leur naissance, qu'à confondre les personnes & les traiter indifféremment & sans distinction des conditions & des titres. Ils ont une fertilité naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions : il ne leur faut de leçons que pour la régler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté & l'esprit de discernement.

* C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, & que tout le monde lui cède. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voyent, & s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase : s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

* *Arif-*

* *Aristarque* se transporte dans la place avec un Heraut & un Trompette, celui-ci commence, toute la multitude accourt & se rassemble. Ecoutez, peuple, dit le Heraut, soyez attentifs, silence, silence, *Aristarque* que vous voyez présent doit faire demain une bonne action. Je dirai plus simplement & sans figure, quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux? que je ne sache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

* Les meilleures actions s'altèrent, & s'affoiblissent par la maniere dont on les fait, & laissent même douter des intentions. Celui qui protège ou qui loue la Vertu pour la Vertu, qui corrige ou qui blâme le Vice à cause du Vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faîte, sans affectation: il n'use point de réponses graves & sententieuses, encore moins de traits piquans & satyriques: ce n'est jamais une scène qu'il joue pour le Public, c'est un bon exemple qu'il donne, & un devoir dont il s'acquitte: il ne fournit rien aux visites des femmes,

*Des
Grands.*

ni au cabinet (a), ni aux nouvellistes: il ne donne point à un homme agréable la matière d'un joli conte. Le bien qu'il vient de faire est un peu moins su à la vérité; mais il fait ce bien, que voudroit-il davantage?

* Les Grands ne doivent point aimer les premiers tems, ils ne leur sont point favorables: il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frère & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille: il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

* *Théognis* est recherché dans son ajustement, & il s'ort paré comme une femme: il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux & son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux & leur souriant, & que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à d'roit où il y a un grand monde, & à gauche où il n'y a personne,
il

(a) Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation,

il salue ceux qui y sont & ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile, il va le trouver, lui fait sa priere : Théognis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service; & comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge : le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

* C'est avoir une très-mauvaise opinion des hommes, & néanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs & stériles embrassemens.

* *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité & l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie. Il a des termes tout à la fois

Des Grands. civils & hautains, une honnêteté impérienne & qu'il emploie sans discernement : il a une fausse grandeur qui l'abaisse, & qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, & qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit, *Mon Ordre, mon Cordon bleu*, il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'après un Grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son tems si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un Ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère & inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune : il vous apperçoit un jour dans
une

une gallerie , & il vous fuit ; & le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public , ou s'il est public , en la compagnie d'un Grand , il prend courage , il vient à vous , & il vous dit , *Vous ne faifsez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis ; & tantôt s'il les trouve avec vous en conversation , il vous coupe & vous les enleve. Vous l'abordez une autre fois , & il ne s'arrête pas , il se fait suivre , vous parle si haut , que c'est une scène pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre ; gens nourris dans le faux , qui ne haïssent rien tant que d'être naturels , vrais personnages de Comédie , des Floridors , des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas & timides devant les Princes & les Ministres , pleins de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu : muets & embarrassés avec les Savans : vifs , hardis & décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robbe , & de politique à un

CHAP.
IX.

*Des
Grands.*

Financier : ils savent l'Histoire avec les femmes : ils sont Poètes avec un Docteur, & Géometres avec un Poëte. De maximes ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins, ils vivent à l'avanture, poussés & entraînés par le vent de la faveur, & par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; & celui à qui ils ont recours, n'est guères un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

* Nous avons pour les Grands & pour les gens en place une jalousie sterile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur & de leur élévation, & qui ne fait qu'ajouter à notre propre misere le poids insupportable du bonheur d'autrui : que faire contre une maladie de l'ame si inveterée & si contagieuse ? Contentons-nous de peu, & de moins encore s'il est possible : sachons perdre dans l'occasion ; la recette est infaillible ; & je consens à l'éprouver : j'évite par-là d'appriivoiser un Suisse ou de fléchir un Commis, d'être repoussé à
une

une porte par la foule innombrable de Cliens ou de Courtifans dont la maison d'un Ministre se dégorge plusieurs fois le jour , de languir dans sa salle d'audience , de lui demander en tremblant & en balbutiant une chose juste , d'effuyer sa gravité , son ris amer , & son *Laconisme*. Alors je ne le hais plus , je ne lui porte plus d'envie : il ne me fait aucune priere , je ne lui en fais pas : nous sommes égaux , si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille , & que je le suis.

CHAP.
IX.

* Si les Grands ont des occasions de nous faire du bien , ils en ont rarement la volonté ; & s'ils désirent de nous faire du mal , ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend , s'il n'est fondé que sur l'espérance ou sur la crainte : & une longue vie se termine quelquefois , sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt , ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune. Nous devons les honorer parce qu'ils sont grands , & que nous sommes petits : & qu'il y en a d'autres plus petits que nous , qui nous honorent.

T 5 * A

Des
Gens. * A la Cour à la Ville, mêmes pa-
fices, mêmes foibleffes, mêmes peti-
teffes, mêmes travers d'esprit, mê-
mes brouilleries dans les familles &
entre les proches, mêmes envies, mê-
mes antipathies : par-tout des brus &
des belles-meres, des maris & des
femmes, des divorces, des ruptures,
& de mauvais raccommodemens :
par-tout des humeurs, des coleres,
des partialités, des rapports, & ce
qu'on appelle de mauvais discours,
avec de bons yeux on voit fans peine
la petite Ville, la rue S. Denis comme
- Ven-
- *fautes*, l'on croit se haïr avec plus de fierté &
Foutre de hauteur, & peut-être avec plus de
meuble dignité : on se nuit réciproquement
avec plus d'habileté & de finesse, les
coleres sont plus eloquentes, & l'on
se dit des injures plus poliment & en
meilleurs termes, l'on n'y bleffe point
la pureté de la langue, l'on n'y offen-
se que les hommes ou que leur répu-
tation : tous les dehors du vice y sont
fréquentz, mais le fonds encore une
fois y est le même que dans les condi-
tions les plus ravalées : tout le bas,
tout le foible & tout l'indigne s'y
trou-

trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leur dignité, ces têtes si fortes & si habiles, ces femmes si polies & si spirituelles, tous méprisent le peuple, & ils font peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose, c'est une vaste expression; & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, & jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux Grands, c'est la populace & la multitude: il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles & aux vertueux, ce sont les Grands comme les petits.

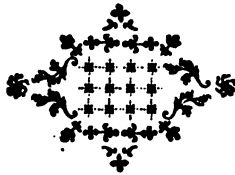
* Les Grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop, bientôt ils en parlent peu, ensuite ils n'en parlent plus, & ils n'en parleront plus: action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié: ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnaissance, ni récompense.

* L'on se porte aux extrémités opposées à l'égard de certains personnages. La satire après leur mort court

144 LES CARACTERES;

*es
ands.* parmi le peuple , pendant que les voûtes des Temples retentissent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni Libelles ni Discours funebres : quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

* L'on doit se taire sur les Puissans : il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien ; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent , & de la lâcheté quand ils sont morts.



CHAPITRE X.

Du Souverain , ou de la République.

QUAND l'on parcourt sans la pré-
 vention de son pays toutes les
 formes du Gouvernement , l'on ne
 fait à laquelle se tenir : il y a dans tou-
 tes le moins bon & le moins mauvais.
 Ce qu'il y a de plus raisonnable &
 de plus sûr , c'est d'estimer celle où
 l'on est né , la meilleure de toutes , &
 de s'y soumettre.

CHAP.
X.

* Il ne faut ni art ni science pour
 exercer la tyrannie ; & la Politique
 qui ne consiste qu'à répandre le sang ,
 est fort bornée & de nul raffinement :
 elle inspire de tuer ceux dont la vie
 est un obstacle à notre ambition : un
 homme né cruel fait cela sans peine.
 C'est la maniere la plus horrible & la
 plus grossiere de se maintenir , ou de
 s'agrandir.

* C'est une Politique sûre & an-
 cienne dans les Républiques , que d'y
 laisser le peuple , s'endormir dans les
 fêtes , dans les spectacles , dans le
 luxe ,

**Des Sou-
verain.**

luxe , dans le faste , dans les plaisirs ; dans la vanité & la mollesse , le laisser se remplir de vuide , & savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence !

* Il n'y a point de patrie dans le despotique : d'autres choses y suppléent , l'intérêt , la gloire , le service du Prince.

* Quand on veut changer & innover dans une République , c'est moins les choses que le tems que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sauroit trop attenter contre le peuple ; & il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette Ville ses franchises , ses droits , ses privilèges : mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes.

* Quand le peuple est en mouvement , on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer ; & quand il est paisible , on ne voit pas par où le calme peut en sortir .

* Il y a de certains maux dans la République qui y sont soufferts , parce

ce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites & dans la pratique, qu'une loi plus juste, ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, & fort dangereux. Il y en a d'autres cachés & enfoncés comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret & dans l'obscurité : on ne peut les fouiller & les remuer, qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie : les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux, ou d'inconvéniens qui tous seroient inévitables & irremédiables. Il se trouve des maux dont chaque Particulier gémit, & qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le Public ne soit autre chose que tous les Particuliers.

*De son-
verain.* liers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou deshonnorent les familles, mais qui tendent au bien & à la conservation de la machine de l'Etat & du Gouvernement. D'autres maux renversent des Etats; & sur leurs ruines en élevent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont sappé par les fondemens de grands Empires, & qui les ont fait évanouir de dessus la terre, pour varier & renouveler la face de l'Univers.

* Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaste* soit riche, qu'il ait des chiens qui arrêtent bien, qu'il crée des modes sur les équipages & sur les habits, qu'il abonde en superfluités? Où il s'agit de l'intérêt & des commodités de tout le Public, le Particulier est il compté? La consolation des peuples dans les choses qui lui pesent un peu, est de savoir qu'ils soulagent le Prince, ou qu'ils n'enrichissent que lui: ils ne se croient point redevables à *Ergaste* de l'embellissement de sa fortune.

* La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siècles: on l'a

rou-

toujours vûe remplir le monde de veuves & d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, & faire périr les freres à une même bataille. Jeune SOYECOUR ! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé, sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frere, & t'enleve à une Cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire ! De tout tems les hommes pour quelque morceau de terre de plus ou de moins sont convenus entr'eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres ; & pour le faire plus ingénieusement & avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'Art militaire : ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire, ou la plus solide réputation ; & ils ont depuis encheri de siècle en siècle sur la maniere de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits & leurs prétentions. Si content du sien,

ou

Du Sou-
verain. on eût pû s'abstenir du bien de ses voi-
sins, on avoit pour toujours la paix
& la liberté.

* Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens, & dans le sein d'une grande Ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu & le sang, s'occupe de guerres, de ruïnes, d'embrasemens & de massacres, souffre impatientement que des Armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant, & qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place. Il va même souvent jusques à oublier ses intérêts les plus chers, le repos & la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement, & par le goût de la nouveauté, ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes, & faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire, ou d'en apprendre la nouvelle.

* *Demo-*

* *Demophile* à ma droite se lamente & s'écrie , tout est perdu , c'est fait de l'Etat , il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte & si générale conjuration ? quel moyen , je ne dis pas d'être supérieur , mais de suffire seul à tant & de si puissans ennemis ? cela est sans exemple dans la Monarchie. Un Héros , un ACHILLE y succomberoit. On a fait , ajoute-t-il , de lourdes fautes ; je fais bien ce que je dis , je suis du métier , j'ai vû la guerre ; & l'Histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim & de Jacques Cœur : c'étoient là des hommes , dit-il , c'étoient des Ministres. Il débite ses nouvelles , qui sont toutes les plus tristes & les plus défavantageuses que l'on pourroit feindre : tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade , & taillé en pièces : tantôt quelques troupes renfermées dans un Château se sont rendues aux ennemis à discretion & ont passé par le fil de l'épée ; & si vous lui dites que ce bruit est faux & qu'il ne se confirme point , il ne vous écoute pas : il ajoute qu'un tel Général a été

*Du Sou-
verain.*

été tué ; & bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure , & que vous l'en affuriez , il déplore sa mort , il plaint sa veuve , ses enfans , l'Etat , il se plaint lui-même , *il a perdu un bon ami & une grande protection.* Il dit que la Cavalerie Allemande est invincible : il pâlit au seul nom des Cuirassiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place , continue-t-il , on levera le siege. Ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat , ou si on le livre on le doit perdre ; & si on le perd voilà l'ennemi sur la frontiere. Et comme Demophile le fait voler , le voilà dans le cœur du Royaume : il entend déjà sonner le beffroi des Villes & crier à l'allarme : il songe à son bien & à ses terres : où conduira-t-il son argent , ses meubles , sa famille ? où se réfugiera-t-il , en Suisse , ou à Vénise ?

Mais à ma gauche *Basilide* met tout d'un coup sur pied une Armée de trois cens mille hommes , il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons & des bataillons , des Généraux & des Officiers ; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose
abso-

absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne & tant en Flandre : il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées, & il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces Armées, il sait ce qu'elles feront & ce qu'elles ne feront pas, vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince, ou le secret du Ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins, car ses nombres sont toujours fixes & certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point ; & s'il soupe, c'est sans appetit. Si les nôtres assiègent une place très-forte, très-régulière, pourvûe de vivres & de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la Ville a des endroits foibles & mal fortifiés, qu'elle

man-

Du Sou-
verain.

manque de poudre, que son Gouverneur manque d'expérience, & qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, & après avoir respiré un peu, voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits à platte couture, le Général, les Chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri : voilà, continue-t'il un grand massacre, & il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'affit (1), il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel Prince renonce à la Ligue & quitte ses Confédérés, qu'un autre se dispose à prendre

(1) *Il s'affit*, faute d'impression, ou méprise de la Bruyere. Il faut dire, *il s'affied*. La même faute se trouve encore, *Chap. XI. & Chap. XIII.* Mais ailleurs la Bruyere dit *s'affied*. *Le sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'affied comme un homme d'esprit*, *Chap. II.* *On l'ôte d'une place destinée à un Ministre*, *il s'affied à celle du Duc & Pair*; là-même. Ce qui me fait croire que cette faute doit être mise sur le compte de l'Imprimeur.

dre le même parti : il croit fermement avec la populace qu'un troisième est mort , il nomme le lieu où il est enterré ; & quand on est détrompé aux Halles & aux Fauxbourgs , il parle encore pour l'affirmative. Il fait par une voie indubitable que (a) T. K. L. fait de grands progrès contre l'Empereur , que le Grand Seigneur armé puissamment , ne veut point de paix , & que son Visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne ; il frappe des mains , & il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus. La triple Alliance chez lui est un Cerbere , & les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers , que de palmes , que de triomphes & que de trophées. Il dit dans le discours familier , *Notre auguste Héros , notre grand Potentat , notre invincible Monarque*. Reduisez-le , si vous pouvez à dire simplement : *Le Roi a beaucoup d'ennemis , ils sont puissans , ils sont unis , ils sont aigris : il les a vaincus , j'espere toujours qu'il les pourra vaincre*. Ce style trop ferme & trop

(a) Tékéli,

*De Son-
serein.*

trop décisif pour Démophile n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exagéré : il a bien d'autres expressions en tête : il travaille aux inscriptions des arcs & des pyramides , qui doivent orner la Ville capitale un jour d'entrée ; & dès qu'il entend dire que les Armées sont en présence , ou qu'une Place est investie , il fait déplier sa robe & la mettre à l'air , afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la Cathédrale.

* Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une Ville les Plénipotentiaires ou les Agens des Couronnes & des Républiques , soit d'une longue & extraordinaire discussion , si elle leur coûte plus de tems , je ne dis pas que les seuls préliminaires , mais que le simple règlement des rangs , des prééances & des autres cérémonies.

Le Ministre ou le Plénipotentiaire est un Cameleon , est un Prothée , semblable quelquefois à un joueur habile , il ne montre ni humeur , ni complexion , soit pour ne point donner lieu aux conjectures , ou se laisser pénétrer , soit pour ne rien laisser échap-

échapper de son secret par passion , ou par foiblesse. Quelquefois aussi il fait feindre le caractère le plus conforme aux vûes qu'il a , & aux besoins où il se trouve , & paroître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance , ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler , il est ferme & inflexible , pour ôter l'envie de beaucoup obtenir , ou il est facile , pour fournir aux autres les occasions de lui demander , & se donner la même licence. Une autre fois ou il est profond & dissimulé , pour cacher une vérité en l'annonçant , parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite , & qu'elle ne soit pas crue ; ou il est franc & ouvert , afin que lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être sù , l'on croie néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut savoir , & que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même ou il est vif & grand parleur pour faire parler les autres , pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas , ou de ce qu'il ne doit pas savoir , pour dire plusieurs choses indifférentes qui se modifient , ou qui se détruisent les unes les autres , qui con-

CHAP.
X.

*Du Sou-
verain.*

fondent dans les esprits la crainte & la confiance , pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite ; ou il est froid & taciturne , pour jeter les autres dans l'engagement de parler , pour écouter long-tems , pour être écouté quand il parle , pour parler avec ascendant & avec poids , pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup & qui ébranlent. Il s'ouvre & parle le premier , pour , en découvrant les oppositions , les contradictions , les brigues & les cabales des Ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées , prendre ses mesures & avoir la réplique ; & dans une autre rencontre il parle le dernier , pour ne point parler en vain , pour être précis , pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fonds pour lui ou pour ses alliés , pour savoir ce qu'il doit demander & ce qu'il peut obtenir. Il fait parler en termes clairs & formels : il fait encore mieux parler ambiguement , d'une maniere enveloppée , user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir ou diminuer
dans

dans les occasions & selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup. Il demande beaucoup pour avoir peu & l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien, & qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande ; & il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé, mais dans le dessein de se faire un droit ou une bien-séance de refuser lui-même ce qu'il sait bien qu'il lui sera demandé, & qu'il ne veut pas octroyer : aussi soigneux alors d'exagérer l'énormité de la demande, & de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui pas accorder ce qu'il sollicite avec instance : également appliqué à faire sonner haut, & à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, & à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de

*Du Sou-
verain.*

lui donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance, & obligent de rejeter ce que l'on accepteroit inutilement, qui lui font cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes, & mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande, pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-tems prier, presser, importuner sur une chose médiocre, pour éteindre les espérances, & ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions qui lui font partager le gain & les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un Allié, s'il y trouve son utilité & l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliance, que de tranquillité publique, que d'intérêt public; & en effet il ne songe qu'aux siens, c'est à-dire, à ceux de son Maître ou de sa République. Tantôt il réunit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, & tantôt il divise quelques autres qui étoient

étoient unis : il intimide les forts & les puissans , il encourage les foibles : il unit d'abord d'intérêt plusieurs foibles contre un plus puissant pour rendre la balance égale : il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher ; & il leur vend cher sa protection & son alliance. Il fait intéresser ceux avec qui il traite ; & par un adroit manège , par de fins & de subtils détours il leur fait sentir leurs avantages particuliers , les biens & les honneurs qu'ils peuvent espérer par une certaine facilité , qui ne choque point leur commission ni les intentions de leurs Maîtres : il ne veut pas aussi être cru imprenable par cet endroit : il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune : il s'attire par-là des propositions qui lui découvrent les vûes des autres les plus secretes , leurs desseins les plus profonds & leur dernière ressource , & il en profite. Si quelquefois il est lezé dans quelques chefs qui ont enfin été réglés , il crie haut ; si c'est le contraire , il crie plus haut , & jette ceux qui perdent , sur la justification & la défensive. Il a son fait digéré par la Cour , toutes ses dé-

CHAP.
X.

*Du sou-
verain.*

marches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; & il agit néanmoins dans les points difficiles, & dans les articles contestés, comme s'il se relâchoit de lui-même sur le champ, & comme par un esprit d'accommodement: il n'ose même promettre à l'Assemblée qu'il fera goûter la proposition, & qu'il n'en fera pas désavoué. Il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne déconvre jamais qu'à l'extrémité, & dans les momens où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur-tout par ses intrigues au solide & à l'essentiel, toujours prêt de leur sacrifier les minuties & les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage & de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, il les pousse jusqu'au découragement: il se précautionne & s'endurcit contre les lenteurs & les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultés & les obstacles, persuadé que le tems seul & les conjonctures amènent les choses,

ses, & conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation, lorsqu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée; & si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir pour y réussir en presser la continuation & la fin. S'il survient un grand événement, il se roidit ou il se relâche selon qu'il lui est utile ou préjudiciable; & si par une grande prudence il fait le prévoir, il presse & il temporise selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou espérer; & il règle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du tems, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du génie des Nations avec qui il traite, & du temperament & du caractère des personnes avec qui il négocie. Toutes ses vûes, toutes ses maximes, tous les raffinemens de sa Politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, & de tromper les autres.

* Le caractère des François demande du sérieux dans le Souverain.

* L'un des malheurs du Prince est

De l'air
de l'air

Il ne survient trop plein de son secret, par le point où il y a à le répandre : son bonheur est de raconter une personne sûre qui l'en discharge.

* Il ne manque rien à un Roi que les honneurs d'une vie privée : il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié & par la société de ses amis.

* Le plaisir d'un Roi qui mérite de l'être, est de l'être moins quelquefois, de sortir du Théâtre, de quitter (=) le bas de soye & les brodequins, &

(2) Dans la plupart des dernières Editions on lit au lieu de *bas de soye* : leçon visiblement absurde. Dans les premières on lit *le bas de soye*, qu'un téméraire Correcteur cru devoir changer en *bas de soye*, parce qu'il se connoît-
sant pour le *bas de soye*. C'est pourtant du *bas de soye* que la Broyeuse a voulu parler. Mais qu'est-ce que le *bas de soye*? C'est la partie inférieure du *soye*, habit * Romain, laquelle on nomme aujourd'hui sur nos Théâtres *Le Tournis*, espèce de tablier plié, enfilé, & bouiné en rond qui va jusqu'aux genoux, & dont se parent les Acteurs Tragiques lorsqu'ils représentent des Rois, des Héros, *Achille*, *Auguste*, *Pompée*, *Agamemnon*, &c.

* *Romulus portait toujours un soye teint en pourpre*, dit Plautus dans la vie de ce Prince, Chap. XIII. de la Traduction d'Ange.

& de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

CHAP.
X.

* Rien ne fait plus d'honneur au Prince que la modestie de son Favori.

* Le Favori n'a point de suite : il est sans engagement & sans liaisons. Il peut être entouré de parens & de créatures, mais il n'y tient pas : il est détaché de tout, & comme isolé.

* Je ne doute point qu'un Favori, s'il a quelque force & quelque élévation, ne se trouve souvent confus & déconcerté des bassesses, des petitesse, de la flatterie, des soins superflus & des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, & qui s'attachent à lui comme ses viles créatures; & qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par le ris & la moquerie.

* Hommes en place, Ministres, Favoris, me permettez-vous de le dire? ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de votre mémoire, & pour la durée de votre nom: les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, & le mérite dégénere. Vous avez des enfans, il est vrai, dignes de

V s vous,

*Du Sou-
verain.*

vous, j'ajoute même capables de soutenir toute votre fortune, mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez: ils ont des ayeuls, à qui tout grands que vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu & de l'humanité, & si vous me dites, qu'aurons-nous de plus? je vous répondrai, de l'humanité & de la vertu: maîtres alors de l'avenir, & indépendans d'une postérité, vous êtes sûrs de durer autant que la Monarchie; & dans le tems que l'on montrera les ruines de vos Châteaux, & peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples, ils considéreront avidement vos portraits & vos médailles, ils diront: cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son Maître avec force & avec liberté, & a plus craint de lui nuire que de lui déplaire: il lui a permis d'être bon & bienfaisant, de dire de ses Villes, *ma bonne Ville*, & de son Peuple, *mon*
Peu-

Peuple. Cet autre dont vous voyez l'image , & en qui l'on remarque une physionomie forte , jointe à un air grave , austere & majestueux , augmente d'année à autre de réputation : les plus grands politiques souffrent de lui être comparés. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince & la sûreté des peuples par l'abaissement des Grands : ni les partis , ni les conjurations , ni les trahisons , ni le péril de la mort , ni les infirmités n'ont pû l'en détourner : il a eu du tems de reste , pour entamer un ouvrage , continué ensuite & achevé par l'un de nos plus grands & de nos meilleurs Princes , l'extinction de l'Hérésie.

CHAP.
X.

* Le panneau le plus délicé & le plus spécieux qui dans tous les tems ait été tendu aux Grands par leurs gens d'affaires , & aux Rois par leurs Ministres , est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter & de s'enrichir. Excellent conseil , maxime utile , fructueuse , une mine d'or , un Pérou , du moins pour ceux qui ont sù jusqu'à présent l'inspirer à leurs Maîtres.

* C'est un extrême bonheur pour les Peuples , quand le Prince admet

Dz Sur
et sur dans la confiance , & choisit pour le
ministere ceux-mêmes qu'ils auroient
voulu lui donner , s'ils en avoient été
les maîtres.

* La science des détails , ou une
diligente attention aux moindres be-
soins de la République , est une partie
essentielle au bon Gouvernement ,
trop négligée à la vérité dans les der-
niers tems par les Rois ou par les Mi-
nistres , mais qu'on ne peut trop sou-
haiter dans le Souverain qui l'ignore ,
ni assez estimer dans celui qui la pos-
sède. Que sert en effet au bien des peup-
les & à la douceur de ses jours , que
le Prince place les bornes de son Em-
pire au-delà des terres de ses enne-
mis , qu'il fasse de leurs Souverainetés
des Provinces de son Royaume , qu'il
leur soit également supérieur par les
sièges & par les batailles , & qu'ils ne
soient devant lui en sûreté , ni dans les
plaines , ni dans les plus forts bastions ;
que les Nations s'appellent les unes
les autres , se liguent ensemble pour se
défendre & pour l'arrêter , qu'elles se
liguent en vain , qu'il marche toujours
& qu'il triomphe toujours , que leurs
dernieres espérances soient tombées
par

par le raffermissement d'une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les Princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables Forteresses, & conquérir de nouveaux Etats, commander de vieux & expérimentés Capitaines, moins par leur rang & leur naissance, que par leur génie & leur sagesse, suivre les traces augustes de leur victorieux pere, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? que me serviroit, en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux & comblé de gloire par lui-même & par les siens, que ma patrie fût puissante & formidable? si triste & inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un assassin, & que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts, que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre & la propriété ne rendoient pas le séjour des Villes si délicieux, & n'y avoient pas ame-

de Sou-
rain.

amené avec l'abondance , la douceur de la société ; si foible & seul de mon parti , j'avois à souffrir dans ma métrairie du voisinage d'un Grand , & si l'on avoit moins pourvû à me faire justice de ses entreprises ; si je n'avois pas sous ma main autant de Maîtres & d'excellens Maîtres pour élever mes enfans dans les Sciences ou dans les Arts qui feront un jour leur établissement ; si par la facilité du commerce il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes , & de me nourrir de viandes saines , & de les acheter peu ; si enfin par les soins du Prince je n'étois pas aussi content de ma fortune , qu'il doit lui même par ses vertus l'être de la sienne.

* Les huit ou les dix mille hommes font au Souverain comme une monnoie dont il achete une place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en coûte moins , s'il épargne les hommes , il ressemble à celui qui marchande & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

* Tout prospere dans une Monarchie , où l'on confond les intérêts de l'Etat avec ceux du Prince.

* Nom-

* Nommer un Roi PERE DU PEUPLE, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

CHAP.
X.

* Il y a un commerce ou un retour de devoir du Souverain à ses Sujets, & de ceux ci au Souverain : quels sont les plus assujettissans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagements du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; & d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un Prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement soumis aux Loix & à la Justice dont le Prince est dépositaire : ajouter qu'il est Maître absolu de tous les biens de ses Sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un Favori qui se dédiera à l'agonie.

* Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour

LES CARACTERES.

Le Roi voit paisiblement le thau & le
indien, ou qui broche dans une prai-
rie une herbe menue & tendre qui a
cette odeur à la fois du miel & du sucre ; le
berger diligemment & attentif est debout
sur ses pieds, il ne les perd
pas de vue. Si les suit, il les conduit,
il les change de pâturage ; si elles se
dissent, il les rassemble ; si un loup
vient paraître, il lâche son chien qui le
suit en vain, il les couvrit, il les dé-
fend. L'autre le trouve déjà en pleine
campagne, & ou il ne le retire qu'avec
le sang. quelle honte ! quelle vigilan-
ce ! quelle sollicitude ! quelle condi-
tion vous paraît la plus délicieuse &
la plus libre, ou de berger ou de bre-
bis ? le troupeau est-il fait pour le ber-
ger, ou le berger pour le troupeau ?
Image même des peuples & du Prince
qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Le thau & le loup dans un Souve-
rain, c'est le berger habillé d'or &
de pourpres, la boulette d'or en ses
mains : son chien à un collier d'or, il
est armé avec une leffe d'or & de
soye : que sert tant d'or à son trou-
peau, ou contre les loups ?

* Quelle heureuse place que celle
qui

qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes.

CHAP.
X.

* Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse & plus sensible que de connoître qu'ils sont aimés ; & si les Rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples.

* Il y a peu de règles générales & de mesures certaines pour bien gouverner : l'on suit le tems & les conjonctures, & cela roule sur la prudence & sur les vûes de ceux qui régnerent : aussi le chef-d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait Gouvernement ; & ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples par l'habitude où ils sont de la dépendance & de la soumission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

* Sous un très grand Roi ceux qui tiennent les premières places n'ont que des devoirs faciles ; & que l'on remplit sans nulle peine : tout coule
de

De Sou-
verain.

de source : l'autorité & le génie du Prince leur applanissent les chemins, leur épargnent les difficultés, & font tout prospérer au delà de leur attente: ils ont le mérite de subalternes.

* Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille, si c'est assez d'avoir à répondre de soi seul, quel poids, quel accablement que celui de tout un Royaume! Un Souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance absolue, par toutes les prosternations des Courtisans? Je songe aux pénibles, douteux & dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique : je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use souvent pour une bonne fin : je sai qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ses peuples, que le bien & le mal est en ses mains, & que toute ignorance ne l'excuse pas, & je me dis à moi-même, voudrois-je régner? Un homme un peu heureux dans une condition privée, devoit il y renoncer pour une Monarchie? n'est-ce pas beaucoup pour celui qui se trouve en place par un

un

un droit héréditaire , de supporter
d'être né Roi ?

CHAP.
X.

* Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien régner ? Une naissance auguste , un air d'empire & d'autorité , un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le Prince , & qui conserve le respect dans un Courtisan : une parfaite égalité d'humeur , un grand éloignement pour la raillerie piquante , ou assez de raison pour ne se la permettre point : ne faire jamais ni menaces , ni reproches , ne point céder à la colere ; & être toujours obéi : l'esprit facile , insinuant : le cœur ouvert , sincere , & dont on croit voir le fond , & ainsi très-propre à se faire des amis , des créatures , & des alliés : être secret toutefois , profond & impénétrable dans ses motifs & dans ses projets. Du sérieux & de la gravité dans le public : de la brièveté , jointe à beaucoup de justesse & de dignité , soit dans les réponses aux Ambassadeurs des Princes , soit dans les Conseils : une maniere de faire des graces , qui est comme un second bienfait , le choix des personnes que l'on gratifie ,
le

*Du Sou-
verain.*

le discernement des esprits , des talens & des complexions pour la distribution des postes & des emplois : le choix des Généraux & des Ministres : un jugement ferme , solide , décisif dans les affaires , qui fait que l'on connoît le meilleur parti & le plus juste : un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit , jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple , des alliés , des ennemis : une mémoire heureuse & très-présente qui rappelle les besoins des Sujets , leurs visages , leurs noms , leurs requêtes : une vaste capacité qui s'étende non-seulement aux affaires de dehors , au commerce , aux maximes d'Etat , aux vûes de la Politique , au reculement des frontieres par la conquête de nouvelles Provinces , & à leur sûreté par un grand nombre de Forteresses inaccessibles ; mais qui sache aussi se renfermer au-dedans & comme dans les détails de tout un Royaume , qui en bannisse un culte faux , suspect & ennemi de la Souveraineté , s'il s'y rencontre , qui abolisse des usages cruels & impies , s'ils y régnerent , qui réforme les Loix &

les

les Coutumes , si elles étoient remplies d'abus , qui donne aux Villes plus de sûreté & plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police , plus d'éclat & plus de majesté par des édifices somptueux : Punir sévèrement les vices scandaleux : donner par son autorité & par son exemple du crédit à la piété & à la vertu : protéger l'Eglise , ses Ministres , ses libertés : ménager ses peuples comme ses enfans , être toujours occupé de la pensée de les soulager , de rendre les subsides légers , & tels , qu'ils se levent sur les Provinces sans les appauvrir : de grands talens pour la guerre , être vigilant , appliqué , laborieux : avoir des armées nombreuses , les commander en personne , être froid dans le péril , ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat , aimer le bien de son Etat & sa gloire plus que sa vie : une puissance très-absolue , qui ne laisse point d'occasion aux brigues , à l'intrigue & à la cabale , qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands & les petits , qui les rapproche , & sous laquelle tous plient également : une étendue
de

*du Sou-
verain.*

de connoissance qui fait que le Prince voit tout par ses yeux , qu'il agit immédiatement & par lui-même , que ses Généraux ne sont quoiqu'éloignés de lui que ses Lieutenans , & les Ministres que ses Ministres : une profonde sagesse qui fait déclarer la guerre , qui fait vaincre & user de la victoire , qui fait faire la paix , qui fait la rompre , qui fait quelque fois & selon les divers intérêts contraindre les ennemis à la recevoir , qui donne des règles à une vaste ambition , & fait jusques où l'on doit conquérir : Au milieu d'ennemis couverts ou déclarés se procurer le loisir des jeux , des fêtes , des spectacles , cultiver les Arts & les Sciences , former & exécuter des projets d'édifices surprenans : Un génie enfin supérieur & puissant qui se fait aimer & révéler des siens , craindre des étrangers , qui fait d'une Cour , & même de tout un Royaume comme une seule famille , unie parfaitement sous un même Chef , dont l'union & la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du Souverain. Il est vrai qu'il est rare

rare de les voir réunies dans un même
 sujet : il faut que trop de choses con-
 courent à la fois , l'esprit , le cœur ,
 les dehors , le temperament ; & il me
 paroît qu'un Monarque qui les ras-
 semble toutes en sa personne , est bien
 digne du nom de Grand.

CHAP.
 X.

Fin du premier Tome.





